

FELICIEN CHAMPSAUR

Le Bandeau

RAPHAËL KIRCHNER

LA RENAISSANCE DU LIVRE
ED. MIGNOT, ÉDITEUR
78, Boulevard Saint-Michel, 78, PARIS



“ Qui n’a pas son petit bandeau ? ”

Érotica
014
SmRS

344440 2232 4385



Préface

Ce livre était écrit — ET ILLUSTRÉ — *avant la guerre des nations. Une rafale d'événements mondiaux força l'auteur à garder, pour plus tard, une histoire très joyeuse, à l'heure où tant d'épouses et de mères pleuraient, mais voyaient, dans leurs angoisses, grandir leurs maris et leurs fils à mesure qu'ils s'éloignaient.*

Cafés et restaurants étaient tenus de clore leurs portes à huit heures. Un livre ne pouvait inciter à se distraire de la tempête européenne ceux que les pouvoirs publics voulaient moroses et attristés.

Mais, aujourd'hui, — deuxième renouveau de la Guerre — les théâtres sont rouverts, les cinémas font salles combles ; et tout le monde réclame des livres nouveaux à lire, le soir, quand Paris est obscur et si tranquille sous la menace des Zeppelins, sous leur pluie de bombes, par-ci, par-là, en 1916. Même

les soldats, surtout ceux du front, les gardiens des remparts souterrains, dans les cantonnements et les tranchées, demandent, non pas des livres sur la guerre, — des livres gais.

La gaîté donne du courage — la gaîté, quand même, — déride les fronts, fait croire à la victoire. Oui, les vaillants, tandis qu'ils se reposent entre deux combats, les blessés et les malades, soignés dans les hôpitaux temporaires, en attendant de pouvoir repartir au front, réclament pour eux-mêmes des livres de bonne humeur, d'amour et de rire, leur faisant oublier les souffrances endurées.

En voici un. Il vient à l'heure propice, inspirant, à sa façon, la confiance dans le succès définitif de ce sextuor de peuples, France, Belgique, Angleterre, Russie, Serbie, Italie ; et celui qui fait imprimer ces lignes sur des pages vertes, de printemps et d'espérance, — printemps d'une France nouvelle, forte, puissante et rayonnante — est presque heureux qu'il ait été retardé par des inquiétudes. Il sourit, ce roman, le Bandeau *— dont le jeune éditeur est le lieutenant Mignot, blessé, décoré de la croix de guerre —* il sourit, *dans la bataille,* A LA VICTOIRE. *Oui, il sourit comme le criait à ses hommes un officier à qui on venait de donner l'ordre d'enlever, sous la mitraille, un pont à l'ennemi, coûte que coûte :*

— En avant, les gars ! Pour vaincre ou mourir !... (Levant son sabre pour l'attaque)... Et maintenant, le sourire !

Alors, sourions, — malgré le cataclysme de fer, de feu, de sang, de meurtres, d'assassinats, de viols, d'incendies, de pillage, malgré l'ouragan de sauvageries qui bouleverse, sabote, dépeuple l'Europe, malgré les bombes sur Paris, sur des civils, des femmes, des enfants, — et parlons d'autre chose. C'est une manière, courageuse peut-être, quand la main-d'œuvre est bien

plus chère, quand les fabricants de papier augmenten. prix de cent pour cent, de « tenir » à l'arrière, de faire son devoir civil, par la Renaissance du Livre, en publi un volume luxueux, au prix ordinaire, oui, ne coûtant p. plus cher que les livres sans toilette et sans goût, quelconques ou tristes, — et cela pour la reprise, quand même, *de la vie régulière à laquelle devraient s'appliquer, sans majorations injustifiées,* sans bénéfices honteux, sans profits coupables, *les tentatives de chacun et l'effort de tous.*

Depuis le 1er août 1914 et ses rumeurs de mobilisation générale, « le haut les cœurs ! » poincaresque, l'enthousiasme d'en avant et sus à l'ennemi, la France, surprise par le Chef des Rapaces, le Grand Maudit Guillaume II, l'Assassin Innombrable, la France, comme un artiste attaqué par un Apache, oubliant son esprit et son imagination, met tout son cerveau dans ses muscles, ses poings et souvenirs de boxe, — la République concentre toutes ses forces pour la fabrication des canons et des munitions, accumule toute l'énergie nationale dans ses armées. — La littérature abolie, c'est le moratorium de la pensée, et les travailleurs du livre chôment.

Pourtant, depuis la victoire de la Marne, au début de septembre 1914, depuis un an et demi, les envahisseurs sont arrêtés par une profonde muraille d'hommes qu'ils n'ont pu faire fléchir nulle part. La France, après ce premier assaut de la multitude de hordes des bandits préparés depuis longtemps à tenter et réussir ce coup en quelques semaines, la France, malgré les cicatrices que font, de l'Est au Nord, à son territoire les tranchées boches, peut, à l'abri d'un rempart vivant de millions de soldats au casque bleu, peut, — non seulement organiser, avec le concours de ses alliés, hâter la

victoire définitive, — mais respirer, penser, sourire, réfléchir. Elle peut et doit tâcher de ranimer la vie littéraire et artistique autant que la vie agricole, industrielle et commerciale.

Paris, à lui seul presque, fournissait de théâtre et de littérature tous les peuples. Aujourd'hui, la pensée plus libre, tout en continuant tout ce qu'il faut, et même avec davantage d'initiatives, de puissance et d'audace pour que l'ennemi, n'en pouvant plus, essoufflé quand nous sourions, s'abatte, effondré tout à coup, demande la paix, — il faut s'appliquer, chacun selon ses moyens, à la résurrection des affaires, à la circulation vivifiante de la bonne humeur et de l'argent, celle aussi du capital intellectuel de Paris.

Oui, les intellectuels chôment. Il ne s'agit pas, dans ce repos cérébral, des buccinateurs appointés, de leurs claironnades héroïques, aux formes conventionnelles, éculées, des cocoricos quotidiens et poussifs de confiance dans le succès final que jettent des articliers de marque, les pieds dans leurs pantoufles, aux gars qui se battent. — Moi, humble, à l'arrière, je ne les exhorte pas, de loin, au courage, car les poilus de la plus grande des guerres de l'épopée, commencée dans l'été 1914, et qui s'apothéosera par notre victoire, en automne 1916, n'ont pas besoin d'appels à leur bravoure. D'ailleurs, tous les journaux que ces vaillants publient sur le front, sont joyeux et hardis; l'un, tout net, s'appelle : le Rigolboche. *C'est pourquoi je souhaite seulement amuser les gaillards, les poilus gaulois qui, sur les lignes de feu, défendent la liberté des peuples.*

POUR LIRE DANS LES TRANCHÉES :

Ce livre joyeux, le Bandeau, *semble différer — par le comique gonflant, soulevant, gondolant, de-ci, de-là, sa trame légère, aux innombrables dessins imprévus — d'autres ouvrages du même écrivain :* l'Arriviste, *Claude Barsac ;* le Semeur d'amour, *épopée de l'Inde ancienne ;* la Faute des roses, *dont les pages printanières sont parfumées par les roses de France et d'Italie ;* l'Orgie latine, *où l'impératrice Messaline s'ouvre comme une rose rouge, ardente, luxurieuse;* Lulu, *clownesse et danseuse, surfemme;* Poupée japonaise ; la Caravane en folie, *où le désir passe comme un simoun, où l'Afrique centrale brasille.*

Il tire, ce livre, sa drôlerie, d'une chose souvent triste : le mariage. Au lieu de finir mal, il finit bien. Il est très français, même gaulois, souvent ; il souhaite la grâce hardie, la vivacité, la fronde des préjugés. Il tâche d'avoir le goût et l'esprit du terroir, de Molière à Voltaire (ses contes), de Watteau et Boucher à Meilhac et Maupassant. S'il forme, par l'unité nécessaire du sujet, le

Bandeau, *son groupement dirigé des caractères, un ensemble traditionnel et classique, il cherche un attrait qui jamais ne chôme, de goût plus moderne, dans l'invention, sans cesse renouvelée et variée, des détails, un tas d'observations et notations justes, matériaux accumulés, au hasard des aventures, depuis trente ans de Paris, dont ce roman voudrait être la présentation agréable et rapide, — si je sais la vie et mon métier.*

Sans toge, ni toque, refusant d'enseigner quoi que ce soit, sans pose d'aucune sorte, franc du collier, sans principes, libre, il ne s'évertue pas à penser, du moins sans en prendre l'attitude ; il déteste le raisonnement morne et l'ennui, préfère à la gravité le charme ; il rit, sourit, coupe des roses et les offre, après en avoir ôté les épines. Sans théories, surtout sans conclusions morales et philosophiques, il s'attache, sans plus, à reproduire la nature avec art.

Pour le reste, il n'importe.

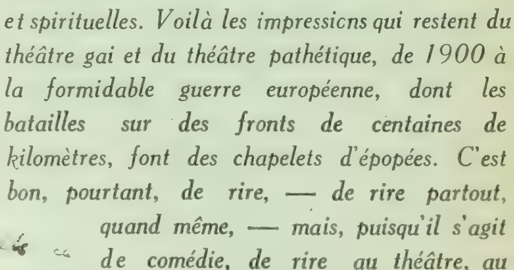
Mais, au royaume de la Fantaisie, il y a des types pittoresques, amusants, dont la rencontre fait réfléchir, comme à l'insu des personnages et de l'écrivain ; dans Sa forêt mouillée et ensoleillée, on cueille des branches de pommier et de pêcher en fleurs, des iris, des roses profondes, de toutes les espèces et de toutes les nuances, des roses inconscientes et charmeuses, et des éclosions inconnues, de rêve, créées par les poètes, milliers de corolles, d'un frais éclat.

Si vous préférez, dans le jardin d'un vieux professeur, ou d'un bon curé, la sombre platitude, monotone et veloutée, d'une plate-bande de pensées, à votre aise! La Beauté, qui est l'essentiel, finit, parfois, où la Morale commence. Pourtant, la Fantaisie peut, sans en avoir l'air, être aussi élevée, — l'élévation, c'est la profondeur en haut; — elle peut être, aussi, dans ses voiles transparents, d'un conseil meilleur, plus efficace, qu'une conférence en Sorbonne et un sermon, que les deux, dead-heat.



Des gens qui ne lisent pas, ou guère, et n'aiment pas être seuls, ont besoin du théâtre, de sa récréation en commun. Ce livre sera facilement une comédie. Un de mes romans, l'Ingénue, *a été transformé, à la scène, sous le titre* la Gamine, *par deux adroits praticiens, qui me doivent, honnêtement, la moitié des bénéfices de l'opération. Je surveillerai mieux, dorénavant, ces démarquages. Oui,* le Bandeau, *sans effort*

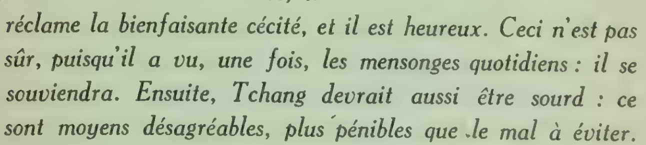
presque, serait une comédie ; et le théâtre manque de gaîté. Toute la nouveauté, ces quinze premières années du XXe *siècle, a été donnée par un théâtre véhément, violent, à coups de poings dans la figure ou l'estomac. Le triomphe de la boxe, au cirque ou sur la scène. Bernstein et Carpentier. Bernstein encore, quand il est très bon, c'est un accident d'automobile. Et nous avons eu, pour changer les émotions :* le Théâtre nu. *En dehors de cela, des pièces faisandées et tristes, ou des pièces de Scribe, rajeunies à la mode du jour, innocentes*



et spirituelles. Voilà les impressions qui restent du théâtre gai et du théâtre pathétique, de 1900 à la formidable guerre européenne, dont les batailles sur des fronts de centaines de kilomètres, font des chapelets d'épopées. C'est bon, pourtant, de rire, — de rire partout, quand même, — mais, puisqu'il s'agit de comédie, de rire au théâtre, au théâtre qui rit lui-même. Des gens n'osent pas rire, surtout à gorge déployée, voulant

avoir de la tenue, rester de bon ton ; ils sourient. Mais Louis XIV, et la Cour, imitant le Roi Soleil, s'esclaffaient et se tenaient les côtes en voyant, par exemple : le Bourgeois gentilhomme. *Ce n'est pas un indice de santé et de supériorité, d'être rétif à la gaîté, réfractaire à la farce ou la bouffonnerie.*

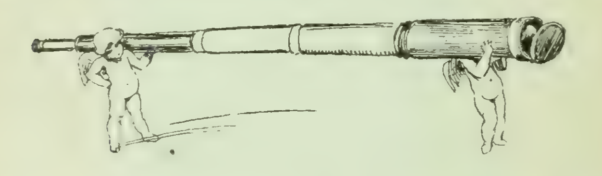
Le Bandeau, *c'est ce qu'un autre, M. Georges Clemenceau, a appelé :* le Voile du Bonheur. *Tchang, empereur de la Chine, est aveugle. Un malavisé le guérit, et il s'aperçoit que sa femme, son fils, ses amis, tout le monde le berne, le trompe, le trahit : c'est la vie. Alors, il réclame la bienfaisante cécité, et il est heureux. Ceci n'est pas sûr, puisqu'il a vu, une fois, les mensonges quotidiens : il se souviendra. Ensuite, Tchang devrait aussi être sourd : ce sont moyens désagréables, plus pénibles que le mal à éviter.*





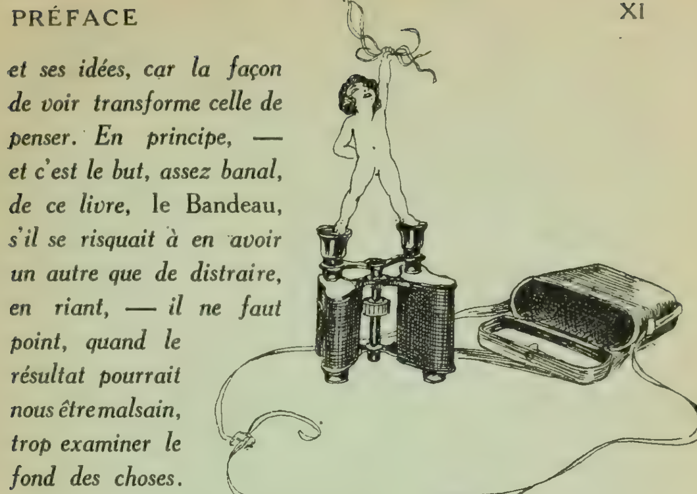
J'aime mieux, Eros, ton bandeau charmant qui, sans nous rendre aveugles, — ce qui doit être une grande misère, — nous empêche seulement de voir ce qui pourrait nuire au bonheur, nous laisse dans l'ignorance et l'illusion ; j'aime mieux, Eros, ton bandeau charmant et la cécité d'Alfred Mouton.

Ne pas tout voir, c'est être optimiste ; il faut l'être, sagement, pour soi-même, d'abord, et pour le prochain. Si les yeux des hommes — femmes comprises, vous l'entendez bien — devenaient, tout à coup, des microscopes ou des télescopes, imaginez que d'horreurs, de monstruosités, de choses à ne pas voir, on



verrait : ce serait, sur la terre, un immense désastre. Dans ses dialogues, un écrivain de la décadence latine, Lucien, parle d'un pays chimérique, dont les habitants peuvent, à leur gré, se prêter leurs yeux, comme nous faisons pour une lorgnette. C'est déjà mieux que le procédé de Tchang. Fatigué d'être pessimiste et de broyer du noir, on emprunterait, s'il consentait à les prêter pour sept ou huit jours, les yeux d'Alfred Capus, à qui tout réussit.

Voir avec d'autres yeux, c'est changer un individu, ses sensations



et ses idées, car la façon de voir transforme celle de penser. En principe, — et c'est le but, assez banal, de ce livre, le Bandeau, *s'il se risquait à en avoir un autre que de distraire, en riant, — il ne faut point, quand le résultat pourrait nous être malsain, trop examiner le fond des choses. « Tel cherchait la lumière et geint de la trouver », dit Virgile, dont je traduis un vers ; et, plus près de nous, Musset pleure :*

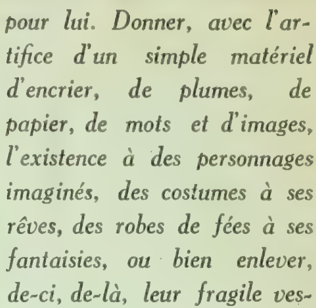
> *Quand j'ai connu la Vérité,*
> *J'ai cru que c'était une amie.*
> *Quand je l'ai comprise et sentie,*
> *J'en étais déjà dégoûté.*

Musset a dit encore :

> *Le livre est une courtisane...*

Comme elle, celui-ci veut plaire ; comme elle, il ne sait pas qui l'ouvrira, le louera, l'achètera. Je voudrais, pourtant, que chacun de mes livres ne paraisse pas sorti du même front que les précédents, soit vraiment nouveau, écrit dans un style différent, et toujours dans celui convenant le mieux

à son sujet, comme un habit fait sur mesure expressément pour lui. Donner, avec l'artifice d'un simple matériel d'encrier, de plumes, de papier, de mots et d'images, l'existence à des personnages imaginés, des costumes à ses rêves, des robes de fées à ses fantaisies, ou bien enlever, de-ci, de-là, leur fragile vestiaire, pour les dénuder, comme de nouvelles Phrynés, dans le nombreux aréopage d'une élite de lecteurs, produire des formes d'art qui expriment et qui exaltent, — factices, si l'on veut, comme tout ce qui n'est point la vie elle-même, une statue de Rodin, et non le bloc de marbre encore recouvert de terre sur qui fleurit une bruyère ou un ajonc, — mais cependant frissonnantes de sève humaine, les infinies merveilles de la vie ; faire entrer, danser, à travers les cadres des chapitres, les idées comme les petites marionnettes, qui font deux ou trois tours et puis s'en vont ; inventer, créer de la grâce légère qui jamais ne tombe à terre, de la beauté comique qui devien-





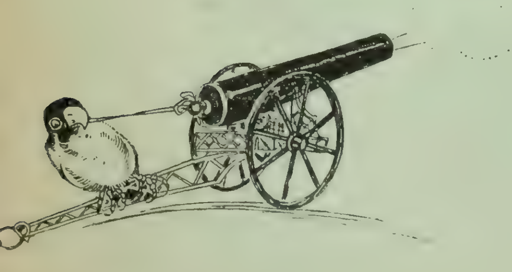
drait rapidement tragique et ne le devient jamais, c'est un travail intellectuel dont le plaisir passionne, a l'élégance aérienne de Pégoud, exécutant, m'a-t-il dit, avec une sorte d'ivresse de sang-froid, en monoplan, ses vols renversés, la tête en bas, ou sur une aile, ses descentes brusques en cheminée, ses fantastiques cabrioles en plein azur, — de Pégoud, mort depuis, dans un combat sublime aux environs de Belfort, tué par une balle de mitrailleuse envoyée par un avion ennemi, — de Pégoud, héros du ciel et de la patrie.

Le Bandeau, *en tout cas, quoi qu'il vaille, pourrait prendre pour épigraphe cette phrase de Gustave Flaubert : « Nos aïeux avaient le cocuage, qui était gai. Nous en avons fait l'adultère, qui est triste. » Je tiens ce propos de Guy de Maupassant, à qui l'auteur de ce chef-d'œuvre,* Madame Bovary, *l'avait dit. Et je mets volontiers, sous le parrainage littéraire de ces deux grands noms, ce roman qui semble faire un pied de nez à la morale bourgeoise, et qui est, peut-être, profondément moralisateur.*

Ce n'est pas un paradoxe. Des gens tirent le canon pour tuer un papillon. Nous sommes, par nature et vanité, enclins à tout dramatiser. Nous voulons mettre, à toute force, — la chronique des tribunaux le prouve, la tempête, la rafale, dans nos existences, même quand notre vie s'écoule dans les calmes décors, — du bonheur sans nuées.



Trop gâtés, un point sombre de



notre horizon nous affole, une menace d'orage nous fait croire à la fin du monde. (Même, cette guerre immense, pourtant, la plus formidable des guerres terrestres depuis qu'il y a des hommes et qui se battent, ne sera pas la fin du monde.) Inquiets, jaloux, beaucoup veulent tourmenter le train-train quotidien, et nous y trouvons la douleur.



Ainsi, d'une aventure dont les artistes, peintres et littérateurs du XVIIIe *siècle, pour ne pas remonter aux joyeusetés des vieux conteurs, — s'amusaient, sans autre conséquence, nous avons fait du cocuage, comme le dit Flaubert, une cause de tristesse, parfois d'effondrement passager.*

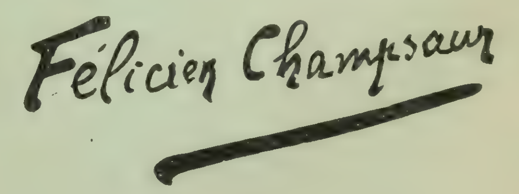
Eh bien ! non ! Un mari trompé — même sans être dans les tranchées, sans être un héros — n'est point, par cela même, un complaisant ou un imbécile, et la femme n'est pas toujours une grue. En outre, la femme est divine comme chacun sait, — et, quel que soit le drame ou la comédie, dans ce trio, la femme, le mari et l'amant, l'Amour, posant son arc, met toujours les hommes dans sa poche et baise la femme, je veux dire : la console et prend son parti.



D'ailleurs, il y a des ménages à trois qui sont plus près de la morale et de l'honnêteté que des unions exclu-

accueille avec faveur cette tentative, le public témoignera, en plus, de la sérénité de ses sentiments ; il affirmera la tranquillité parfaite, absolue, de sa confiance dans le triomphe immanquable.

Le Bandeau, *je le regrette, n'est pas publié comme propagande, en signe de bonne santé, par ordre et subvention du gouvernement de la République. Mais il est agréable et utile de se détendre l'esprit par une lecture légère, une amusante nouveauté. Les poilus ne sont pas des moines, malgré qu'ils soient, en ce moment, les saints de la patrie, ses défenseurs héroïques ; s'ils trouvent, en plus de ce roman des quatre saisons, — imprimé avec des encres de couleurs appareillées tour à tour à l'automne, au printemps, à l'été glorieux, à l'hiver améthyste, — de son récit polychrome, alerte et tonique, une récréation dans ses centaines d'images ; s'ils passent, grâce à moi, quelques bonnes heures dans les tranchées, les cantonnements, les hôpitaux, j'aurai contribué, pour ma minime part, à entretenir la patience, à exalter la belle humeur des vaillants de cette épopée grandiose, dépassant toutes les épopées, — des tisserands de la paix future, en train de faire la guerre à la Guerre, — des Gardiens d'Idéal qui, avant la Noël 1916, libéreront l'humanité de la menace des Barbares modernes et — la brutalité allemande écrasée — reviendront, anoblis par la victoire.*



Paris, 21 mars 1916 (An III de la Guerre).

sives. — Et puis, si celui de M. et Mme Mouton, que je présente avec Dardier, l'amant, est amoral, il est gai, du moins. Maupassant — un des plus grands écrivains français, pas encore à la cime qu'il mérite et qu'il aura — narrait, sans opinion, des aventures aux grasses gaudrioles. Admettons que ce roman, le Bandeau, *réunisse, autour de cinq ou six caractères, une quantité de ces histoires.*

Au surplus, des milliers d'œuvres d'art, hindoues, égyptiennes, grecques, latines, japonaises, françaises, sont admirées universellement, bien que le vestiaire en soit léger. C'est le Bon Dieu qui fait les jolies femmes, les gars costauds, crée la Beauté, la Force, non pas le grand couturier, la couturière chic ou le tailleur élégant, si haut que monte la facture. Ce n'est pas leur feuille de vigne qui fait de l'Apollon du Belvédère, du Discobole, de l'Hercule Farnèse des chefs-d'œuvre : au contraire.



Jamais banal, toujours artiste et pittoresque en son outrancière liberté, ce roman — ÉCRIT ET ILLUSTRÉ AVANT LA GUERRE, *je le répète — ne cesse de sourire, avec, de-ci, de-là, comme un danseur, des pointes de sensibilité. L'auteur, dans les détails, ne recule jamais devant l'obstacle, lorsqu'il est périlleux, mais joli, car on peut tout exprimer délicatement, si on a la manière. En tout cas, ce livre, parfois d'allure bouffe, quand les masques de comédie s'épanouissent, en dehors de sa vertu de distraire les honnêtes gens pendant quelques heures, de chasser l'ennui, prouvera aux Empires de proie de l'Europe centrale et aux pays neutres qu'en France, après vingt mois de guerre, les esprits et les cœurs sont assez affermis, calmes, sûrs de demain, pour qu'un récit alerte, de verve gauloise, présenté magnifiquement, soit possible. Et, si l'union sacrée*

LE BANDEAU







L'AUTOMNE





LIVRE PREMIER

L'AIRE DE DON JUAN

I

Un atelier haut perché

Au sommet de la Butte Montmartre, Jean Dardier, peintre très parisien, avait juché son atelier, non sans orgueil, au sixième étage d'une vieille maison aisant l'angle de la rue Girardon et de la rue de Norvins, près de la rue Lepic ; le balcon de ce nid d'art et d'amour dominait Paris comme un rêvoir de poète, un observatoire d'étoiles, une aire d'aigle.

De la porte-fenêtre, ouvrant sur ce balcon, et de la grande

baie par où le jour, dans cet atelier, rentrait en roi, la vue s'étendait sur un panorama immense, océan de toits gris, noyés dans une atmosphère surchargée de microbes, sorte de mer fumeuse hérissée de rochers en dômes ou en flèches, qui étaient les monuments de la capitale intellectuelle de la terre.

La vue allait jusqu'aux banlieues incertaines où s'érigent les cheminées d'usine, les gazomètres, où de longues files d'arbres indiquent les routes ; elle allait jusqu'aux horizons clairs ou embrumés, selon les jours, incendiés par les feux du soleil couchant, quand vient le soir. Tout à fait dans le lointain, se dessinaient les hauteurs de Cormeilles-en-Parisis, dans une buée.

Pour aller chez Jean Dardier, il fallait du courage ; mais on avait sa récompense dans les sensations éprouvées en y montant à travers un quartier resté encore, en 1914, assez pittoresque. Il fallait gravir, pour y atteindre, un des versants de la Butte, n'importe lequel, car la maison était perchée sur l'arête même qui domine Paris. Si l'on faisait l'ascension par la rue Lepic, on passait devant les jardins en amphithéâtre et les vieux moulins à vent. Par la rue Ravignan, on atteignait la curieuse place (dédiée à un Communard de 1871, Clément, auteur de la chanson jolie : *Le temps des Cerises*), la place reposante comme un plateau de montagne, et inondée de



soleil, quand le Maître se montre, — et d'où Paris semble, alors, plongé dans des poussières d'or.

Mais, c'était par le versant Nord que la montée présentait, surtout, des agréments, à cause du pittoresque de ce coin resté le même depuis tant d'années, en dépit des progrès effarants des hommes dans le chic d'anéantir le passé. Voici la rue des Saules, à pic, déserte et silencieuse, bordée de murs derrière lesquels on devinait les jardins à l'abandon, les paradous étranges d'où surgissait le faîte d'une petite maison en ruines. Dans le coude, un cabaret d'assassins et d'artistes, *le Lapin agile*, qui a pour enseigne un lapin sautant dans une casserole, œuvre du caricaturiste Gill (*le lapin à Gill*) ; et, plus haut, l'enclos, toujours jeune, printanier chaque année, de la demeure décrépite de Gabrielle d'Estrées, où les démolisseurs plantaient déjà leurs pioches sacrilèges, — indifférentes, simplement.

Voici encore, par la rue Girardon — qu'on ascendait en laissant, à gauche, les murs ventrus et moussus, surmontés d'iris, de la rue Saint-Vincent, — voici les maisons provinciales de la rue de l'Abreuvoir. Ensuite, apparaissait, grimpant, dévalant, zigzaguant, tout un enchevêtrement d'autres jardins vieillots, sauvages, de masures branlantes, pareilles à ces fermes où l'on voit, dans l'écartement d'un rideau à carreaux blancs et rouges, une face tannée de paysanne chenue, en coiffe blanche. Après bien des pas, — mauvais pas, par-ci, par-là, tentateurs, ô petites communiantes de

Montmartre, jeunes filles de la Butte, qui regardez Paris à travers les ailes du Moulin de la Galette, — c'était, enfin, le terre-plein du sommet, au croisement de la rue de Norvins où jamais ne passe une voiture.

Là,

se trouvait la maison de Jean Dardier. On entrait par une porte étroite, dans un corridor aboutissant, d'un côté, à la loge de la concierge, et, de l'autre, à l'escalier. Six étages, encore, à gravir. C'était très dur, essoufflant, après l'ascension pénible de la colline, mamelle du monde, et l'on était dans l'atelier de Jean Dardier, quasi dans le ciel, — le septième, bien entendu.

La pièce avait deux luxes magnifiques : ses dimensions et sa lumière. Pour le reste, les hauts murs nus attestaient la fortune encore sommaire du peintre. Les oripeaux accrochés de ci de là, pour servir aux modèles, avaient leurs couleurs défraîchies ; mais, quelques dessins, aux notes gaies, piqués sur le papier neutre des panneaux, mettaient de la joie dans l'atelier. Pas d'opulence matérielle et brutale, certes. Pourtant, rien de misérable, de triste, ni de maussade : celui qui travaillait dans ce local haut perché devait être un joyeux garçon.

Cet atelier avait, d'ailleurs, une amusante particularité. Au mur faisant face à la verrière s'adossait une coquette et bizarre construction, sorte de chambre à coucher en l'air, *le poulailler*, — comme l'avait surnommé une poulette de Montmartre, — un poulailler, dont le plancher surélevé dépassait de cinquante centimètres la hauteur du Coq du lieu, et dont le plafond, n'atteignant pas celui de l'atelier, avançait dans la vaste pièce huit poutrelles ivoirines recourbées en parade comme

des trompes d'éléphant et où s'accrochaient des branches de glycines artificielles, aux grappes de fleurs électriques, violettes et roses. Six piliers de sapin verni soutenaient ce logis intime auquel on accédait par un escalier tournant, dressé contre le mur du fond, aux marches couvertes, au milieu, par un chemin de laine grise décoré, dans sa trame, de grands trèfles à quatre feuilles. Un cor de chasse, — accroché à la pointe taillée en diamant du poteau de soutènement, — enjolivait avec sa volute de cuivre, la main courante d'un minuscule palier d'arrivée.

La partie formant le dessous de cette sorte de chalet était isolée, à volonté, de l'atelier, grâce à des portières glissant par de gros anneaux sur des tringles, entre les piliers, — portières de toile bleutée où étaient peints, en pétales d'un jaune flamboyant, des tournesols gigantesques. Là, d'habitude, se dévêtaient les petites femmes, avant la pose ; là, elles se rhabillaient et devenaient plus désirables.

Sous la chambre à coucher aérienne, qui faisait office encore de cabinet de toilette, dans l'aimoir supplémentaire formé, entre les piliers, par les tentures bleues aux soleils fantastiques, s'étalait un divan chargé de coussins. Un bidet, en haut, desservait le lit et le divan. Comme pour garder

l'escalier, honorer les montées et les descentes, un guerrier japonais — mannequin armé de pied en cap — dressait son masque farouche, coiffé d'un casque aux antennes dressées, telles deux scies d'or recourbées ou deux grosses pattes de homard.

Les peintres, souvent, se complaisent au milieu d'un désordre bohème qu'ils exagèrent volontiers : chez Jean Dardier, malgré tant de fantaisie, les moindres bibelots, l'aménagement de l'atelier, les sièges, de styles divers, à leur place, tout témoignait du contraire. Un aspirateur par le vide dissimulé sous une robe de princesse persane, près de la prise de courant électrique d'une longue lanterne japonaise déménagée de quelque temple nippon, — un petit appareil de propreté méticuleuse, surprenant chez ce peintre de Montmartre, bourgeois en graine, comme bien des bohèmes et des anarchistes, aurait achevé de prouver, à cette altitude, un homme d'intérieur, ayant l'horreur de la poussière.



Dans l'angle de l'atelier, près de l'escalier tournant adossé au fond, et du samouraï que son armure faisait pareil à un crustacé monstrueux, à un homard gigantesque debout — à l'extrémité de la baie vitrée, la porte-fenêtre ouvrait sur le balcon vertigineux et sur Paris. Le soir, aux heures calmes du crépuscule, Dardier aimait à s'y accouder, laissant son imagination vagabonder et ses yeux se griser des visions proches ou lointaines qui allaient des ailes du

Moulin de la Galette, en bas, de la Basilique du Sacré-Cœur, à droite, jusqu'aux brumes de l'horizon où le soleil couchant, — le Soleil éternel, plus vieux que Paris, que Babylone et que Ninive disparues et qui flambera toujours, Maître et Créateur de la vie, quand Paris, à son tour, ne sera plus qu'un souvenir, le nom creux d'une capitale morte, — où le Soleil, ayant l'air de s'en aller, épandait d'immenses traînées pourpres.

Dans ce nid d'aigle, loin des bruits de la ville formidable étendue à ses pieds, Jean Dardier travaillait quelquefois, aimait souvent, parlait de gloire en compagnie de camarades de montée, rêvait, quand il était seul, à son idéal d'artiste, ou bien à ses belles aventures du moment.

II

Le patron et l'élève

Cet après-midi de novembre, Jean Dardier et Jacques Bailly fumaient des cigarettes. Ni l'un ni l'autre ne parlait. C'était, probablement, l'heure de la trêve après le labeur ; ils goûtaient, sans doute, charme toujours reposant des fins de journée où l'on a été presque content de soi. Un chevalet dressait une toile vierge

dans la lumière de la vaste baie que tamisait un store blanc. Sur une table en noyer, aux pieds tors, dans un crapaud en grès brun et verdâtre, baignait un extraordinaire chrysanthème d'or rouge.

Les deux travailleurs continuaient de fumer, sans rien faire. Soudain, une boule étrange, blanche et jaune, poilue, au nez court, noir et truffé, aux longues oreilles poilues et tombantes, sauta du divan, fit bruire ses grelots argentins. Et Dardier, levant la tête, commanda :



— Taki ! fiche-nous la paix ! Va te recoucher.

Sur un geste de menace, la chienne, après avoir considéré le dieu de l'endroit avec des yeux étonnés, obéit.

— Est-elle énervante, cette bête ! reprit-il. Dès qu'arrivent cinq heures, elle a besoin de sa petite promenade...

— Eh bien ! allons la promener. C'est une nécessité.

— Non, mon petit, pas moi, aujourd'hui. C'est toi seul qui auras la corvée.

— Tu ne sors pas ?

— J'attends quelqu'un.

Jacques Bailly sourit d'un air complice et légèrement railleur :

— Une robe ?

Comme Dardier ne répond pas, Bailly, résigné, prononce :

— Nous irons, Taki et moi, rêver, tous deux, dans le restant de maquis épargné par la rue Caulaincourt. Pendant ce temps, je te souhaite bien du bonheur, patron.

Déjà, Bailly s'était levé pour la promenade de la chienne.

— Merci, mon petit Jacques ! Tu es très gentil !

Soudain, après un silence :

— Mais, pourquoi fais-tu de la peinture ?...

Jacques Bailly, la mine déconfite :

— Oh ! Tu ne vas pas me décourager, patron ? Est-ce parce que je n'ai pas de talent ?

— Non, mon petit. Parce que je t'aime... Du talent, tous les jeunes en ont, et le clament par-dessus les toits... Seulement, ce qui m'épate, de ta part, c'est que tu aies lâché une famille très riche, une situation à côté de ton père, pour mener la vie imbécile d'un rapin.

— J'ai fait comme toi, après tout.

— Parce que je t'aime, je te le répète, parce que j'ai passé par tant d'heures douloureuses, je te donne tort.

Jean Dardier avait trente ans. Un sympathique, à la physionomie ouverte et gaie, intelligente, aux yeux charmeurs.

Le nez fin, un peu grand, symbolique, donnait à son visage gascon une expression légèrement narquoise ; mais le sourire des lèvres sensuelles accusait une nature heureuse et bienveillante, en même temps qu'un tempérament voluptueux. La moustache, jolie, châtaine, dessinait deux courbes, retroussées, conquérantes, raccrochantes, sur la bouche amoureuse. Dans la souplesse des gestes, on sentait l'homme sain, entraîné aux sports. Large d'épaules, la taille athlétique, c'était un beau mâle séduisant.

Il était venu de province, comme tant d'autres, pour étudier le droit. Ses parents morts, un vieil oncle, millionnaire, qui l'affectionnait, Ignace Lebausac, s'était chargé de lui fournir les moyens de compléter ses études. Il avait même promis d'acheter à Jean Dardier une étude de notaire, en un canton de la Haute-Garonne, à Castanet, Montgiscard, par exemple, Montastruc ou Barbazan. Mais le jeune homme, à qui souriait peu la perspective d'une vie morne dans une villette méridionale, avait un jour, brusquement, lâché les cours de droit. Désertant le quartier latin, il avait franchi la Seine, comme un Rubicon, et s'était installé sur les hauteurs de Montmartre. Imbu d'illusions et de chimères, en possession, d'ailleurs, d'un certain talent de crayonneur, il avait décidé de devenir peintre célèbre au lieu de tabellion cantonal.

Malheureusement, cette décision n'était pas du goût du brave oncle à héritage. Il ordonna à Jean de repasser les ponts, de revenir à l'étude de la procédure. Et, comme le neveu s'obstinait dans sa résolution, il lui coupa les vivres, menaça de le déshériter. Le futur artiste, alors, envoya une lettre très digne à son oncle barbare: il avait la foi, l'ardeur,



le courage, et il préférait crever de faim que renoncer à la gloire.

Il s'était donc mis au travail, sous la direction d'un maître optimiste : Louis Guilleret, membre de l'Institut, un des plus jeunes et des plus alertes, à qui sa physionomie avait plu. Comme il faut vivre, d'abord, il dessinait, en même temps, pour les journaux illustrés et les fabricants d'affiches. A trente ans, il avait acquis, vraiment, du métier, une certaine éducation d'art, un sens prodigieux des harmonies ; mais il manquait encore de personnalité. Somme toute, il continuait de chercher sa voie. Lui qui, en peinture, se sentait attiré vers les compositions grandioses, il excellait dans le dessin léger. Peut-être, parce que c'était une récréation amusante, il produisait, dans ce genre, de jolies œuvrettes, sans individualité, qui lui avaient, jusqu'à présent, rapporté l'argent pour vivre et des aventures galantes. Dardier était, surtout, un passionné fervent et artiste de la Femme : le plus clair de ses énergies, depuis dix ans, était passé dans la satisfaction de ses désirs variés.

Variés, certes ! Le jeune homme était prodigieusement infidèle et réfractaire aux amours durables. Ainsi, depuis qu'il habitait la Butte, les années avaient apporté, l'une après l'autre, leurs joies et leurs misères. L'avenir hésitait à se dégager des brumes du matin ; mais Jean Dardier se laissait vivre, entre l'amour et l'art, trop jeune pour songer sérieusement aux lendemains définitifs. D'ailleurs, quel lendemain est définitif ? Pourtant, à certaines heures d'esseulement et de mélancolie, il commençait à trouver monotone sa vie de Gascon de Paris à bonnes fortunes, énervante sa carrière artistique trop lente à se formuler.

Quand il pensait au temps perdu, — « La jeunesse est du temps perdu ! » Quel moraliste grave et défunt, arrivé au néant, a lâché cette sottise ? — quand des réclamations urgentes de créanciers l'exaspéraient, il devenait grave et inquiet ; mais la visite d'une jolie femme faisait tout oublier à Dardier — le bien nommé, — ensoleillait son cœur ; et il se lançait, à nouveau, dans les aventures frivoles où, peu à peu, s'émiettaient son intelligence et son talent.

Jacques Bailly, son élève et son ami, avait dix ans de moins. Par certains côtés de leurs natures généreuses, leur insouciance de la vie, leur communauté d'art, les deux hommes se ressemblaient. Comme Dardier, Jacques Bailly s'était détourné d'une carrière aussi noble que la peinture et plus rémunératrice. Son père était un gros constructeur d'automobiles, le propriétaire d'une firme connue, fameuse dans le monde entier ; ses voitures avaient remporté des prix, des coupes, dans toutes les grandes épreuves internationales. C'est pourtant, aussi, de la gloire, ou de la réclame ; mais le fils Bailly avait un idéal plus élevé qu'une renommée commerciale : il voulait devenir une célébrité artistique. Et, se fâchant avec les siens, il avait opté, comme Dardier,

pour Montmartre, la patrie folâtre de cette sorte d'ambitieux.

A présent, il y fréquentait une dizaine d'ateliers où il s'était fait de nombreux camarades. Mais il était le familier du plus haut perché, celui de Dardier, parce que son aîné l'avait pris en affection : Jean Dardier était l'ami et le maître de Jacques Bailly.

Quand ils étaient, tous les deux, le patron et l'élève, complètement à sec, Dardier et Bailly se confectionnaient des repas économiques dans l'atelier et ils riaient, ensemble, de leur dèche passagère. De même, lorsque Dardier réussissait une affaire, par-ci par-là, ou que Bailly recevait, en cachette, de l'argent de sa jeune sœur, ils noçaient joyeusement, sans se quitter, dans les établissements de nuit où règne la gaité, — si monotone !

En échange des efforts que faisait Dardier, son aîné de dix ou douze ans, pour apprendre le dessin et la peinture à son élève, celui-ci, oubliant qu'il était le fils d'un homme qui gagnait deux cent mille francs par an, aidait le maître à nettoyer l'atelier ; il portait les dessins de Dardier dans les journaux. Il lui grattait sa palette, lavait ses pinceaux et, au besoin, il accompagnait la chienne Taki, dans sa promenade hygiénique.



Dardier tutoya Bailly tout de suite ; mais il exigea cette familiarité de la part de son élève, en dépit de leurs différences d'âge. Cependant, Bailly gardait, pour Dardier, une

vive admiration. Il lui trouvait sincèrement du talent, il aimait ce qu'il faisait ; et, sur un autre sujet, il l'admirait encore et se sentait son inférieur : car il était, lui, Bailly, assez timide avec les femmes, alors que son patron traitait ses conquêtes éphémères avec une impertinence et une autorité cruellement désinvoltes.

Néanmoins, à vivre dans cette ambiance, Bailly avait fini par perdre un brin de cette timidité. Maintenant, il assistait, sans émoi, aux déshabillés des modèles, il écoutait les confidences libertines de Dardier ; mais il gardait, quand même, au fond de lui, une sorte de pureté sentimentale qui le faisait un peu souffrir des cruautés inconscientes, des infidélités de son patron volage. « — Fidèle à une femme, c'est peu ! disait ce maître sans vergogne. Il faut être fidèle à toutes. »

III

Nocturne de la vie de château

Ayant fini sa cigarette, Dardier jeta le bout dans une coupe et se leva. Puis, il ouvrit une armoire, en retira une seringue spéciale, pleine d'essence odoriférante, et se mit en devoir de parfumer l'atelier.

— Ton rendez-vous, interroge Bailly, c'est une femme, comme toujours ?



Dardier, riant :

— Hélas ! Ce n'est pas un amateur de tableaux. Pour ça, mon atelier est toujours vierge... On ne peut pas tout avoir.

— C'est une grande dame que tu attends ?

Dardier esquisse, d'abord, un geste à la Buridan, dans le drame : *La tour de Nesle.* Puis, continuant à vaporiser l'air de tous côtés :

— Oui, une très grande dame ! Alors, je me mets en frais, comme tu vois.

— Tu prends l'atelier pour un mouchoir ?... un mouchoir, au sixième étage !... Tu le jettes de haut !... Quelle est cette conquête !... D'habitude, tu me racontes tes aventures.

Dardier tire sa montre :

— J'ai encore quelques minutes... Alors, si ça te fait plaisir, assieds-toi... C'est toute une histoire... Tu te souviens que, l'été dernier, je suis allé peindre un dessus de porte, en y faisant les portraits de trois jolies femmes en marquisettes, au château de Bandeville, près de Caen. C'est là que m'est arrivée cette bonne fortune... A mon retour, j'ai oublié de te la raconter.

— Et, depuis, parmi tant d'autres, elle s'est noyée dans le courant.

Dardier :

— Une femme chasse l'autre de la pièce d'eau...

Bailly, riant :

— Des cuisses ?

— Et je n'aurais plus pensé à la dame du manoir, sans un billet reçu ce matin.

— Une reprise, alors, ce rendez-vous ?

— Oui, pour cinq heures, aujourd'hui... Donc, j'étais à Bandeville. Séjour délicieux, accueil amical du châtelain, gros industriel. Des invités très sympathiques. Enfin, villégiature idéale. Un soir, on décide d'organiser, au château, la représentation d'une comédie, et je suis chargé de trouver acteurs et actrices.

— Pour celles-ci, tu étais qualifié.

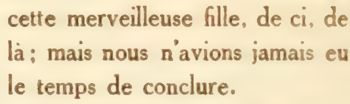
— Il y avait, justement, dans le voisinage d'automobile, à Cabourg, une troupe dont Marcelle Fougerette, des Variétés, était l'étoile... Tu connais ce chef-d'œuvre vivant ?

Dardier, montrant des dents de cannibale, ajoute :

— On en mangerait...

— Ta langue y a goûté ?

— Attends un peu. Déjà, à Paris, j'avais fait la cour à cette merveilleuse fille, de ci, de là ; mais nous n'avions jamais eu le temps de conclure.





— A Paris, les comédiennes sont très occupées.

— Oui, mais à la campagne, les conquêtes sont plus faciles,

sans compter que, chargé des négociations, j'avais à proposer à Fougerette un gentil cachet... Il y eut donc, au château, une représentation dont Marcelle, — la resplendissante, — assura le succès par son entrain et sa beauté. Plus que jamais, je la trouvai désirable, d'autant que je possédais à mon avoir quinze jours, — quinze ! — de sagesse accumulée !

— Un petit capital que tu voulais lui offrir...

— Avec les intérêts... Nous hébergeâmes les comédiens, bien entendu. Et, lorsque, à une heure du matin, tout dormit dans le château, je me faufilai, sans lumière, vers la chambre de Marcelle : c'était convenu.

— Te voilà en route...

— Glissant à travers les couloirs, je me dirige vers l'aile du château où, d'après mes renseignements, était située la chambre de Marcelle. J'arrive devant une porte dont une jointure laissait filtrer un rais de lumière ; je me dis : « C'est ici. Fougerette m'attend ! »...

Bailly se tape les cuisses, en s'esclaffant :

— Je vois : tu entres, et tu tombes sur une autre femme ! Elle était nue, sans doute ?

— Presque ! Et c'était la femme d'un ministre, mon cher... Devine. La plus désirable !... En chemise de linon blanc, retenue aux épaules par des rubans de soie bleue, ses bas comme des iris noirs tombés en corolles au-dessous des genoux, se préparant pour le lit, relevant ses cheveux et montrant, ainsi, la mousse brune de ses aisselles, elle disposait ses cheveux



pour la nuit et mirait ses charmes solitaires dans une psyché. M'apercevant, elle se retourna ; sa chemise courte et transparente laissait voir...

Bailly susurre :

— Une ombre : *sa fleur*.

— Ma foi, comme cette jeune ministresse avait des regards étonnés, mais sans courroux, je payai d'audace, avec l'intuition de la victoire.

— Les palmes académiques à gagner.

— Battant en retraite, j'aurais été, le lendemain, la fable du château ; offensée par mon respect, la dame n'aurait pas manqué de raconter ma gaffe.

— Et, pour ne pas être ridicule, patron...

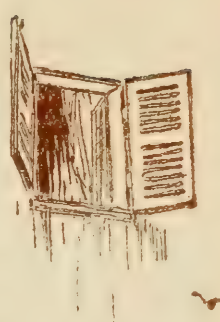
— Tu l'as dit : je refermai la porte et poussai le verrou. Puis, allant à la très brune et très grande, je l'enlaçai vivement, l'affolant un peu avec mon amour soudain, énorme, insensé. Je l'empêchais de répondre en collant à sa bouche une bouche fiévreuse et frissonnante. Elle avait aussi, probablement, une sagesse accumulée. Bref, mon cher, je lui parlai comme un faune, avec mes mains pour langage.

— C'est une affaire de tact.

— Elle fut sensible au mien ; à mes gestes directs et résolus, vers et sur sa capitale, elle comprit vite que toute défense était inutile, et que le plus sage était encore d'éviter le scandale...

— Il y a beaucoup de « que », mon cher, dans ton langage.

— La ministresse s'est débattue, pourtant ; puis, ses yeux, sous la flamme de mes regards, ses grands yeux veloutés se sont animés de mon stupre, ont brillé comme les étoiles aper-



çues derrière les rideaux de la fenêtre ouvrant sur le parc sombre... Mon cher, cette femme me rappela le sol brûlé, lorsque la pluie, enfin, tombe du ciel.

— Tu étais le ciel.

— Et la pluie.

« — Je n'aime pas, disait-elle, quand c'est fini. » Alors, je recommençais... Quand je a laissai, à la pointe d'aube, ayant ouvert la croisée... pour que la chambre sentît moins nos étreintes, pour les répandre dans le printemps normand,... je t'assure qu'elle était vaincue. C'était délicieux : en bas, dans le jardin, chaque rose avait l'air d'une bouche nue ; et tant de pépiements dans les arbres qu'on eût dit que toutes les feuilles étaient des oiseaux.

— Je voyais venir les petits oiseaux... Et Marcelle ?

— Elle repartit, dans la matinée, en me boudant.

Bailly se lève. Habitué à ces confidences, il sourit mollement :

— L'anecdote est jolie.

Dardier, debout, prend le bras de son élève :

— Ce qui est joli, dans cette anecdote, c'est l'amoureuse.

— La ministresse ?...

— Un corps délicieux, brun et chaud, svelte, jeune souple, un peu trop grand peut-être...

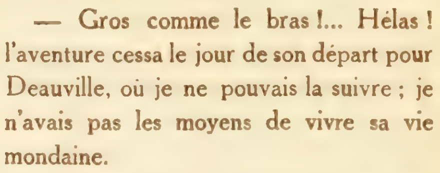
— Une très grande dame, tu m'as dit.

Dardier, emporté par le souvenir :

— Des yeux mauves, énigmatiques, une bouche comme un piment, une ardeur au plaisir, et, au travers de ce roman

d'une nuit, un esprit adorable, en plus, — bref, madame... Pardon ! j'oubliais le secret...

— Professionnel. Tu lui disais : « Madame », pendant tes violences de brute ?



— Gros comme le bras !... Hélas ! l'aventure cessa le jour de son départ pour Deauville, où je ne pouvais la suivre ; je n'avais pas les moyens de vivre sa vie mondaine.

— Trop chère pour des artistes, des purotins comme nous !... Alors, c'est cette très grande dame, — 1 m. 80, sans doute ? — qui va grimper à ton perchoir ?

— Pour la première fois !... Maintenant, tu comprends le vaporisateur.

— Oui, la seringue aux odeurs suaves.

Dardier tire encore sa montre :

— Hé là ! Le Gouvernement ne va plus tarder... Prends ton chapeau et déguerpis...

— L'heure du berger va sonner... Combien de coups ?

— Allons, mon petit, fiche le camp !... Taki !... Taki !...

La boule velue, joyeuse, blanche et jaune, sauta du divan où elle était blottie.

— Jacques, emmène cette jeune fille, je te la confie !...

— Viens ! Taki ! appela Bailly. Le patron attend, aujourd'hui, de la haute volaille... Car je sais, maintenant le nom de l'héroïne de cette nuit de Juillet, au château de Bandeville. C'est la femme du ministre de l'Intérieur.

— Pourquoi supposes-tu ?...

— Parce que, en été, la volaille est à l'intérieur ! Viens !

Taki !... Viens !... A tout à l'heure, satyre !

Jacques Bailly sort avec la chienne. Dardier, seul, va tapoter nerveusement les coussins du divan, remet un peu d'ordre, de ci, de là, et, de nouveau, vaporise l'air avec la seringue. Au troisième coup du piston parfumé, un coup de timbre résonne.

— Ah ! C'est Elle ! (Il y avait un E majuscule, dans l'exclamation heureuse.)

Jean Dardier remet en hâte la seringue odoriférante dans le placard, arrange prestement ses cheveux devant une glace, retrousse sa moustache, et, conquérant, va ouvrir...

IV

Fleur de Montmartre

Celle qui entra n'était pas la ministresse.

C'était une fillette, une sauvageonne, aux yeux étranges. — Seize ans ? — Vingt ans ? — Elle pouvait, aussi bien, passer pour une gamine faisant l'école buissonnière que pour une petite femme déjà délurée, brune, avec des cheveux fous, bouclés, en perpétuel mouvement sur le front intelligent et le cou gracile ; elle avait des mirettes profondes, inquiétantes, où luisait un vice précoce mêlé curieusement à une

sincère ingénuité. Dans ses prunelles mystérieuses, tour à tour, flambait une raillerie espiègle, ou un naïf étonnement, avec on ne sait quoi de spirituel et de fin qui aguichait le peintre. La bouche, minuscule et moqueuse, fraîche, était celle d'un enfant ou d'une amante. Et ce mélange déconcertant de femme et de fillette, d'audace et de timidité, de perversité, de malice, de pudeur, d'espièglerie, donnait à l'inattendue et bizarre visiteuse un cachet particulier, un piment spécial dont Dardier, connaisseur, subissait déjà le charme. Mais il n'oubliait pas qu'il attendait sa femme du monde officiel.

Sémillante, le minois fripon, ce Tanagra de Montmartre, effrontément, renifla l'odeur de foin, nouveau coupé, qui parfumait l'atelier :

— Bonjour, m'sieur!... Ah! ça sent bon, ici! Est-ce que vous vous parfumez ainsi tous les jours?

La voix était, comme sa personne, étrange, enfantine et avertie.

Moitié bougon, moitié rieur, le peintre répondit :

— Ça ne vous regarde pas!

— Ben! vous n'êtes guère aimable, vous!... Et si ça me regardait... J'aime ceux qui se parfument. Y a tant de gens qui sentent mauvais, et si se parfumaient...

Dardier, moins bourru, amusé, la contrefait :

— Y sentiraient meilleur, pas? pour parler ta langue.

— Comment, vous parleriez avec ma langue? Je l'ai dans ma bouche et pas dans la vôtre.

— Allons, qu'est-ce que tu veux?

— Poser.

— Pas aujourd'hui.

Incrédule et drôlichonne, elle vient le regarder sous le nez :

— Vous n'êtes pas peintre tous les jours, vous ?

— Si. Mais, à présent, j'attends quelqu'un.

— Ou quelqu'une... On connaît ça : j'ai ma petite expérience.

— Vraiment, tu as de l'expérience !... Quel âge as-tu donc ?

— Ça dépend des jours, et des gens qui le demandent : de seize à dix-huit... Pour vous, ce sera la vérité : seize ans.

Il rit, parce qu'elle l'avait dévisagé drôlement, avant de dire son âge, comme si elle eût voulu conformer son nombre d'années à celui qu'elle lui supposait.

— Et tu es sage ?...

— Je l'ai été.

— Il y a longtemps ?...

— Me rappelle plus...

Ce fut si comiquement et ingénument jeté, que Dardier rit de nouveau, considéra cette petite Ève avec plus d'intérêt et songea : « Pourquoi faut-il qu'elle vienne aujourd'hui ? » Brusquement, il fit :

— Tu as un amant ?

Elle, alors, avec une moue singulière :

— Pas en ce moment. J'en cherche un... pour avoir une contenance.

Depuis que la conversation était sur ce terrain, la Tanagréenne dévisageait Dardier :

— Les hasards sont si grands... vous ne l'auriez pas été, vous, mon amant ?...

— Pas encore !

— Mais vous y pensez !... Dites donc, quand vous aurez fini de me r'luquer ?... Faut-il vous montrer l'ensemble ?...

Il coupa court, un peu énervé :

— Non, pas pour le moment. Mais tu es gentille a croquer...

— Alors, c'est pas pour aujourd'hui ?

— Non.

— Tant pis ! C'est pas de veine — pour vous !... Moi, j'étais tout plein pleine de bonne volonté...

Dardier lui prit les épaules, doucement, et, véritablement contrarié, la poussa vers la porte.

— Non, ma petite, une autre fois... Ne manque pas de revenir...

Elle soupira, le cœur gros :

— Alors, rebonjour...

— Rebonjour... Comment t'appelles-tu ?

— Riquette, pour vous servir, m'sieur.

Au moment où il la croyait sortie, elle repassa sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— Vous regretterez, peut-être, de ne pas m'avoir gardée...

— Veux-tu te sauver !...

Il avait pris une grosse voix coléreuse et il fit mine de s'élancer. Mais, preste, la gamine s'enfuit.

— Sacrée gosse ! murmura-t-il, quand il n'entendit plus le bruit de ses pas dans l'escalier. Et drôlichonne !... Bah ! elle reviendra !...

Au bout d'un instant, poursuivant sa pensée :

— Ou ne reviendra pas... Ces fleurs perverses du pavé de Montmartre, il faut, quand on les trouve, les cueillir tout de suite. Sinon, c'est un autre passant qui les butine... Tant pis !

Il fit quelques pas dans l'atelier, un brin énervé, et consulta sa montre :

— Cinq heures et demie... Les femmes du monde sont toujours en retard.



V

Le balcon du perchoir

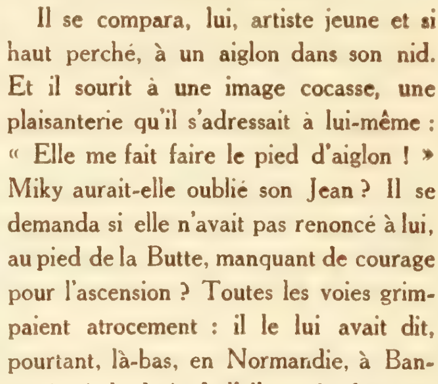
Jean Dardier sortit sur le balcon. Tirant de sa poche un pneumatique, il le déplia et le relut :

« Demain, cinq heures, chez vous. » Evidemment, c'est un peu court, mais très clair...

Fermant ses paupières, une seconde, comme pour se rappeler mieux des visions agréables, il songea qu'elle n'avait pu perdre le souvenir de leurs baisers, de leurs folies amoureuses. Mais à présent, il se forgeait des inquiétudes, et il guettait, d'en haut, l'arrivée de la jolie ministresse, pour être plus tôt rassuré.

Mais, ayant exploré du regard la rue, il n'aperçut point la chère silhouette. Il examinait le panorama pittoresque, un tas de petites rues

escaladant la butte, convergeant, toutes, vers le sommet sur lequel il était juché. Plus loin, dans le bas, des quartiers et des faubourgs semblaient noyés dans les brumes d'une plaine immense.



Il se compara, lui, artiste jeune et si haut perché, à un aiglon dans son nid. Et il sourit à une image cocasse, une plaisanterie qu'il s'adressait à lui-même : « Elle me fait faire le pied d'aiglon ! » Miky aurait-elle oublié son Jean ? Il se demanda si elle n'avait pas renoncé à lui, au pied de la Butte, manquant de courage pour l'ascension ? Toutes les voies grimpaient atrocement : il le lui avait dit, pourtant, là-bas, en Normandie, à Bandeville, quand elle exprimait le désir de l'aller voir, dans son aire, à Montmartre. Il avait décrit, en exagérant un peu, la Butte à gravir, les méandres de la rue Lepic et d'autres rues pittoresques, mais très raides, où ne s'aventure guère une automobile, l'abrupte rue Ravignan, la place Clément (J-B.Clément) ; il avait fredonné un couplet de la chanson jolie :

> Mais il est bien court, le temps des cerises,
> Où l'on s'en va deux...

Il avait encore évoqué la rue des Saules, pénible et rustique, la rue Girardon transformée, les jours de pluie, en torrent qui cascade. Mais elle avait souri en l'écoutant, et répondu gentiment :

— J'irai, quand même : ça m'amusera...

Est-ce que ça l'amusait encore ? — Allons,

il s'énervait trop. Elle n'allait plus tarder. Impatient et agité, il quitta le balcon, rentra dans l'atelier. Or, à ce moment, il entendit la sonnette.

— Enfin, soupira-t-il, en pâlissant un peu. C'est Elle !

Il y avait encore un E majuscule, dans son exclamation, — un nez majuscule, qui sait ? Il attendit une seconde, pour se remettre d'attaque — et don Juan courut ouvrir, radieux.

VI

Une pose de Banderilles

Hélas ! ce n'était pas encore la ministresse.

La femme qui entra était une personne très élégante, d'un chic un peu tapageur par la cime : sur sa tête blonde et rose, un petit chapeau de soie, améthyste foncé, aux légers bords, recouverts de velours noir, relevés en bandeau diadémé sur le devant, la pavoisait de très hautes et larges plumes d'autruche bleu sombre ; fardée, malgré qu'elle fût jeune et jolie, elle avait cette allure un peu lasse, et pourtant charmeuse, des femmes qui mènent une vie trépidante, nocturne, où l'amour tient la place importante. Cependant, elle avait trop de tenue pour être une simple courtisane, sans alibi : c'était une femme de théâtre.

— Bonjour, vous ! fit-elle, rieuse, la main tendue, découvrant la double rangée de ses quenottes adorables.

Dardier, stupéfait, n'avait pu retenir un mouvement de contrariété. Baisant le bout des doigts de la comédienne :

— Marcelle Fougerette !... Vous... ?

— Quel air de déception vous prenez, pour me recevoir !...

— Oh ! Marcelle !... J'éprouve un incomparable plaisir...

— Je n'en suis pas certaine.

Puis, regardant autour d'elle, elle montra le petit réduit fermé par les portières bleues, aux soleils d'or, tirées entre les six piliers soutenant la chambre à coucher.

— Personne, là ?...

— Mais non !...

Il écarta les tentures, pendant que Marcelle inspectait l'atelier, puis s'asseyait :

— Alors, pourquoi ne m'offrez-vous pas un siège ?...

Gêné, cherchant ses mots, Dardier bredouille :

— Pardonnez-moi, chère amie... J'allais sortir...

Souriant d'une façon plus énigmatique, ses prunelles pétillant de malice, Fougerette interroge, mettant dans sa voix une inflexion prometteuse :

— Et, maintenant, vous sortez toujours ?...

C'était l'invite. — Il fallait, pourtant, y répondre par un refus. « Voilà bien ma veine ! songeait-il. Elles viendront toutes le même jour ! C'est la journée des jupes. » Mais, avec Marcelle Fougerette, intelligente et fine, il sentait qu'il fallait jouer franc jeu. Un prétexte maladroit, le rendrait ridicule à ses yeux, et, la trouvant plus que jamais désirable, il voulait se ménager près d'elle une rentrée. Alors, il prit bravement son parti. Désespéré, mais résolu :

— Je suis obligé, ma chère camarade, d'avouer que je ne puis vous retenir.

— Insolent ! Vous ne répondriez pas ainsi à toute autre... Je suis votre camarade, étant comédienne. Artistes tous les deux, pourquoi se gêner !... Eh bien, vous cesserez, alors, le flirt dont vous m'avez poursuivie.

Elle riait pour prouver qu'elle ne se fâchait pas. Dardier, vivement, s'approche et tend les mains :

— Marcelle, je vous trouve toujours délicieuse...

— Bas les pattes ! Au moment où, sans doute, vous attendez une autre visite, pas d'imprudence !... Je m'en voudrais de vous prendre vos ardeurs et de vous laisser moins brillant pour celle que vous attendez.

Dardier, inquiet, embarrassé :

— Marcelle... je n'attends personne.

Elle hume l'air autour d'elle :

— Comme vous mentez mal, mon pauvre ami !... Faut-il que je vous prenne au dépourvu pour que vous ne soyez pas en esprit de me fournir une raison polie qui ménage, au moins, ma vanité !... Vous alliez sortir, dites-vous ? Et, au moment de sortir, vous parfumez votre atelier ?... Blagueur !... Non !... non !... Vous vous disposiez à rêver dans une atmosphère troublante... Rêver ? à qui ?...

Comme, un peu farouche, il se taisait, elle reprit, malicieuse et cruelle :

— A moi, je parie !... Ce ne peut être qu'à moi !... Car je me souviens de vos paroles enflammées, des fumées de votre cœur en rut, à Bandeville... M'avez-



vous assez allumée, brigand !... Vous aviez pour moi des désirs passionnés, « tout prêts à jaillir », me disiez-vous, vers minuit, « en feu d'artifice de plaisir ».... Eh bien, soyez aimable, en verve !.. Je suis prête à vous écouter.

Elle ôta prestement son manteau, d'un joli geste, en promesse d'intimité. Maintenant, elle le frôlait, tant elle était proche. Il comprit qu'à ce jeu, elle serait la plus forte, et il lui déplaisait qu'elle se moquât de lui. Une extrême franchise les mettrait d'égal à égale ; il ne s'en priva point, cynique :

— Puisqu'il faut vous l'avouer, j'attends quelqu'un.

Calme, toujours railleuse et amicale :

— Je continue votre phrase : « Et, si vous étiez bien gentille, vous vous en iriez... »

— Vous êtes une parfaite liseuse de pensée.

Elle se leva, maîtresse d'elle-même, sans paraître le moins du monde cravachée par cette confession brutale qui humiliait son orgueil :

— Faut-il que vous soyez fat, pour me parler avec cette impertinence ! Vous m'amusez, mon cher, et je veux récompenser votre sincérité... Je reste !

Elle dénoue sa ceinture, une écharpe azurée, ôte sa jaquette, et gentille, plus intime, les seins gracieux bombant légèrement la chemisette claire, s'installe tout à fait dans un fauteuil à bascule. Dardier, navré, se précipite, les yeux suppliants, vers elle qui minaude :

— Vous craignez, peut-être, que mon odeur de femme ne trahisse ma visite à Celle que vous attendez, si Elle vient... Mais on éternuerait, ici, à vos parfums, et je suis bien noyée, bien diluée dans ces effluves.

— Je vous implore, ma petite Marcelle.

— Mais je suis fatiguée, mon cher... Votre atelier est au sixième étage, et votre maison est au bout d'une côte, à la cime de la Butte Montmartre.

— Enfin, que voulez-vous ?...

— Retrouver, cher maître, mon amoureux de l'été dernier... l'artiste dont j'aime le talent, le charmeur qui me faisait la cour, et que je n'ai pu récompenser... l'amant de toutes, sauf de moi !

Coquette, aguicheuse, soupirant, elle s'étirait comme une chatte en folie :

— Quel dommage que vous attendiez une femme !... J'étais montée ici, je venais chez vous, avec des intentions...

Dardier n'en croyait plus un mot. A présent, son air exagérément calin, et son regard, au fond moqueur, l'agaçaient.

— Il faut, reprit-elle, en avoir joliment des intentions, pour gravir jusqu'au sommet votre petite tour Eiffel, au-dessus du Moulin de la Galette, dont j'aperçois d'ici les ailes. Et, même, en m'élevant à de pareilles hauteurs, mon cher, j'ai décroché une de mes jarretelles.

Dressée aussitôt, posant le pied droit sur la première marche d'un petit escabeau qui servait à monter sur la table à modèle, — un pied chaussé de bottines vernies, à longs dessus de drap mastic, — retroussant sa jupe tailleur, d'un bleu sombre, elle montra deux jambes spirituelles, callipyges, gantées de bas gris mauves dont les mailles, d'une finesse arach-



néenne laissaient transparaître la peau. Les mains de la tentatrice s'attardaient à rattacher sa jarretelle. Ainsi, le buste incliné sur une jambe raidie et sur la jambe gauche relevée et avancée, Marcelle Fougerette était originale avec sa frimoussette blonde, sa bouche rouge, un clin d'œil filant pardessous le chapeau fantasque, calotte ajustée de soie améthyste, haut bandeau diadémé de velours noir, le chapeau fantasque, — dont oscillait le panache bleu sombre comme la robe, le mirobolant panache de plumes d'autruches, — l'une horizontale et l'autre retombante.

Dardier, un moment, contemple, en artiste qui épie sans cesse la beauté de la femme, cette silhouette vingtième siècle de Notre-Dame-des-Perditions, le mouvement attardé des mains de la comédienne si près de son cratère de Satane iradiant son fluide. Tout de même, elle valait le coup, — le coup de la jarretelle. Le peintre, s'efforçant de se contenir, était pâle.

Ayant fini, cependant, de pincer son bas, Marcelle Fougerette laissa retomber sa robe, et Dardier reprit tout son courage :

— Voulez-vous que je sois franc ?

— Vous ne faites que cela.

— Je suis forcé de l'être davantage, jolie Marcelle que



LE COUP DE LA JARRETELLE

j'adore... Votre visite inopportune me gêne beaucoup, en ce moment... Ne me demandez pas la suite de la confession.

— Et si la suite m'intéresse ?... Brune ou blonde, la suite ?... Je l'imagine brune.

— Voyons, Marcelle...

Debout, un peu frémissante, avec une autre voix, car ils s'étaient l'un et l'autre un peu irrités :

— Enfin, mon cher, si cette minute est ridicule, à qui la faute ?... Est-ce moi qui vous ai fait la cour ?...

— Non, évidemment.

— Alors, souffrez que je sois venue chercher une explication au mystère de l'été dernier resté inexplicable... Je vous ai attendu, toute la nuit..., et j'ai rêvé d'un serpent en nimbe autour de mon front, et dont la queue se payait ma tête...

— Pas plus ?...

— Vous êtes donc entré chez une autre ?

Dardier, net :

— Oui. Je me suis trompé de porte.

Marcelle Fougerette éclata de rire :

— Ah ! par exemple ! Et, là, on vous a violé ?... Qui ?... Je veux des détails ? Une douarière déchaînée a bénéficié de vos ardeurs, cette nuit d'été ?

— Non, une jeune femme, que j'ai surprise, sans le vouloir, presque dans la nudité d'Ève avant le péché. Alors, afin d'éviter d'être pris pour un cambrioleur, j'ai été coupable envers vous.

— Ce fut le coup de foudre, ou un éclair de chaleur ?...

Et cette personne hospitalière vous a accepté tout de suite, comme ça, sans mots inutiles ?... Une femme du monde, sans doute ?

Dardier serre les dents.

— Malgré vos rires, c'est une mondaine des salons officiels, très fêtée, très...

— Vous l'attendez ?.... J'ai un don de divination, mon cher... C'est une brune, svelte, très grande,... trop grande, peut-être, mais très chic. Une très grande dame, vous pouvez vous vanter... 1 mètre 80, je parie.

— Comment ! Vous la connaissez ?

— Je l'ai vue.

— Où ça ?

— En bas. Une robe verte, avec une ceinture orange, un chapeau coquet presque dans la forme du mien ; mais le sien avec une guirlande de roses.

— Quand ?

— Tantôt.

— Et elle venait chez moi ?...

— Oui... pour vous faire admirer, sans doute, son chrysanthème...

Dardier, en colère mal contenue, arpentait à grands pas l'atelier, tandis que, renversée dans son fauteuil, la comédienne donnait libre cours à un rire comme inextinguible. Il revint se placer devant elle :

— Eh bien, pourquoi n'est-elle pas montée ?... Je parie que c'est vous...

— Non, mon cher maître, je n'emploie pas de tels moyens...

— Enfin, pourquoi n'est-elle pas montée ?

— Elle l'a dit à votre concierge, mon cher.

Il lui lança un regard mauvais, puis il se remit à marcher de long en large, nerveusement. Et, vengée, heureuse, Marcelle Fougerette riait toujours. Au milieu de ses rires, elle lança :

— Mon cher maître, décidément, vous êtes très pittoresque quand vous êtes vexé.

Il se retourne, agressif :

— Pour être vexé, il faudrait que je sache la raison blessante pour moi, si elle l'est, qui a poussé cette dame à s'en aller.

— Vous le voulez ? Vous le regretterez peut-être !...

— Ça m'est égal ! Dites toujours.

— Alors, venez vous asseoir près de moi.

Dardier s'installe sur un pouf, à ses pieds.

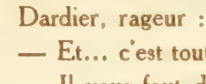
— Là, fit-elle, vous êtes bien, ainsi... Soyez sage et écoutez... Je me disposais donc à demander à votre vieille concierge à quel étage vous perchiez, quand je vis qu'une autre visiteuse, la grande dame que je viens de vous décrire, m'avait précédée. J'entends la voix de la pipelette, qui était en train de fricasser des oignons pour sa soupe : « Monsieur Dardier ? C'est au premier, en descendant du ciel ! » Alors, votre grande dame... une sveltesse très élégante... a dégusté, mal, le fumet exquis des oignons fricassés de la concierge, regardé l'escalier peu engageant... Sans doute, le bandeau de l'Amour,

que vous lui aviez posé, ne le lui faisait pas voir très beau.

— Elle a hésité?...

La comédienne se gaussant, à gorge déployée :

— Ah! pour ça, non ! La jolie brune a dit, d'un ton très distingué et méprisant : « C'est trop haut ! » Et elle est partie... Vous savez, si c'était votre amoureuse, je vous fais des compliments.



Dardier, rageur :

— Et... c'est tout?...

— Il vous faut des détails, mon cher maître?.... Eh bien, au même moment, descendait un modèle à l'air vicieux, très gentille d'ailleurs, et l'air de Montmartre, une petite voyoute indigène, qui a parcouru, des pieds à la tête, la grande dame et a dit comiquement : « Trop haut! comme vous, alors! On fera poser un ascenseur pour Madame l'Asperge! » Votre amie s'est retournée, pour foudroyer la gamine ; mais, après un geste de mépris, elle a tourné les talons.

Feignant de prendre part à la contrariété du peintre, exagérant sa pitié :

— Mon pauvre ami, vous n'avez pas de veine!

Dardier n'était pas homme à se laisser démonter par un contre-temps. Bah! du moment que l'aventure était manquée, le mieux était de n'y plus songer. Il ne voulait pas non plus laisser percer son dépit devant l'actrice. Tâchant de l'hypnotiser d'une façon singulière, il se pencha vers elle, et, d'une voix caline :

— Je n'ai pas de veine?... Que dites-vous donc, ma chère, puisque vous voilà!...

Elle sursauta, tout de même estomaquée.

— Moi ?

— Oui. N'êtes-vous pas très élégante, aussi très jolie ?...

Elle eut un sourire étrange. Le ton était rieur. Mais ses yeux très moqueurs, défiaient l'adversaire :

— Je suis pire

— Vampire ?

— On ne s'embête pas avec moi, quand ça me plaît.

Il se pencha davantage, jusqu'à la menacer de ses lèvres impatientes. Prenant une grande résolution :

— Voulez-vous que je fasse votre portrait ? Un pastel ?

— Mon baiser, quand je ne le donne pas, vaut davantage.

— Marcelle, je vous en prie, écoutez-moi... Est-ce que je ne vous poursuis pas depuis longtemps ?... J'ai pu, dans un moment d'erreur, de surprise, me laisser distraire par une autre... Mais celle qui a mon vrai sentiment, à qui...

Il chuchotte, tout bas, des mots, et achève :

— C'est vous... Marcelle... c'est toi !... c'est Toi !

— Vous n'êtes pas fatigué, ô don Juan, de répéter les mêmes phrases d'un rôle ?...

Montrant, par la fenêtre entr'ouverte, le haut des ailes du Moulin de la Galette, elle se mit à chanter :

Perché sur la haute colline
et coiffé d'un chapeau pointu,
le moulin fait de la vertu
des filles la blanche farine.





— Vous êtes, mon cher Dardier, le meunier du moulin à vent :

> Tourne, tourne, le moulin gai,
> avec elles toutes, ô gué !

— Marcelle... avouez que, malgré vos coups d'épingle, leurs égratignures ou piqûres, vous êtes venue dans un but aimable.

— Je l'avoue. Dans mon lit, ce matin, et, tout à l'heure encore, en grimpant vers Montmartre, j'étais pleine de bonnes dispositions.

— Alors ?...

— Seulement, depuis cette rencontre au bas de l'escalier, je suis un peu gelée.

— Je vous ferai flamber à nouveau, Marcelle !...

— Merci ! le réchauffé ne me convient pas.

Se levant :

— Dailleurs, nous sommes quittes : vous avez été un peu mufle avec moi ; je me suis vengée, en vous piquant, sans trop vous abîmer... Vous avez vu, en Espagne, dans les corridas, une troupe alerte voltiger, autour du taureau, un peu

ahuri dans l'arène, commençant à être furieux, lui planter dans la peau du cou, à droite, à gauche, de jolis bâtons recouverts de papier frisé, roses, bleus, jaunes, aux harpons de fer en un flot de rubans coquets... enfin, lui poser des banderilles ?... Eh bien, je me suis amusée à vous banderiller un peu... Comme le taureau de la corrida, vous êtes ahuri, beau séducteur.... Il faut bien, parfois, que les femmes prennent leur revanche...



— Vous êtes adorablement fûtée, Marcelle.

Elle releva un tantinet sa robe.

— Oui, je vous les ai montrées, d'ailleurs, tout à l'heure : j'ai des jambes.

Éclatant de rire :

— Pour m'en aller.

— Votre revanche est prise, Marcelle. Si nous recommencions une nouvelle partie ? Je veux gagner la belle : j'en meurs d'envie...

— Eh bien, ce ne sera pas pour aujourd'hui !

Elle se dirigea vers le seuil ; mais, se plaçant devant elle, il tente de la retenir.

— Marcelle...

— Quoi ? Vous n'avez pas compris la leçon ? Mon cher

maître, une femme comme moi ne joue pas les remplaçantes... Je n'ai encore doublé personne, même au théâtre !... Adieu !

Elle éclata d'un rire clair, moqueur, éperdu, et sortit laissant le peintre abasourdi. La femme la plus chic, pensait-il vaguement, est celle qu'on n'a pas pu avoir : c'est un bruit qu'il ne faut pas faire courir.

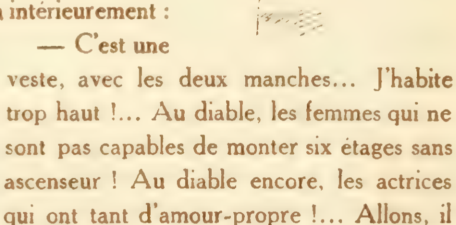


VII

Philosophie

Alors, Dardier alluma une cigarette et proféra intérieurement :

— C'est une veste, avec les deux manches... J'habite trop haut !... Au diable, les femmes qui ne sont pas capables de monter six étages sans ascenseur ! Au diable encore, les actrices qui ont tant d'amour-propre !... Allons, il faut philosopher. Raisonne, Dardier !... La jolie femme de ce ministre, croyais-tu à l'éternité de son amour ? Elle serait venue te voir, une ou deux fois encore, à la galoppe. Dans un castel normand, on se rencontre et l'on est égaux ; à Paris, il est plus difficile de marcher ensemble. Paris démolit les rapprochements et augmente





le carré des distances... Si j'avais pu prévoir, j'aurais gardé la gosse... Elle est personnelle, positivement, cette Riquette. Les filles de la Butte grandissent en se nourrissant d'un tas de choses, de salade, de charcuterie, de fruits pas mûrs, de crème, aigre souvent, et de bananes... « Les belles bananes ! trois pour cinq sous ! » criait une marchande, dans la rue, à deux gentils trottins. Un des modillons les prit en mains, les acheta et dit à sa copine : « Nous mangerons la troisième... » Elles ont, tout de même, à seize ans, de beaux nichons, des jambes épatantes, à la manière de Montmartre, des chairs fermes, et du sang et des nerfs ! Elles exubèrent de vie, commes les écureuils et les singes...

Puis, un peu triste, il alla s'accouder au balcon et il continua son monologue silencieux en achevant sa cigarette et admirant, là-bas, le coucher du soleil. Un grand disque rouge descendait au milieu d'un halo phosphorescent et de tonalités violacées, descendait sur une mer de grisailles qui continuaient, dans le lointain, la forêt de Paris.





VIII

Chanson Juanesque

Mozart

Sérenade de Don Juan

Toujours ! — Demain, *plus jamais !*
Ainsi sont partis les charmes,
comme un rire boit les larmes,
de vous, femmes que j'aimais.

Que ne fûtes-vous cruelles !
Vous m'auriez paru belles
jusques en l'éternité !

Mais vous fûtes si gentilles,
toutes, — tant femmes que filles,
que j'en sais la vanité.

(*du rire, en sourdine*).

Très adroite, la fermière
d'amours, soudain, les fait courts,

et, pour qu'on l'aime toujours,
elle s'en va, — *la première.*



IX

Riquette à la houppe

La sonnette ayant retenti, Jean Dardier sursauta.

— Encore quelqu'un ! bougonna-t-il. Qui peut bien venir, maintenant ?

Et, de méchante humeur, il ne bougea pas. Mais le carillon se fit entendre, plus impérieux. « Au fait, c'est Bailly qui revient. » Il alla ouvrir. Et ce fut Riquette qui entra.

— Rebonjour ! fit-elle toute joyeuse, espiègle et très légèrement ironique. Je crois que je suis la bienvenue ?...

— Peut-être...

Dardier la regardait avec attention et, soudain, son visage s'éclaira :

— C'est curieux, fit-il, je te trouve plus jolie que tout à l'heure... Tu es donc allée t'attifer un peu ?...

— Pensez-vous ! J'ai pas bougé d'en bas !... La pipelette et moi, on est déjà des copines... Si vous me trouvez plus gentille, c'est que vous avez, à présent, le temps de m'admirer... Et puis, voulez-vous que je vous dise tout ?... je ne suis remontée que pour vous entendre faire cette déclaration.

Elle riait de bon cœur. Puis, s'asseyant de travers sur le coin d'une table :



— Je les ai vues, vos impératrices pimbèches... La grande, avec une voilette extraordinaire, faisait des manières devant la loge de la concierge : « C'est trop haut ! », qu'elle a dit. J'ai pensé : « Va donc, t'as pas de jambes !... »

Elle découvrit les siennes, fines et nerveuses :

— Elles ont du galbe, hein ?

— Oui, Riquette.

Elle rabattit brusquement la jupe.

— Ne louchez pas dessus, ce n'est pas la peine. Si je vous pose quelque chose, vous ferez,



LA JOURNÉE DES JUPES

avec mon académie, de l'art... et du cochon...

— Oui, mais ça ne m'explique pas ton retour.



— Très simple... Il y avait, en bas, deux dames qui venaient vous voir : l'une y a renoncé, parce que c'était trop haut. L'autre, qui avait entendu, a grimpé les six étages pour vous porter la nouvelle et se payer votre figure... J'suis pas gourde, allez !... Je m'ai dit : « Pauvre Dardier !... » Ces deux rosses, je les ai détestées tout de suite... Je me suis rappelée que vous vous étiez mis en frais, j'ai pensé à toute la senteur qui embaumait l'atelier, et, ma foi, j'ai attendu que la seconde dame soit redescendue ; et je suis remontée, moi, pour vous tenir compagnie... Hein ! Quand je vous disais que j'avais de l'expérience !...

Dardier, moitié fâché, moitié rieur :

— Et tu ne crains pas, toi, d'être une remplaçante ?...

Elle eut une moue gentille, un peu désabusée, ce qui ne manquait pas de piment dans sa figure puérile :

— Une femme prend toujours la place d'une autre, en attendant qu'on prenne la sienne. Les hommes sont si cochons !... toujours à renifler des jupes ! Allez ! m'sieur.. L'occasion est rare, et, quand on peut, faut la saisir.



— Par les petits cheveux... Approche !...

Riquette dévala prestement de son coin de table et vint, souriante, se placer sous la bouche de Dardier. Mais, énervé soudain par deux souvenirs, il jeta sa cigarette et se détourna. Au fond, il lui déplaisait de calmer son dépit, comme une brute, sur cette petite dont il ne savait rien et qui tombait on ne savait d'où.

— Bon, fit-elle, en retournant s'asseoir. C'est un peu de colère comprimée qui remonte : ça passera.

Tant de sérénité, de jugement, chez cette gamine intelligente l'intriguait. Il lui demanda :

— Riquette ? Ce n'est pas un nom ?... C'est un surnom qu'on t'a donné dans un atelier ?... Pourquoi ?

Elle devint toute rouge, subitement, parut un peu honteuse et balbutia :

— Je ne peux pas vous le dire.

— Tiens ! Tiens ! on dirait que l'explication t'embête. A présent, je suis intrigué. Allons, petite Riquette, viens me dire à l'oreille pourquoi l'on t'a ainsi baptisée...

Mais elle secoua la tête énergiquement :

— Non, pas encore...

— Pas encore ?... Quand ?...

— On n'est pas assez amis...

— Ah ! Il faut être dans ton intimité pour avoir l'explication de ce surnom qu'un loustic t'a donné ?

— Oui.

— Eh bien, ce ne sera pas trop long. J'ai le plus vif désir, petite Riquette jolie, de devenir ton ami !... En attendant, tu vas poser ! J'ai besoin de calmer mes nerfs par un peu de travail.

Riquette, alors, battit des mains :

— Vous me voulez bien pour modèle ?... Ah ! m'sieur Dardier, je suis très contente !... Il faut que je vous embrasse !

Et, avant qu'il eût acquiescé à ce désir, elle lui avait sauté au cou et collait à sa bouche deux lèvres jeunes et ardentes.

Dardier la repoussa doucement et, lui indiquant le réduit formé par les tentures bleues fleuries de tournesols fous :

— C'est là qu'on se déshabille.

Elle lui rit au nez.

— Je n'ai pas peur de me déshabiller devant vous. Bien sûr, j'ai pas les dessous de vos belles dames. Mais, c'est propre, vous savez...

En même temps qu'elle parlait, elle avait, prestement, dégrafé son corsage et sa jupe. Elle apparaissait toute menue, et si drôle, avec sa gorge ferme et petite. Un pantalon de trente-neuf sous, des bas violets, nuance évêque, petits souliers vernis noirs. Sur sa tête brune, un chapeau de paille grise, en forme de cloche, s'ornait, par devant, d'une flamme de plumes rouges, aigrette à bon marché. Mais elle était délicieuse ainsi, avec son air de fillette tout juste éclose en femme.

— Riquette, tu es la fleur idéale de Montmartre... Je veux créer un type d'après toi.

Ce qu'il voulait faire, il ne s'en rendait pas compte encore, d'une façon précise. Mais, depuis que Riquette était là,

depuis qu'il la regardait avec attention, et qu'il subissait le charme pervers de son corps gracile, l'attirance de ses yeux enigmatiques, il voyait un sentier neuf qu'elle semblait lui indiquer. Car il n'avait pas dégagé son tempérament des bandelettes d'école, des formules apprises, ni des enthousiasmes de cénacles dont il avait subi l'influence. Il réussissait d'alertes dessins que publiaient les journaux illustrés ; mais rien de son bagage n'indiquait encore une manière, la petite originalité qui met, plus ou moins, quelqu'un au-dessus d'un tas d'autres artistes de talent.

Or, en ce moment, une chimie curieuse se faisait dans son cerveau. En observant Riquette, il pressentait, avec elle, une quantité de dessins imprévus, d'aspect inédit, vraiment pittoresques, d'une saveur amusante, comme un hors-d'œuvre dont on n'a pas encore mangé, un art léger, pimpant, brillant, joli, dont elle serait l'inspiratrice. Jamais encore, nul n'avait, définitivement, fixé la grâce d'avril, l'esprit, l'ingénuité inquiétante, la friponne liberté de ces filles-fleurs, de ces souples jeunesses aux allures impubères et aux yeux pleins de luxure, qui symbolisent la faune féminine, de seize à vingt ans, à Montmartre.

Riquette, à demi-nue, exhalait une étrange perversité où se mêlait, très au fond, peut-être, un obscur sentiment quasi chaste, un brin d'innocence jolie. Sans façon, très simplement, elle se déshabillait. Et, quand elle n'eut plus, pour vêture, que ses bas violets, elle se tourna vers Dardier :

— Faut-il me mettre toute nue ?...

Il rit, amusé :

— Non, Riquette, garde tes bas...

Il lui fit mettre des mules dorées, très mignonnes, puis il



jeta sur ses épaules un peignoir de soie mauve qu'il laissa entrebâillé. Après quoi, il l'installa à califourchon sur une chaise laquée, dans une position désinvolte, le dossier entre les jambes écartées.

— Tu fumes ?... demanda-t-il.

— Si vous avez une cigarette.

— En voici qui sont très douces.

Riquette choisit une cigarette, et Dardier lui offrit du feu.

— Tu vas me poser, ainsi, une femme qui a des peines de cœur.

Riquette, pouffant :

— Eh bien, vous êtes rigolo, vous !... C'est comme ça que vous voyez les femmes qui ont des chagrins d'amour ?...

— Oui, un autre t'habillerait de noir et te ferait prendre une attitude douloureuse. Eh bien, Riquette, toi et moi, nous allons changer tout ça !... En te découvrant, je découvre un genre qui va faire mon succès... Pense que ton amant t'a lâchée et que tu n'as pas le sou.

— C'est facile...

Riquette tira des bouffées de sa cigarette, plissa le front, soucieuse, tandis que Dardier, passionné pour son art, dessinait avec fièvre. Il ne pensait plus déjà, ni à la ministresse orgueilleuse qui avait refusé de monter ses six étages, ni à Marcelle Fougerette qui était venue dans le but de se moquer de lui. Il ne se souvenait plus de rien, de ses ennuis, de ses bonnes fortunes, de ses nuits, de ses réveils inquiets du lendemain, de sa vie tourmentée d'homme à femmes.

Parce qu'une frimousse étrange était entrée dans son

atelier, en un instant de détresse d'amour-propre, il s'était rejeté, passionnément, vers le labeur aimé. Vite, il sentait monter en lui un bonheur inexprimable ; il voyait sur son papier se réaliser le rêve d'art (Boucher, Watteau, Debucourt, etc., ceux qu'on appelle les petits maîtres du XVIIIe, et qui en sont les grands maîtres ; mais, leur art galant et délicat, transposé au XXe siècle) ; il voyait se préciser, s'apprivoiser sous ses doigts, le rêve qu'il essayait, depuis longtemps, de capturer.

Soudain, il s'arrêta, sourit. Le crayon en l'air, il demanda :

— Dis donc, Riquette, je sais, maintenant, pourquoi on t'appelle Riquette... Riquette à la houppe, hein ?...

Brusquement, elle ramène les pans du peplum sur la jolie fleur mousseuse dont le triangle brun tranchait sur la blancheur de son corps, et, pour dissimuler sa gêne, cache sa figure, pudiquement, dans son bras recourbé.

— Ah ! tu ne



réponds pas ?... Tu rougis ?... Je viens d'entrevoir ta houppe, comme encadrée, entre les barreaux de la chaise... C'est donc ça, Riquette ?... La houppe ?... La houppette ?...

Il y avait, en effet, en haut de la petite forêt, une touffe rebelle, impertinente et friponne, qui se dressait drôlement, comme le toupet sur le front de Riquet-à-la-Houppe.

Riquette, relevant la tête, boudeuse :

— Vous vous moquez de moi !... Alors, pour vous punir, vous ne verrez plus rien !...

Elle s'enveloppa, davantage encore, dans le peignoir mauve, et plus rien ne fut visible de son corps que la tête brune aux cheveux fous, aux yeux de sphynx, et les petits pieds chaussés de mules d'or.

— Riquette !... supplia Dardier, tu es une admirable petite fille, et je n'ai pas voulu me moquer de toi. Cette houppette, originalité de ta personne,... virgule en l'air au milieu de ton académie, quand tu ôtes ta liquette, et tu dois l'ôter souvent,... te caractérise, te rend plus troublante... Ma petite Riquette, je sens grandir le béguin pour toi.

— Parce que les autres, tout à l'heure, vous ont allumé !... Je connais mon sort, allez : demain, vous vous ficherez pas mal de ma houppe.

— Je te jure...

— Ne jurez pas, ça porte malheur !... Et, d'ailleurs, je ne suis pas venue ici pour être votre maitresse. Je veux vous poser de jolis dessins. Pour

le reste, ce sera comme vous voudrez, car je ne suis pas jalouse...

— Pourquoi ?...

— Parce que je n'aime pas et ne veux pas aimer...

Il haussa les épaules dédaigneusement.

— Cette gamine veut jouer à la grande personne ; tu mériterais presque, la gosse, qu'on te donne la fessée...

— J'aime mieux encore être fessée en riant que de pleurer de vraies larmes pour un homme que j'aimerais et qui ne m'aimerait pas.

Dardier, surpris, la regarda. Ainsi, c'était possible que, chez une enfant pareille, en dépit des airs ingénus, du corps gracile, de la bouche d'enfant, il y eût cette connaissance de la vie, cette méfiance de l'amour et cet effroi de la douleur ?... « Drôle de petite !... » songea-t-il. Et, l'ayant réinstallée sur sa chaise, il lui fit prendre la pose, entrebâilla son peplum, lui tendit une deuxième cigarette.

— Sois bien, dit-il, la petite femme qui a des peines de cœur.

— Oui, c'est compris. Mon amant m'a lâchée et je n'ai pas le sou.



X

Le tailleur des artistes

Maintenant, Dardier travaillait avec une sorte de rage, dans l'énervement de son plaisir manqué, d'avoir été bafoué, l'après-midi, par deux femmes. Silencieux, il tâchait de s'absorber complètement dans la recherche de la pochade qu'il faisait ; mais il ne parvenait point à chasser de lui, malgré tout, le dépit et peut-être la tristesse qui lui venaient d'un bonheur escompté, fiévreusement attendu, — et, pourtant, à jamais perdu, sans doute.

Aussi, ce fut avec joie qu'il entendit un coup de sonnette :

— Cette fois, c'est Bailly, fit-il... Petite Riquette, je vais te présenter un gentil garçon.

— Voilà qui m'est bien égal !



Seulement Riquette, malgré sa mine indifférente, tandis que Dardier allait ouvrir la porte, ramena sur elle le peignoir.

Or, celui qui entra était un petit homme alerte, vif, remuant plutôt, comique en vérité, d'une quarantaine d'années et même plus, car sa barbe coupée court, en pointe arrondie, était déjà poivre et sel. Comme il tenait son chapeau à la main, on voyait son crâne chauve, tout blanc ainsi qu'un de ces galets très propres que la mer roule sur les grèves. Il avait des yeux candides, mais pleins de gaîté. C'était le type réussi du brave homme toujours content.

Riquette, à sa vue, s'exclama :

— Ben, c'est ça, le gentil garçon ?

Et Dardier, égayé par la méprise :

— Non, Riquette, c'est mon tailleur.

Le nouveau venu s'avançait pour serrer la main de Dardier ; apercevant le modèle, il s'excusa :

— Je vous dérange, peut-être ?...

— Mais non, cher monsieur Mouton... Entrez. D'ailleurs, la nuit monte : je n'y vois plus assez pour travailler.

En effet, le jour disparaissait. Par la grande baie vitrée, il n'entrait plus qu'une clarté vague, agonisante, mélancolique. Dardier alluma une cigarette, puis il rangea ses crayons avec soin, plaça l'étude en train dans un carton, tout ça dans le silence. Le tailleur attendait ; et le peintre, qui savait la raison de sa visite, ne se pressait pas d'entamer la conversation. Mouton, évidemment, venait, pour la dixième fois, lui présenter sa note. Et il fallait, encore aujourd'hui, le renvoyer, sans lui verser le moindre acompte, car la bourse de Dardier était vide, lamentablement. Sur les deux louis qu'il possédait le matin, vingt francs et plus avaient filé en déjeuner, parfum pour le vaporisateur — la seringue aux odeurs suaves, comme disait Bailly — en cigarettes d'Orient, en petits fours, en porto blanc, et le magnifique chrysanthème d'or rouge échevelé.

En tirant des bouffées de sa cigarette, Dardier réfléchissait. Une première fois, il s'était débarrassé de Mouton en lui signant des effets qu'il n'avait pas payés à l'échéance. Une deuxième fois, Mouton s'était contenté, pour attendre, du cadeau d'une

aquarelle. Une troisième, il avait rayé sur la note un complet et un gilet fantaisie contre un paysage fruste de Césanne, une toile donnée autrefois à Dardier par un ami. Plus tard, un pardessus n'avait coûté au peintre que trois dessins libertins parus dans un journal amusant, — avec les légendes spirituelles en plus.

Mais, en dépit des acomptes en tableaux et dessins, la note grossissait. Aujourd'hui, Dardier se demandait comment il renverrait décemment le tailleur fidèle qui n'avait pas encore vu la couleur de son argent.

Ce fut vite trouvé. Le peintre tira quelques bouffées de sa cigarette, puis, à brûle-pourpoint, brave, alerte, attaquant :

— Au fait, monsieur Mouton, vous tombez à propos !... Vous venez me présenter votre petite note ?

Le tailleur, surpris de cet accueil agréable, ne douta pas un instant qu'il tombait à pic. « Sans doute, pensa-t-il, il a dû vendre, très cher, un tableau à un amateur. » Alors, comme il avait pour Dardier une très réelle sympathie et qu'au surplus il pensait être payé, il protesta aimablement :

— Oh ! monsieur Dardier, je ne suis pas venu exprès !... je passais dans le quartier... Oui, je passais...

— Et vous vous êtes dit : « C'est l'automne. Mon cher client, Jean Dardier, n'a rien à se mettre pour la nouvelle saison... Si je montais lui présenter quelques échantillons !... » Hein, mon brave Mouton, est-ce deviné ?...

— C'est-à-dire, cher monsieur Dardier...

Le peintre, touchant du doigt une bosse dans la poche du tailleur.

— C'est le carnet que vous avez là ?... Faites voir... J'ai, justement, besoin d'un complet d'hiver...

— Il n'y a que des échantillons de pardessus.

— J'ai aussi besoin d'un pardessus... Ah ! sacré Mouton ! Il prévoit tout... C'est la crème des tailleurs.

— C'est que, monsieur Dardier...

— Quoi ? ce n'est pas vrai ? Mais si, mon ami... ne soyez pas modeste !... Il n'y a qu'un tailleur à Paris : Alfred Mouton !... Je passe en revue les échantillons... Tenez, vous me ferez ce pardessus ardoise. Pour le complet-veston, vous choisirez, vous-même, une étoffe qui s'harmonise....



— Avec l'ardoise ?

Dardier, sans avoir l'air de trop comprendre le calembourg et le soupir du tailleur, lui donne familièrement, sur une omoplate, une bourrade amicale :

— J'ai pleine confiance en votre goût : vous êtes un artiste, monsieur Mouton, et un homme d'esprit... Après-demain, je passerai rue Saint-Georges, pour l'essayage.

— Non, monsieur Dardier.

Le peintre tressaillit. Mouton allait-il refuser d'exécuter la commande ?

— Et pourquoi donc ?

— Parce que mon magasin est rue Pigalle, maintenant... Je me suis agrandi.

Dardier respira :

— Peste ! mon cher ! toutes mes félicitations !...

Mouton, cependant, crut devoir sortir sa facture. A la vue du papier, Dardier fit, presque colère :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Ma note ? Et vous

disiez, à l'instant, que vous passiez, par hasard, dans le quartier ?

— Parfaitement, mais...

— Mais quoi ?... Ne vous ai-je pas toujours payé mes commandes ?... En échange de vêtements qui sont déjà des loques et dont le souvenir ne durera pas six mois, je vous ai donné des chefs-d'œuvre qui seront immortels !... Je suis outré ! Vous, Mouton, le tailleur des artistes !... Vous, que...

Mouton, tout à coup, prenant une résolution :

— Monsieur Dardier, ne vous fâchez pas !... Je vous ferai encore ce complet et le pardessus. Ce n'est pas au moment où je nage dans le bonheur le plus serein, où mon âme est pleine d'allégresse, que je voudrais attrister ma joie par une contrariété.

Dardier, intéressé, le considérait :

— En effet, vous avez quelque chose de changé !... Vous débordez de gaîté... Vos yeux trahissent une félicité sincère... Que vous est-il donc arrivé ?...

Mouton prit un air digne, et annonça :

— Je me suis marié.

Un éclat de rire répondit à sa pompeuse déclaration : c'était Riquette qui ne pouvait plus garder son sérieux :

— Vous avez trouvé une femme, vous ?

Dardier se retourna, fâché :

— Dis donc toi, la gosse, tâche d'être un peu plus respectueuse ! Pourquoi ris-tu ?...

— Parce que c'est drôle !...

— Quoi ?... Ce que mon ami Mouton vient de m'annoncer ?... Je trouve, au contraire, qu'il mérite tous les éloges.



Je lui tends des mains affectueuses, je lui souhaite tous les bonheurs qu'il mérite, — et il les aura, — parce que c'est le meilleur des hommes et le plus sympathique des tailleurs. Il sera heureux.

Riquette :

— Il sera cocu !

Mouton, indigné :

— Mademoiselle !

Dardier gronda :

— Riquette, venez ici demander pardon.

Elle vint, avançant comme une fillette qui a volé des confitures et qui craint la correction. Les mains sur ses yeux, gavroche et ingénue à la fois, d'une voix pleurarde :

— Je ne recommencerai plus...

Et Mouton, qui louchait sur l'entrebâillement du peignoir, fit mine, devenu cramoisi subitement, de donner une petite tape sur la joue du modèle. En réalité, la main, déviée par le trouble, caressa la nuque blanche de Riquette qui, rassurée, lui tira la langue et s'enfuit.



— Est-elle drôle !... Il y a longtemps que vous possédez ce joli petit animal?...

— Depuis une heure.

— Eh bien, elle va... *presto*, la mâtine !... Qu'est-ce que ce sera quand vous l'aurez depuis six mois ?...

Dardier eut, vers Mouton, un sourire désabusé :

— Alors, mon pauvre ami, vous croyez qu'on garde une femme pendant six mois ?...

— Mais, toute la vie !...

— C'est vrai !... vous avez le bandeau de la lune de miel.

Puis, à Riquette :

— Hé, la gosse, rhabille-toi ! C'est fini pour aujourd'hui.

(Le modèle prit ses minces vêtements posés sur une chaise et disparut derrière les soleils.)

— Et maintenant, mon cher Mouton, racontez-moi comment ce bonheur vous est arrivé.

— Ah ! monsieur Dardier, vous pouvez dire, en effet, que c'est un bonheur ?... La femme que j'ai épousée es incomparable.

— J'en suis persuadé.

— Non, c'est plus beau que vous ne pensez : une perle délicieuse, une maîtresse de maison accomplie, ayant l'œil à tout, tenant mes livres d'une façon admirable !...

— Jolie ?...

Le tailleur joignit les mains et fut, soudain, comme en extase.

— Jolie ? fit-il, plus que cela, monsieur Dardier... C'est une créature divine, blonde comme un rayon de soleil, avec des yeux de velours, une peau de satin...

— Velours, satin... On voit que vous aimez dans les étoffes de prix...

— Je suis tailleur...

Dardier serra encore les mains de son interlocuteur :

— Brave Mouton !... Je vous félicite. Quand même, si je m'étais douté que vous me réserviez cette surprise...

— N'est-ce pas ?... Ah ! vous avez cru que j'étais un joyeux célibataire, amoureux de sa liberté !... Oui, parce que j'habille des artistes et que j'aime à fréquenter les ateliers où posent des jeunesses un peu libertines, vous me prêtiez une âme de coureur... Eh bien ! vous vous trompiez, mon ami... ou plutôt, c'est moi qui me trompais, car ce mariage m'a révélé le Paradis.

— Fichtre ! quel enthousiasme !...

— Ah ! si vous saviez !... Quel bonheur, mon ami !... Penser qu'on travaille, toute la journée, dans une atmosphère d'intimité très douce, confiante et sûre... Se retrouver, le soir, à la table familiale, sous la lampe, dans une paix caressante et bienheureuse, à l'abri des soucis... Se sentir entouré d'une tendresse câline... Et puis...

— Et puis ?...

— Halte-là ! Vous devenez indiscret...

Jean Dardier prit Mouton par le bras, le regarda, bien en face :

— C'est extraordinaire comme l'amour change un homme, même un tailleur !

Puis, brusquement, il le lâcha :

— Et les affaires ?...

Mouton, moins gai :

— Ah ! j'espère que, dorénavant, elles seront meilleures !... A cause d'elles, aussi, il me fallait une femme comme Marthe.

— Ça ne marchait donc pas ?...

— Non, pas beaucoup. Entre nous, cher monsieur Dardier,

si tous mes clients vous ressemblaient, ce serait fini, depuis longtemps...

— Mais, je vous ai payé !

— Oui, au début, en dessins !... Pour un complet marron, j'ai touché une petite femme nue, qui, recourbée en cercle vicieux, tient ses pieds dans ses mains : « Les extrêmes se touchent. » Il y a même une seconde légende, audessous de cette petite femme en rond : « L'infini, sans queue ni tête. »

— Comment ! je vous ai donné un dessin en couleurs, avec deux légendes ! Et vous vous plaignez ?

Mouton, triste :

— Pour un pardessus, j'ai eu un effet de neige... Pour un habit, un monsieur en habit noir qui dresse des lapins blancs, pour le cirque Molier... Si vous croyez que mes marchands de drap et mon propriétaire acceptent ces images ? Ils préfèrent celles de la Banque.

— Ce sont des sots : ils n'aiment pas les arts.

— Et moi, je les aime trop ! Mon appartement est encombre de toiles innommables... Pardon, innombrables.

— Elles constitueront, plus tard, une fortune. Rappelez-vous ces génies qu'on méprisait : Millet, Daumier, Monticelli, Sisley, Monet, Césanne.

— Précisément, j'ai trois Sisley et deux toiles de « cet âne », comme vous dites.

— Ça vous fera une boutique sensationnelle, rue Pigalle. (Encore un artiste, Pigalle, un sculpteur !)

— Ce n'est pas mon client. Pour le moment, tout ça ne me donne pas d'argent... Voyez-vous, j'ai trop bon cœur ! C'est plus fort que moi : quand un artiste me demande un

pardessus pour se garantir du froid, je n'ai pas le courage de le lui refuser.

— Brave Mouton !...

— Mais ça va changer ! Ma chère Marthe est une femme d'ordre... Tenez, comme il vous en faudrait une, monsieur Dardier... Vous tomberez un jour sur une jeune fille...

— J'aurais peur de ne pas m'en relever.

— Ah ! oui, Marthe est une femme d'ordre. Elle met un frein à mes bêtises, coupe court aux longs crédits que je faisais ; elle aime l'argent comptant : c'est une bourgeoise. Convenez, monsieur Dardier, qu'elle a raison.

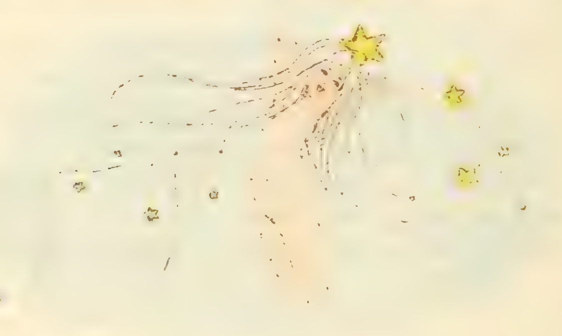
— J'en conviens.

— Alors, quand je reviendrai, la prochaine fois, avec ma note ?...

— Je lui ferai meilleur accueil... Mais, en attendant, n'oubliez pas mon complet et mon pardessus !...

— Monsieur Dardier, je n'ai qu'une parole.

Les deux hommes se serrèrent la main. Mouton, content de rentrer au logis conjugal, s'en alla, — et Dardier se mit à regarder, à travers la baie vitrée, dans le ciel assombri légèrement, le premier point de feu apparu : *Vénus.*



XI

La première voilette

A peine était-il sorti que Riquette surgit de l'aimoir, derrière les portières bleues aux grands soleils d'or.

— Il est parti, le cocu ?...

— Voyons, Riquette, sois convenable. Monsieur Mouton est un bien brave homme.

— Justement, ce sont ceux-là qui sont cocus. Et sa femme est jolie, dit-il.

— Mais, toi aussi, tu es jolie ! Alors, si un brave homme t'épousait ?...

Elle devint grave, soudain, et répondit, d'une voix étrange :

— Moi, je serais fidèle. J'suis pas une femme comme les autres !...

Elle paraissait si convaincue, et ses yeux étaient si sérieux dans sa figure espiègle ; elle était si nue, tout son corps plus ou moins à l'air, — mais la figure voilée — que Dardier, considérant cette poupée libertine, qui affirmait sa fidélité future, ne put s'empêcher de rire.

Riquette, pour se distraire, pendant qu'il recevait son tailleur, s'était transformée. Ayant déniché, dans un coin de l'aimoir, parmi les coussins, un gentil

chapeau de femme, de soie noire, aux bords grandets, une voilette, une blouse blanche aux raies mauves, elle s'était affublée de cet attirail, oublié là, qui, à l'occasion, servait au peintre pour habiller un modèle. Jamais elle n'avait mis de voilette, et celle-ci était superbe, si longue qu'elle en avait enroulée une partie autour du cou ; elle encadrait, exquisement, son visage mutin où les lèvres apparaissaient, dans la trame arachnéenne, plus rouges, le nez plus mignon, les joues plus roses, les yeux plus brillants, entre les cheveux noirs, à la chien sur les sourcils, le chapeau noir et ce tour de cou de triple dentelle noire. La blouse blanche aux raies mauves, retombante, laissait voir les jeunes épaules et les menus seins. Riquette dit :

— Est-ce qu'elle me va bien, m'sieur Dardier, *ma première voilette* ?

Ayant le sentiment des valeurs, relevant sa chemise artistement, elle avait campé son poing droit sur la hanche nue, tandis que, des doigts fuselés de sa main gauche, elle caressait, dans une petite joie ignorée jusqu'à cette minute, près du menton, *sa première voilette.*

— Mais, tu as, maintenant, des bas noirs, remarque le peintre.

— Oui, ça va mieux avec le chapeau. J'en avais une paire dans mon « ridicule ».

— C'est ta garde-robe, Riquette, ton « réticule » ?



— Oui, tout mon mobilier : c'est mon armoire à glace.



Ouvrant ce baluchon, elle se mit à inspecter, — avec ses prunelles de chatte qui voient clair, dans la nuit, — à admirer dans le miroir fixé au sac de satin mauve, représentant et portant toute sa fortune, son visage rieur, *sous la première voilette.*

XII

Mélancolie au crépuscule

Car la nuit était venue. Des ombres s'étaient glissées dans l'atelier, peu à peu, et, par la porte-fenêtre du balcon, on apercevait, très loin, dans une mer sombre, le phare de la tour Eiffel, les lumières d'une gare en banlieue, et le couronnement de fumées rouges d'une cheminée d'usine. Dardier se demandait ce que faisait, dehors, Bailly, lorsqu'il parut avec la chienne.

Dès qu'elle aperçut Taki, Riquette s'écria, joyeuse :

— Oh ! quel amour !... Comment elle s'appelle ?

— Taki, mademoiselle, répondit Jacques.



Et la chienne, familière, se laissa prendre, de bonne grâce. A présent, joueuses l'une et l'autre, Riquette et Taki se roulaient parmi les coussins du divan. La gamine

semblait ignorer complètement la présence des deux hommes.

Bailly expliquait à Dardier :

— Je me suis attardé, à regarder danser le tango, au cinq à sept du Moulin Rouge ; j'ai pris l'apéritif avec Chimot, Carabin, Paul Féval, Senga, Josette.

Puis :

— D'où sort cette nouvelle ?... Ce n'est pas la haute volaille que tu attendais ?...

Dardier, hargneux :

— Non. Tout à l'heure, je te présenterai. Pour l'instant, elle est trop occupée avec la chienne.

— Deux jolis petits animaux...

— Oui, ce serait dommage de les troubler. Vois comme ils s'amusent...

Bailly considéra Dardier.

— Qu'as-tu ?... Le patron broie du noir... Les palmes ne sont pas venues ?...

— Tu m'embêtes. Celle qu'on espère ne vient pas, et celles qu'on n'attend pas s'empressent d'accourir pour vous mettre l'âme et le cœur en déroute.

Bailly, affectueux :

— Le soir t'attriste. Je vais allumer l'électricité.



— Non, Jacques, bien que mon angoisse s'exaspère, en effet, dans cette fin de jour et d'octobre.

— Je te connais, sapristi, ce n'est pas à cause d'une femme ratée que tu te laisses, d'habitude, glisser sur la planche funèbre du pessimisme.

Dardier fit un geste de lassitude. Il s'assit près de la baie d'où tombait une clarté de lune encore pâle. Bailly s'assit à côté de lui, dans le halo mystérieux, et, durant quelques minutes, ils restèrent silencieux, étreints par une détresse dont ils ne savaient ni l'un ni l'autre la raison. — Là-bas, dans le fond de l'atelier, on apercevait une ombre qui bougeait, et une boule blanche qui, tantôt, l'escaladait ou, tantôt, roulait dessous.

— Mon petit, fit Dardier, je suis triste, parce que mon tailleur est venu.

— Mouton ?... Je l'ai rencontré... Mais, il semblait de fort bonne humeur.

— C'est sa bonne humeur qui a causé ma mélancolie. Cet homme vague, neutre, quelconque, est heureux parce qu'il vient de se marier.

— Et c'est ce qui t'impressionne ?...

Bailly regardait Dardier avec un peu d'effarement. Il se demandait, même, si son ami ne se moquait pas de lui. Mais Dardier expliqua :

— Son bonheur m'a bouleversé. Il a provoqué, en moi, ce petit désespoir passager. La joie et l'allégresse, qui étaient en lui, le transfiguraient... Tu es trop jeune encore : tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends que tu crois au bonheur des autres.

— Ah ! Jacques ! Quand tu auras, comme moi, vécu

douze années de bohème et d'amour, quand tu auras mangé dans les gargottes, connu, jusqu'au dégoût, la poignée de main des patrons de restaurant à deux francs cinquante, fait l'amour avec des centaines de filles évadées d'on ne sait d'où ; quand tu auras épuisé toutes les joies menteuses de la vie de garçon, tu ne regarderas pas, sans envie, sans jalousie même, le célibataire qui vient de remiser.

Sincère, Bailly protesta :

— Allons donc, toi, un artiste ! tu rêves de la fin terne d'un bourgeois?... Mais, si je réfléchis, tu es un bourgeois, au fond! Tu as la passion de ton intérieur, le goût excessif de la netteté, de l'ordre. Tes crayons de couleur sont rangés méticuleusement, comme tes pinceaux, et tu dissimules ton bourgeoisisme, comme tu caches cet aérographe sous une robe de Shéhérazade. Ta passion de la propreté, du logis sans poussière, t'a poussé même à acheter un petit appareil à nettoyer par le vide : et parfois, tu opères toi-même.

Dardier reprit :

— Ce soir, monsieur Mouton va retrouver, dans son home, sous la lampe familiale, une femme jolie, aimante, dans un intérieur intime, ouaté de tendresse. Moi, quand cette poupée nouvelle, là-bas, aura fini de jouer avec Taki, j'irai vers quelque salle commune, manger une innommable nourriture, dangereuse à l'estomac...

— Alors, marie-toi !...

— Nous faisons les malins, nous, les artistes!... Nous croyons être d'une essence supérieure à celle des autres hommes....



Mais, à des heures esseulées, comme celles-ci, nous subissons le châtiment de nos orgueils imbéciles. Nous préférons la vadrouille sentimentale, nous ridiculisons le bonheur calme des sages, et notre folie nous conduit, plus tard, aux détresses douloureuses... Tiens, cet après-midi, j'attendais, je te l'ai dit, un « chopin épatant » ; je me faisais une fête de ce rendez-vous inespéré... Eh bien ! un détail de rien du tout,... six étages à monter,... a décidé cette amoureuse à renoncer au plaisir qu'elle devait me demander ou m'apporter : on ne sait pas.

— Il ne faut jamais courir après un tramway ou un jupon : il en vient, toujours, un autre.

— Une autre femme est venue, en effet ; c'était pour me railler.

— Une autre encore viendra... Quoi de plus léger qu'une femme ? Un papillon, toi...

Dardier montra le divan :

— Celle qui est là ! D'où sort-elle ?... Qui est-elle ?... Elle joue avec Taki... Voilà ce que sont, en vérité, les garçonnières : des moulins à vent où les folles entrent, en riant, au gré de leur caprice, pour nous faire payer ou nous faire souffrir... On paie toujours, n'importe comment.

— Celle-ci ne doit pas être bien méchante...

Dardier sourit d'une façon pitoyable :

— Les plus frêles, celles qui ont l'air le plus doux sont parfois les plus terribles. Une petite femme fixe un papillon, et enfonce, de temps en temps, l'épingle qui le cloue au logis. Peut-être, celle-ci, en effet, n'est point dangereuse : elle ne sent pas l'amour autour d'elle pour lui donner la force et l'audace de se rendre cruelle.

— Tu n'as pas envie d'elle ?...

— Si, sans doute, pour une fois, cette nuit... Après, après... ma foi, je ne sais pas !... Savons-nous jamais, les embuscades que nous tend l'amour ?... Il n'y a que ceux dont la vie s'est réglée, pour toujours, sur une tendresse fidèle et sûre, qui soient à l'abri des aventures où sombrent les énergies et aussi les existences... Mouton est un sage.

— Encore !... Qu'en sais-tu ?... Cette femme jolie, qu'il a épousée, lui prépare, peut-être, des lendemains de drame et de douleur... Qui sait, patron ?... Peut-être as-tu déjà rêvé, toi-même, de le...

Bailly, sur ces mots, tourne un bouton électrique et allume deux lampes en haut des piliers de la maisonnette, tandis que Dardier, impressionné décidément par sa déveine de l'après-midi, le mariage de son tailleur, la nuit qui montait et couvrait Montmartre, prophétisait :

— Si elle est intelligente, elle mettra, sur ses yeux, le divin bandeau de l'amour et de la foi, — et il sera heureux.

Riquette claironna, gavroche :

— Il sera cocu !...

Elle revenait à la charge, ayant écouté la fin de la conversation. Elle était, là-bas, assise sur le divan en train de se rhabiller définitivement. Ayant remis son chapeau de paille en forme de cloche, piqué d'une aigrette rouge, elle enfilait une jambe dans son pantalon de trente-



neuf sous, — et la boule de poils, Taki, le cou paré d'un nœud rose fait par Riquette avec le ruban de sa chemise, regardait sa nouvelle camarade.

XIII

Une famille montmartroise

Du fond de l'aimoir, Riquette avait jeté sa prédiction jaune, et, maintenant, elle interpellait le peintre :

— On couche ici ?... Je voudrais savoir, m'sieur Dardier, ce que vous comptez faire de moi ?...

Elle était rieuse, drôlement campée, avec une figure espiègle ; et Taki, déjà tout à fait son amie, se mit à japper en écho aux paroles de Riquette.

Jean Dardier, levé, glissait une main sur son front, comme pour chasser les idées moroses :

— Jacques, tu aurais bien fait d'allumer plus tôt : le crépuscule ne me réussit pas.



Riquette, debout maintenant, remettait sa robe. Elle ajouta, malicieuse :

— Surtout les jours où on vous a posé des lapins...

Puis, sans transition, montrant Bailly.

— Qui c'est, le monsieur ?... Oui, c'est bien le lycéen que j'ai croisé dans l'escalier, la première fois que je suis montée ici, aujourd'hui. Il descendait en tenant ce bijou sur son bras... Alors, c'est à lui, Taki ?

— Taki n'appartient à personne : c'est la fille de l'atelier. Quant à Jacques Bailly, c'est mon meilleur ami et mon élève. Tu tâcheras de te bien comporter avec lui.

Dardier continua, tourné vers Bailly :

— Mademoiselle, à partir d'aujourd'hui, nous servira de modèle.

Jacques, la main tendue, s'avança vers Riquette :

— Mademoiselle, je ne saurais trop me féliciter du choix de mon maître : je vous trouve délicieuse.

— Ah ! ta bouche, bébé !... Mais c'est qu'il se prend au sérieux, le môme !... Quel âge as-tu donc ?...

A Dardier :

— Faudra aussi que je pose pour lui ?...

— Dame, puisque c'est mon élève.

— Flûte !... Il est trop gosse !... Il me donne envie de faire joujou !...

Dardier, amusé, leva le doigt.

— Ah ! Riquette, comment l'entends-tu ?...

— A la flan, bien sûr... Vous voudriez pas que, pour me ramoner, je m'adresse à ce blanc-bec ?...

— Blanc-bec ! riposta Bailly. Chipie !

Mais Dardier, maintenant, s'interposait :

— Allons, les enfants... Vous vous disputerez demain !... Je vois que vous ferez une paire de bons amis, puisque vous avez, déjà, échangé des mots désagréables... Tant mieux : vous ferez, croyez-moi, de la vie, vous meublerez l'atelier.

Riquette, alors, insinua :

— La voilà votre famille, vilain ronchonneur !... Vous croyez que je vous ai pas entendu, tout à l'heure, quand vous vous plaigniez d'être seul ?... Pauvre petit abandonné !...

Vous êtes bien à plaindre, hein, maintenant que vous prenez charge d'une trinité d'âmes !

Elle montra Bailly, elle-même et Taki. Cependant, une douzaine d'étoiles s'étaient allumées derrière la baie vitrée, au fond du ciel assombri. — Déridé tout à fait, Dardier attira Riquette à lui, pour l'embrasser.

— Oui, mes enfants... Taki, Riquette, Bailly... Allons dîner !... Je vous invite à « la Vache enragée ».

Riquette, exultant de gaîté, l'avenir assuré jusqu'au lendemain, c'est-à-dire pour toujours, car ses préoccupations ne dépassaient guère le présent, ouvrait la porte de l'atelier :

— Chic ! Vive le Chef de famille !... Passe devant, Taki !

Ayant descendu les six étages, ils dévalaient, quelques instants plus tard, la rue Girardon, puis la rue Lepic, ensuite le raidillon de la rue Tholozé. Ils descendaient encore ; ils s'en allaient vers le restaurant de la mère Coconnier où, pour fêter l'entrée de Riquette dans leur existence, le patron les emmenait dîner. — Dardier

donnant le bras à Riquette, Bailly suivait son maître et le nouveau modèle, l'élève suivi de Taki toute joyeuse. Leur groupe étrange, qui descendait toujours la Butte, vers la lumière, la vie, la fête, apanages, *en bas de Montmartre*, des boulevards extérieurs, de la place Pigalle, de la place Blanche, de la place Clichy, — promenait, sur les murs des rues désertes d'en haut, moins éclairées, les silhouettes alotes de leurs ombres. Cependant, Taki levait une patte de derrière contre un réverbère.





JEAN DARDIER,

L'AMANT

MONSIEUR MOUTON :



LE FUTUR COCU



LE PRINTEMPS





LIVRE DEUXIÈME

LES DEUX CRÉANCIERS

I

Riquette et son père

Le printemps, — un après-midi, dans l'atelier le plus haut perché de Montmartre. Dardier travaille. Il dessine, et

Riquette pose, toute nue, étendue à plat ventre sur le divan, les coudes sur les coussins, les mollets et les pieds en l'air, gantés de vert. Devant elle, un magasine : *La Nouvelle Mode.*

Une gerbe de lilas blanc qui trempe dans un long vase en verre de Venise, a remplacé, dans le vase de grès, le chrysanthème d'or rouge chevelu qui, en octobre, dans la gueule d'un crapaud pustuleux en grès, symbolisait l'automne.

La porte vitrée est ouverte sur le balcon et sur Paris : l'avril rentre avec la clarté.

Dehors, l'air, plus doux, et le vent léger annoncent l'hirondelle. En bas, dans les derniers taillis et les jardinets de la Butte, les branches, moins noires, déplient leurs bourgeons, les feuilles pointent et, dans leur éclat neuf, semblent des émeraudes. Au ciel, des nuagillons courent ; s'ils s'assemblaient un instant, ce ne serait qu'une giboulée. Ils passent. Le soleil brille — irradiant, sur la terre, le recommencement, le réveil des germes, créant partout de la sève, de l'espoir, de la jeunesse.

Non loin du patron, Jacques Bailly travaille, lui aussi, d'après Riquette, à une pochade. Dardier, s'arrêtant de dessiner, impatienté :

— Riquette ! Si tu te grattes encore, tu vas avoir une fessée !...

— Y a une puce dans le divan !

— Menteuse !

— Pas étonnant, d'ailleurs : ce meuble sert de chambre à Mademoiselle Taki.

— La chienne est propre. Quel toupet !

Bailly sourit et, sans lever la tête :

— Le toupet de Riquette à la houppe !

Mais la petite, à l'adresse de Bailly, agressive :

— Hé, l'élève !... tu te crois drôle ?...

— Naturellement, puisque tu ressautes...

— La paix, la marmaille !... Toi, Riquette, reprends la pose et tâche de rester tranquille.

Le modèle obéit, se remet dans l'attitude indiquée par le peintre. Toute nue, avec seulement des bas de soie verts et de petits souliers de satin, allongée sur le ventre, à même le divan, sa chair partout rose et ferme, gentiment bombée où il faut, Riquette semble une fleur érotique parmi les soies multicolores des coussins, — fleur de Paris, de Montmartre plutôt.

Figée dans sa pose, elle regarde vaguement quelque part, dans le mystère, avec des prunelles étranges, des visions lointaines évoquées par son rêve. Résumant en elle toute la joliesse et l'esprit primesautier des filles de la Butte, ardente, vivante, caustique, remuante, avec des sautes brusques d'humeur, passant d'un chagrin léger, d'une joie trépignante, vite, aux frimousses comiques, Riquette pensait-elle, en ce moment, des choses bizarres qu'elle seule comprenait, des choses pas toujours d'accord avec la logique de la vie ?

— Pourquoi, fit-elle, que vous n'êtes pas riche, vous, puisque vous avez du talent ?...

— Tu ne peux pas comprendre.

— Alors je suis bête ?

— Non : tu es jeune.

— Enfin, le vieux Gourmeilles, chez qui j'ai posé, l'an dernier, sainte Geneviève, la patronne de Paris, il est très galetteux, n'est-ce pas ?...

— Oui.

— Et il a du talent ?...

— Il est de l'Institut.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... l'Institut?

Bailly répondit :

— Les officiels, les pontifes, des rosettes rouges.

— Des types chic, alors ?...

Dardier :

— Oui, *pour les barbares.*

— Ah !

La petite resta toute songeuse, Dardier et Bailly échangèrent un sourire complice. Au bout d'un moment, Riquette fit :

— J'ai vu, chez Gourmeilles, un tableau épatant : ça représentait un bel homme, tout nu, en train de jouer d'une grande lyre. Gourmeilles appelait ce tableau : *l'Or fée.*

— Comment dis-tu ? Orphée, sans doute ?

— Ben oui, *l'Or fée* !... l'Or qui charme les hommes ; c'est une jolie idée.

Mis en joie par cette méprise de son modèle, Jacques Bailly la taquina :

— Allons, je comprends pourquoi tu aimes tant les œuvres

de Gourmeilles. Il fabrique des allégories dont le sens n'échappe pas aux femmes.

Dardier reprit :

— La bonne de ce vieil avare dit, quand il a modèle et ne veut pas recevoir que « le maître est en train de débaucher une nymphe ».

Vaguement inquiète, devinant qu'elle avait gaffé, Riquette se récrie :

— J'ai pas dit que j'aimais Gourmeilles ! Pour moi, il n'y a qu'un peintre : Jean Dardier !

Bailly s'exclame :

— Riquette, est-ce une déclaration ?...

— Ça ne te regarde pas.

Puis, la petite leva des yeux graves vers le patron :

— Je trouve dégoûtant que Gourmeilles soit riche, et vous pas, m'sieur Dardier. C'est pas juste !

— Mon tour viendra. Qui sait ? Mon Ignace de Loyola peut déclancher le gros succès.

Riquette désigne une toile importante, de tonalité sombre, impressionnante, sur un chevalet. Sept personnages baroques, agenouillés, saisissants, y étaient ébauchés en noir et blanc à la façon du Greco : « Des tons livides et restreints jusqu'à l'indigence, a dit Barrès, des formes prodigieusement allongées, amincies et tourmentées, lui donnent un caractère spectral qui nous inquiète, nous scandalise et nous attire. » Les trois figures, de chaque côté du personnage central, étaient poussées déjà, en masses de gris cendrés, dont tout ce qui n'est pas essentiel et caractéristique était éliminé ; mais le masque du milieu était très en retard.

— Lequel est saint Ignace ?

— Celui du milieu. Les autres personnages sont ses compagnons... Il n'est pas bien mon tableau ?

— On dirait du Gourmeilles, avant qu'il mette les couleurs... Vrai, j'aime mieux vos petites femmes dans les journaux... Par exemple, ces deux minettes en chemise, quittant un lit défait et appuyant ensemble, pour empêcher d'entrer chez elles, sur une porte par l'entrebâillement de laquelle on aperçoit un indiscret.



Bailly jeta la légende :

— Deux contre un ! ou, l'union fait la farce.

Et Dardier soupira :

— Ce n'est pas du grand art.

Elle se dressa indignée :

— Et ça ?... Ce vilain bonhomme de Loyola, au crâne déplumé, c'est de l'Art ?... Ces six autres types alignés avec des gueules d'empeigne ? On dirait un jeu de massacre pour la foire de Montmartre !...

Jean Dardier, vexé, se remit à son travail, tandis que Bailly riait sous cape. Le jeune homme, alors, interrogea :

— Riquette, quel est ton idéal ?

— C'est pas toi !

— Je demande seulement quelles sont tes préférences artistiques.

— Tout ce que fait le patron, à part ce vilain tableau... Ce que je préfère ?... Tenez, un sujet religieux : *Les bas de*

Monseigneur. Une petite femme, en bas violets, trop grands pour elle, regarde ses flûtes avec admiration. A côté, sur une chaise, une soutane à liserés rouges et un chapeau d'évêque.

Amer, Dardier répliqua :

— « Le grand Art n'a pas de bas, me répète Gourmeilles. Il vise en haut ! » Riquette, ta compétence n'a retenu de mes œuvres que les petites femmes déshabillées.

— Elles sont si drôles !...

— Parce que c'est toi, toujours, qui les as posées. La rieuse qui a mis les bas de Monseigneur, tant d'autres, c'est toi, toujours toi !... Mâtine, tu aimes ce qui te ressemble !

— Vous savez, c'est pas pour ça que je les gobe, vos dessins ! Moi, je suis une qui s'en fiche !

— Qui se fiche de quoi, Riquette ?...

— Ben, je ne sais pas, de tout !

Bailly intervient :

— De tout ?... Alors, l'amour, l'argent ?...

— Je n'ai pas parlé de l'amour ni de la braise.

Bailly se levant, amusé, taquin :

— Tu as dit : tout !

— Tout, sauf ça !...

Dardier :

— Tout, sauf tout, quoi !... Tu es adorable ! Mais je t'en prie, ma petite, encore une fois, garde la pose et ne parle plus !

Bailly, qui ne fait rien :

— Laisse-nous travailler !

Tout retombe dans le silence. Riquette se rallonge sur le ventre, les coudes enfoncés dans le divan, le menton dans les mains. Devant elle : *La Nouvelle Mode.* Joliment libertine en son nu clownesque, la croupe saillante et les reins creusés, elle semble figée dans une attitude définitive. Mais, les yeux espiègles, fantasques, avides, fixés sur les pages du journal où s'étalaient des silhouettes de luxe, reflétaient le rêve intérieur : Riquette pensait à des robes somptueuses, à des couleurs de Bakst, de ballets russes, à des nuances attendries, à des bijoux, à des robes et à des dentelles chimériques, — comme une grande dame.

C'était un type, Riquette.

Elle était née, disait-elle, dans le voisinage du Sacré-Cœur, rue de l'Abreuvoir. Riquette était plus que jolie. Dans sa frimousse délurée, gaie, les grands yeux sombres trahissaient un perpétuel étonnement, cet air naïvement effaré des petites filles qui contemplent le mystère de la vie. Il y avait aussi, dans ces prunelles étranges, une ironie gamine, mêlée de roublardise, de beaucoup de paresse et d'un peu de perversité. Riquette, avec ses cheveux bruns, ses mirettes profondes aux sourcils purs, — ou de Vierge de Raphaël Sanzio, — sa bouche rouge, sa gracilité nerveuse, réalisait assez bien un type de gavroche montmartroise, issue d'une Algérienne sur la Butte, et des germes semés, dans l'aventure d'une nuit, par un subtil Napolitain.

Après tout, il était bien possible qu'un Italien l'eût donnée à une fille de la Butte. Et de cet accouplement d'êtres chauds, épris de « farniente », elle gardait des atavismes singuliers qui faisaient d'elle un sauvage et familier petit animal. Nerveuse et passionnée, menue, souvent nue, fillette à la gorge d'amou-

reuse, naïve et futée, tour à tour spirituelle et gaie, coléreuse parfois, instinctive, libre de langage, elle plaisait à Jean Dardier, — et à tout le monde.

Il trouvait en elle, parfois, quelque chose de la voix clownesque et du génie comique de Lavallière ; un brin du piment de cette joliesse piquante, Spinelly, l'étrangeté fascinatrice de Polaire, quand elle avait vingt ans. Mais, surtout, le visage de Riquette était le chef-d'œuvre du diable. — D'une instruction butinée un peu partout, dans la rue, dans les ateliers d'artistes, elle chahutait l'orthographe. Ainsi, elle avait crayonné, au bas d'un dessin de Dardier qui l'avait esquissée dans l'eau, en sirène. « *Petite poison deviendra grande, pourvu que Dieu lui prête vit.* » La vie masculine, pour Riquette, se dessinait mieux ainsi, avec ce caractère en l'air, dressé en cierge.

Du jour où Dardier avait découvert Riquette, il avait créé un genre en la copiant et s'inspirant d'elle. Sans qu'elle s'en doutât, il lui devait son succès dans les journaux illustrés. A présent, il était presque lancé. L'entrée de Riquette dans la vie de Jean Dardier avait modifié sa destinée. Sept mois écoulés depuis ce minuscule événement, et, en sept mois, le peintre avait connu plus de veine que dans les dix années précédentes.

Car depuis qu'il avait quitté sa province, renonçant aux projets notariaux de son oncle Ignace Lebausac, et même à son héritage de trente mille francs de rente, il n'avait pas toujours connu des heures agréables. Les débuts avaient été difficiles. Avant de faire accepter sa collaboration par les grands illustrés humoristes, — il avait collaboré, pour quarante sous ou cinq francs le dessin, à des feuilles éphémères. Mais,

dans cette bohème pénible, il avait, toujours, gardé sa foi et son inlassable bonne humeur. Beau garçon, quand il n'avait pas réussi à placer ses dessins et qu'il n'avait pas dîné, il se donnait le change en faisant l'amour. Plus d'une belle de nuit qui, vers les trois heures du matin, renonçant aux affaires, cédant au caprice, au béguin, l'avait emmené pour ses yeux de velours et ses bras musclés, ne soupçonna jamais que le chocolat du réveil, apporté par une bonne narquoise, devait constituer sa nourriture de la journée. Il réussissait très bien le travail de l'amour ; mais il avait, cependant, l'amour du travail. Vint le jour où, le hasard lui amenant Riquette, il trouvait, enfin, sa voie et lançait un genre de femmelette, cette poupée affriolante, pimentée, qui, tout de suite, amena le succès. Les petites femmes de Dardier avaient des attitudes spirituelles de Parisiennes folles et gamines, très jolies, un peu inconscientes, vicieuses avec ingénuité.

La Bruyère a dit : « Il se fait généralement entre les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie,

des richesses, des dignités, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la faiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse : ces choses mêlées ensemble en mille manières différentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets forment ainsi les divers états et les différentes conditions. » Riquette était entrée dans l'atelier de Dardier, et la chance avec elle. Il avait déjà, certes, du métier de dessinateur, de peintre, du métier peut-être jusqu'au talent; Riquette lui avait fourni l'occasion de faire aimer une silhouette nouvelle de Parisienne. Depuis six mois, Jean Dardier réussissait, — il arrivait, enfin, à être connu.

Pourtant, il rêvait d'une célébrité différente ; il eût voulu peindre des tableaux d'une autre envergure. Il s'y essayait, parfois, quand il en avait les loisirs et les moyens ; mais les amateurs et les marchands avaient toujours préféré, même avant que la mode s'en mêlât, ses petites femmes ; et maintenant, la frimousse, — dans les meilleurs journaux illustrés amusants, — de Riquette, son modèle préféré, semblait se moquer de ses ambitions de grand Art.

Seulement, il s'était passé, voilà deux mois, un autre événement, capable de modifier toute sa carrière ou, tout au moins, ses espérances. Son oncle, Ignace Lebausac, au demeurant un fort brave homme, indulgent, qui l'aimait bien, lui avait écrit qu'il lui pardonnerait peut-être, — c'était à cause précisément, peut-être, de la vogue de ces petites Riquette, mais il ne le disait pas — son refus de devenir notaire en Dordogne si, au lieu de travailler seulement pour un public frivole, il donnait à son art, par une œuvre sévère et noble, un caractère plus sérieux. Il avait nettement indiqué son

désir de voir un tableau de son neveu reçu au prochain Salon de la Société des Artistes Français ; si Dardier obtenait, ainsi, la considération officielle sans quoi, pour lui Lebausac, un artiste ne pouvait être qu'un raté, il lui avait promis, pour l'encourager, six mille francs de récompense.

C'était bien une conséquence de la venue de Riquette dans son atelier, une après-midi d'octobre, et de la vogue de ses dessins d'après Riquette. Six mille francs et la réconciliation avec l'oncle par-dessus le marché, cela valait la peine d'un effort pour aider la veine. Jean Dardier s'était mis à l'œuvre. Pour flatter son oncle Ignace, il avait trouvé, à point, qu'Ignace de Loyola, avant de fonder la Compagnie de Jésus, avait fait une abjuration, en 1534, dans une chapelle de Montmartre, avec six premiers disciples ; et, à la manière du Greco, il avait commencé une grande toile : *L'abjuration d'Ignace de Loyola, à Montmartre.* Il travaillait à cette œuvre, quand la parution d'un aspect de Riquette dans les journaux ou la vente d'un dessin original lui permettait de vivre tranquille, toute une semaine. Ainsi, même pour apaiser l'oncle de Bergerac, il restait à Montmartre, et de Montmartre.



En attendant, Riquette était le chat familier de l'atelier, le fétiche du peintre qui, — en l'observant, elle si étrange, si curieuse, si personnelle, ne ressemblant qu'à la fantaisie et à l'avril, — avait créé un genre au charme d'imprévu, d'art fripon, de libertinage fin et délicat, gourmandise choisie. L'amant de Riquette, un soir, le premier soir, puis encore, par caprice réciproque, de loin en loin, il avait été pris par le

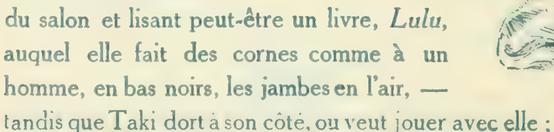
courant, la vie tourmentée, d'autres amours. Cependant, Riquette, — à la houppe, à cause d'un détail amusant, frisette en l'air de son intimité, — était restée son modèle. Et Dardier l'aimait aujourd'hui, à peu près chastement, affectueusement, quasi paternellement, comme une fille véritable.

Elle mettait de la vie et de la gaîté dans l'atelier, avec Jacques Bailly, jeune comme elle et qu'elle taquinait, avec Taki, la petite fox-terrier du Yorshire qui se mêlait à leurs jeux et à leurs disputes. C'était une existence à quatre, un peu bruyante et folle, désordonnée peut-être, mais délicieuse. Dardier observait Riquette en liberté ; il la regardait vivre comme un animal adorable ; il guettait ses mouvements jolis, ses gestes gracieux, il en prenait des croquis incessants :

Riquette, en train de bouder, allongée sur le divan ou le tapis, la tête dans ses bras fâchés ou repliés, la robe troussée, par habitude, ses jambes à l'éventaire, tandis que la chienne, — l'œil vif dans son tas de poils soyeux, comme autrefois quand sa race était employée pour chasser dans leurs terriers le renard ou le blaireau, — attendait l'apparition du gentil visage souriant hors des bras où il se mussait ;

Riquette, nue et assise tranquillement, au repos, les cuisses croisées l'une sur l'autre, et les bras langoureux écartés dans les manches d'un carrick d'automobile entr'ouvert sur ses seins et tout le reste ;

Riquette, vautrée par terre, la tête sur un coussin du salon et lisant peut-être un livre, *Lulu*, auquel elle fait des cornes comme à un homme, en bas noirs, les jambes en l'air, — tandis que Taki dort à son côté, ou veut jouer avec elle ;





Riquette, renversée sur le divan, sa tête brune sur un coussin améthyste semé de fleurs, art nouveau, bleues, violettes ou vertes, qui aiguiche, — sa chemise retombée jusqu'à la ceinture, avec ses jambes érigées contre le mur et plus suggestives en de longs bas noirs transparents, l'une droite vers une étoffe de soie aux tons fanés, harmonieux, représentant peut-être des oiseaux et des chimères, l'autre écartée friponnement, — Riquette qui aguiche un masque japonais, à la barbe grisonnante, yeux blancs, accroché au-dessus d'elle, et impassible ;



Riquette, en train de faire une reprise à sa jupe ;



RIQUETTE

Riquette, toute nue, faisant des cabrioles ,

Riquette, étendue avec morbidesse, jetée par elle-même, comme un glaïeul coupé, sur les coussins du divan ;



Riquette, un genou contre un coussin de ce divan ami, dont les coussins étaient les caresses, sa croupe saillante, le dos incurvé, les menus seins en pommes de paradis, en train d'ôter sa chemise ;

Riquette, toute nue et chapeautée exquisement, le derrière par terre, admirée par Taki, chienne à longs poils ;

Riquette, coiffée d'une casquette de drap quadrillé et chaussée de babouches, jambes nues, habillée seulement d'un veston de Dardier ou de Bailly ;



Riquette, dévêtue jusqu'aux hanches, assise sur un tabouret devant une petite table en laqué blanc où elle a posé la boîte de crayons pour pastel, et, un miroir à la main, de l'autre avivant de vermillon ses lèvres, car la femme, comme la vérité, ne plaît aux hommes que fardée, — *Riquette*, peinte par elle-même ;

Riquette, nue comme un vers de Racine, sauf un collier de turquoises, assise sur un escabeau, et tirant la langue au buste, en terre glaise, d'Ignace de Loyola modelé par un sculpteur du voisinage, d'après le dictionnaire Larousse : *Riquette*, le modèle irrévérencieux, en train de faire des grâces et des grimaces au fondateur de la Compagnie de Jésus, tandis que, dans le seau posé



à côté, trempent deux branches de pruniers en fleurs ;

Riquette, enfin, épiée sans cesse,





L'inspection.

— *Riquette*, toujours, partout,



animant d'une féminité nouvelle,

la production de Dardier, lui donnant une cueillette incessante d'images.



ébranlait sa pensée.

Soudain, comme il se dépêchait de terminer l'esquisse de la petite femme, qui, toute nue, cherche dans un journal de modes, ce qu'elle pourra bien se mettre, il resta, le crayon en l'air, l'œil irrité, car Riquette se trémoussait, tournant vers lui ses grands yeux étonnés et suppliants où, toujours, luisait une malice :

— Ça me démange encore !

— Où ça ?

— Sous le ventre... C'est la puce !...

Bailly ricane :

— La même ?...

— Oui, j'en suis sûre. Je reconnais sa façon de sucer.

Ainsi, chaque fois qu'ils en avaient le prétexte, Riquette et Bailly se taquinaient. Elle affectait, avec exagération, de traiter l'élève de « gosse » ; et lui, fréquemment, la raillait de jouer à la femme avertie. Mais ils s'aimaient beaucoup et ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Dardier, lui, s'amusait de leurs jeux, de leurs querelles, de leurs mots : cela meublait l'atelier, comme il avait dit, le soir de l'arrivée de Riquette. Mais, aujourd'hui, il voulait travailler :

— Allons, Riquette ! Taki n'a plus de puces, tu l'as nettoyée, ce matin, par le vide !

Jacques Bailly se leva, l'air ahuri.

— Par quoi ?

Dardier, éclatant de rire :

— Ah ! Je ne t'ai pas raconte le dernier tour de Riquette ? Ce matin, je venais de nettoyer l'atelier, j'avais ôté la poussière des tapis au moyen de l'aspirateur électrique et raccroché l'appareil. La petite rosse, pendant que j'étais en haut, dans la chambre à coucher, en train de faire ma

propre toilette, a eu l'idée diabolique de s'emparer de Taki, qui rôdait par là, et s'est mise en devoir de la dépoussiérer, comme un vieux canapé.

— Avec le balai électrique ?

— Oui. Je suppose, après cette opération, que la pauvre bête n'a plus de puces...

— Il en est resté une sur le divan.

Bailly, riant de la farce de la gamine, demande :

— Et Taki ?... Comment a-t-elle supporté la blague ?

— Très mal. Elle hurlait. Ses poils se hérissaient sur sa tête et sur le corps, comme sous l'effet d'une tornade infernale, les puces aspirées avec une rapidité d'éclair, ainsi que leurs œufs, tout précipité dans le sac récepteur des poussières. D'ailleurs, la malheureuse n'a pas encore digéré la plaisanterie : elle a disparu.

Riquette hausse les épaules.

— Pensez-vous !... Elle est sous le divan !

— Taki ?... appelle Dardier. Viens, Taki !

La chienne, montrant une tête craintive, sort de sa cachette et court se réfugier dans les jambes de Dardier en lançant des regards effarés vers Riquette qui, en signe de bouderie, se tourne du côté du mur. Et, dans cette attitude, elle montrait un corps joliment incurvé, renflé aux bons

endroits, très blanc, aux plénitudes harmonieuses et fines, — secoué, par instants, de brefs tressaillements ou d'ondulations curieuses.

— Riquette, quand auras-tu fini de me montrer ta belle assiette ?

Riquette gouailla :

— Monsieur désire voir le reste du service ?

— Riquette, je te prie de poser comme il faut.

— Zut! J'en ai assez de poser, nue, *la Nouvelle Mode*, d'y chercher ce que je pourrais bien me mettre, puisque vous m'achèterez des cerises.



Dardier, à bout de patience :

— Si tu ne te retournes pas, et si tu boudes, je te retiendrai un quart d'heure de pose !

Un éclat de rire répondit. Riquette s'était dressée, de face, exhibant le point d'exclamation ou d'interrogation de sa houppe :

— Ah ! par exemple ! Est-ce que vous avez l'habitude de me payer ?...

— Certainement ! Je ne veux pas que tu poses à l'œil...

— Alors, de quelle couleur qu'il est, votre argent ?... J'ai jamais touché un sou !...

— Je te nourris, je t'habille...

Sur un geste de dénégation de Riquette, Dardier corrigea :

— Oui, peu, évidemment... Et, pour le reste, je marque !

— Ah ! vous marquez ?...

Riquette, suffoquée :

— Y a pas à dire, vous avez le bon bout !... Alors, je vais dormir un peu...

Elle fait mine de s'allonger.

— Puisqu'on est d'accord ?...

Dardier s'élance :

— Riquette, je te jure que tu vas avoir la fessée comme une petite fille.

— J'suis pas votre fille !

— Tu es ma fille !

— Hein ?... Espèce de satyre, pourquoi que vous avez couché avec moi, alors ?...

Dardier fit un geste vague.

— Oh ! trois fois... le premier soir... Et, de temps en temps, par-ci, par-là.

Riquette se voile la face :

— C'est dégoûtant !...

Amusé, Dardier prend avec tendresse, contre lui, le modèle nu.

— Depuis que j'ai lancé Riquette, en d'innombrables dessins, j'ai le droit de supposer que cette Montmartroise ingénue et friponne est un peu ma fille. N'est-ce point moi qui l'ai créée ?... On dit de moi : « Le père de Riquette ».

— Et si je quittais le domicile paternel ?...

— Tu ne feras pas cela ?

— Pourtant, le jour où le Prince Charmant demandera ma main...

Bailly se mit à rire.

— Le Prince Charmant ! s'écria-t-il. Non, mais, la gosse, tu y penses ?

— Oui, bébé, j'y pense !

— Comment le vois-tu ?

— Il ne te ressemble pas !

— Ça, ma petite, tu l'as déjà dit. Faudra trouver plus d'esprit.

Dardier, à son tour, raillant la môme :

— Dis-nous comment tu vois ce beau cavalier...

Riquette devint grave, comiquement, et fit :

— Il a quarante ans, au moins, comme dans les comédies modernes. J'aime pas les moutards pour les affaires de l'amour... C'est un homme très bien, avec des yeux gais, une bouche souriante et de l'expérience... Il gagne beaucoup d'argent...

Dardier bondit :

— De l'argent, malheureuse !...

— Bien sûr !...

— Fi ! Riquette !...

Elle s'élança, coléreuse, vers Dardier :

— Père incestueux !..

Ils échangèrent, rageurs, quelques paroles plus vives ; et, maintenant, ils étaient face à face, pleins de haine et de défi. La chienne, excitée, agitant sa masse de poils soyeux, aboyait dans leurs jambes, et Bailly s'apprêtait à les séparer. Mais, se trouvant à bout de mots désagréables, ils se regardèrent une seconde, et puis éclatèrent de rire.

— Sale bête ! jeta Dardier, viens me demander pardon.

Il la baisa tranquillement sur les lèvres et ajouta :

— Qu'est-ce que je deviendrais, si tu t'en allais ?...

Elle montra le grand tableau sur le chevalet :

— Vous auriez la ressource de travailler à votre jeu de massacre.



— Hélas ! soupira Dardier, contemplant la toile. Il me manque toujours un modèle pour le personnage primordial : Ignace de Loyola... En attendant que j'en découvre un, allons, Riquette, reprends la pose ...

Elle implore, incorrigible :

— Y a une puce sur le divan !

— Flemmarde ! Je ne te crois plus... Puisque tu ne veux plus en fiche un coup, aujourd'hui, rhabille-toi, si tu veux.

Riquette saute de joie, toute nue. Avisant une robe de théâtre bleue à franges d'or, brochée de fleurs d'or, elle l'agrafe autour de ses reins, avec l'attitude, un moment, de la Vénus de Milo qui aurait retrouvé ses bras ; elle se coiffe d'un turban mauve à aigrette blanche, et, attifée en princesse d'Orient, le buste toujours nu, à son cou, un collier de perles fausses, allume une cigarette.

Jacques Bailly avait déjà rangé son carton, ses crayons. Il déclare :

— Moi aussi, j'ai la flème ! Si tu le permets, mon vieux, je vais griller une cigarette, comme Riquette, mais dans l'atmosphère printanière.

Il prend un chapeau, ouvre la porte.

— Vous ne venez pas respirer, de près, les lilas du Moulin de la Galette ?

Dardier :

— Non, petit.

Riquette :

— Non, l'élève.

Bailly, tourné vers Riquette, hausse les épaules. Puis, il prend Taki, épouvantée encore de la tornade du matin, et l'emporte dans ses bras.

Dardier, sans en avoir l'air, guignait Riquette :

— Tu es somptueuse et aguichante ainsi. Je ne sais si c'est le printemps...

Il s'avance vers elle, un gros désir dans les yeux.

— Ce doit être le printemps... Allez le voir dehors...

Apriline, espiègle, elle était délicieuse et Dardier, en la contemplant, sentait en lui la frénésie du contact. « Princesse Riquette !... » Il voulait la prendre, l'embrasser, la...

Mais elle lui échappe.

— Ah ! non ! pas les mains !... Depuis que vous prétendez être devenu mon père...

— Voyons, Riquette...

— Inceste !... Cochon !...

Il la poursuivait à travers l'atelier et elle sautait comme une chèvre, par-dessus le divan, les coussins et les chaises.

Dans ce pourchas, elle se débarrasse de la robe bleue et or où elle s'empêtrait, jette sa cigarette.

On sonne.

— Zut ! s'écrie Dardier. Quel est l'importun ?... Sans doute, un créancier !...

Riquette rit, un peu essoufflée :

— Ou un amateur ; on ne sait jamais.

Dardier se frappa le front.

— Nom d'un chien ! C'est Louis Guilleret, de l'Institut, mon ancien patron à l'école des Beaux-Arts. Il m'avait promis de venir voir mon tableau, aujourd'hui.

Riquette sursauta :

— De l'Institut ? fit-elle. Mais, alors, c'est un type épatant ?... Attendez un peu que j'enfile, au moins, une jupe et un pantalon !

Dardier, déjà près du seuil :

— Penses-tu ?... Faire attendre Guilleret... Il n'aurait qu'à s'en aller... Ce n'est pas de sitôt qu'il remonterait mes six étages !...

II

La visite du maître

— Maître, merci d'être venu.

Guilleret, rond, jovial :

— Pas de maître, ici ! Réservons ça pour les salons mondains. Appelle-moi Guilleret... Louis Guilleret !... Dans mon nom, il y a un louis. J'en ai toujours un autre dans la poche, pour les amis. Alors, mon enfant, pas de manières.

Le membre de l'Institut s'avançait, en parlant, vers le milieu de l'atelier. Il aperçut Riquette qui venait d'enfiler, en hâte, une chemise transparente, très courte, ne descendant que jusqu'au milieu des cuisses tanagréennes. Elle mettait, pardessus, une culotte fine, très courte aussi, sur des bas mauves :

— C'est le modèle qui te pose le saint Ignace ?...

Charmant homme, Louis Guilleret, la cinquantaine franchie légèrement, avait peu de cheveux gris. Sa sveltesse, son inlassable bonne humeur, la malice de ses yeux clairs, le sourire de sa bouche toujours jeune en faisaient un être d'exquise compagnie. Sur le veston bleu, la rosette de commandeur de la Légion d'Honneur, — qu'il portait de forme ovale pour établir la différence avec la rosette d'officier, — semblait un petit bouton de rose rouge. La moustache avait, encore, des allures conquérantes. Célibataire et riche, Louis Guilleret prenait la vie aimablement ; et il ne souffrait vraiment qu'au spectacle de ce qui était laid, morose et désolé, ou malpropre ; mais il n'en souffrait guère, car il évitait le plus possible ces rencontres.



Guilleret, l'œil allumé, regardait Riquette sans discrétion.

— Hé ! Hé !... Présente-moi !...

Dardier s'inclina et, sur un ton de cérémonie que démentait la moquerie des yeux :

— Mademoiselle Riquette... Monsieur Louis Guilleret, de l'Institut...

— Riquette !... Louis Guilleret !... Voilà deux noms qui s'accordent !... Dis, mon petit Dardier, tu me prêteras ton modèle ?

— Mais vous ne peignez que des portraits de femmes du monde ou des personnages officiels !...

— Eh bien ! je ferai le portrait de Riquette !...

— Oh ! Riquette, par Guilleret !...

— Eh là !... C'est désagréable, pour qui ?...

Mais, devant la mine soudain navrée de Dardier, Guilleret reprenait, avec un sourire mélancolique :

— Oui, tu as raison : je ne suis qu'un vieux pompier ! Je ne comprendrais rien à cette frimousse de Montmartroise espiègle. Il n'y a que toi pour attraper ces joliesses inquiétantes. Allons, montre-moi le saint Ignace : c'est de ma compétence...

Jean Dardier, le prenant par le bras, le fit se retourner.

— Voilà ! dit-il, en désignant le tableau inachevé, posé en pleine lumière, en face de la baie vitrée.

Guilleret toussa.

— Hum !...

Puis il se recula, pour mieux juger l'œuvre. Alors, Riquette, qui l'observait, cria, rouge de colère :

— Vous mentez !... Vous êtes un jaloux ?...

Dardier, interdit, et Guilleret, amusé, la regardaient. Mais Dardier était furieux.

— Riquette ! cria-t-il. Cette fois, tu auras ta raclée.

Il lui montra le petit escalier de bois qui conduisait à la chambre à coucher :

— Va m'attendre là-haut !



Puis, se tournant vers Guilleret :

— Maître, je vous demande pardon.

— Laisse-la, fit-il. Je la trouve adorable, cette gosse. Tu as vu comme elle a jeté ça : « Vous mentez ! » Et je n'avais encore rien dit !... C'est ta maîtresse ?

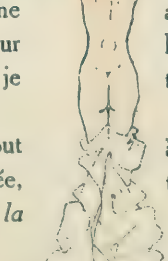
— Pas du tout !...

— Comment, pas du tout ?... cria Riquette.

— C'est-à-dire, une fois, il y a longtemps...

— Il est en train de me vieillir !... Il y a longtemps !... Oui, m'sieur Guilleret, ça ne remonte qu'à six ou sept mois, ma rencontre avec ce vilain !...

Le membre de l'Institut s'amusait prodigieusement, tandis que Dardier, un peu gêné, pensait à son saint Ignace, au tableau commencé, dont l'acceptation au Salon luivaudrait six mille francs de son oncle Lebausac. Et il éprouvait une certaine angoisse.



Louis Guilleret lui frappa sur l'épaule :

— Alors, tu tiens à ce que je trouve ce tableau admirable ?

Il prit le dessin que faisait Dardier, tout à l'heure, quand Riquette était allongée, toute nue sur le divan, et en train d'étudier : *la Nouvelle Mode.*

— Ça, c'est bien, mon petit !



C'est tres bien!.... Il n'y a que toi, je t'assure, pour torcher, en trois coups de crayon et un ton de chair, ces petits chefs-d'œuvre libertins!... Mais, pourquoi te lancer dans ces « machines » prétentieuses ?

Dardier le regarda. Il vit les yeux clairs, affectueux, le visage empreint de bonhomie de celui qui avait été son patron. Et il pensa qu'il pouvait y aller franchement.

— Voilà, fit-il, je vais tout vous dire... J'ai un oncle, dans mon pays natal, au fond du Périgord, qui ne m'a jamais pardonné mes petites femmes et qui m'a menacé de me déshériter...

— Oui. Eh bien ?...

— Il y a deux mois, il a donné de ses nouvelles, pour me faire savoir qu'il me laisserait, quand même, ses trente mille francs de rente et m'enverrait, tout de suite, une prime de six mille francs, si je faisais une œuvre digne d'être acceptée au prochain Salon !

— Alors, le saint Ignace ?...

— C'est le tableau qui doit me réhabiliter. Et, comme vous êtes Président du Jury, j'ai pensé que votre bon cœur, votre amitié...

Guilleret lui coupa la parole, d'un geste. Puis, il se campa devant le tableau, qu'il considéra quelques minutes. Enfin, il prononça :

— C'est un chef-d'œuvre!... Qu'est-ce que ça représente ?

— *L'Abjuration de saint Ignace de Loyola, en 1534*, comme vous le savez, à Montmartre.

— Oui, oui... marmonna Guilleret.

Il n'en savait rien du tout; mais il se rapprocha du tableau, pour l'examiner mieux.

— Ah ! ça, mon petit ! Est-ce que tu te fous de moi ?... Mais, ces têtes-là... je les connais !

Il désigna les six personnages qui encadraient le saint :

— Celui-là, c'est Forain !... Et voici Maurice Barrès !... Bourget !... Mirbeau !... Ernest la Jeunesse !... Antonio de La Gandara !... Qu'est-ce que fait là... en 1534 !... cette brochette de célébrités du XXe siècle ?

Très sérieux, Dardier expliqua :

— Patron, ce n'est pas une fumisterie. Je me suis souvenu que les maîtres d'autrefois donnaient aux personnages de la légende divine, dans leurs compositions, et aux saints mêmes, les traits de contemporains notoires. J'ai fait comme Rembrandt, Van Heyck, etc. Ayant à représenter le fondateur de l'Ordre des Jésuites, entouré des six acolytes qui prêtèrent serment avec lui, j'ai pris dans la vie d'aujourd'hui, six têtes bien caractéristiques. J'ai pensé à Barrès, à cause de sa face si intelligente et artiste, comme sculptée dans un ivoire jauni ; à Mirbeau, pour la méchanceté maladive de son masque d'Inquisiteur implacable, aux yeux inquiets et inquiétants ; à Bourget, pour son âme mystérieuse, élégante et catholique ; à La Gandara, pour sa figure, brun-jaune, de hidalgo, de Berbère civilisé jusqu'au raffinement et au nervosisme ; à Forain, à cause de son air de prêtre fouineur et faux, à cause de son passé déconcertant ; à la Jeunesse, enfin, parce que, parmi les autres, il semble un enfant terrible, avec sa tête embroussaillée et sa bouche remuante, un critique pittoresque, un peu voyou, qui prendrait plaisir à fustiger sa famille.

— Mais pourquoi les as-tu peints dans un ton pareil ?... Il n'y a que du blanc et du noir.... Plutôt du noir !

— Je me suis rappelé le Greco, en évitant ses colorations trop blafardes et ses lignes trop allongées. Il y a, dans les musées d'Espagne, à l'Eglise de Tolède et au Monastère de l'Escurial, des toiles de lui, dans cette manière sombre, qui sont impressionnantes. Il m'a semblé que mon sujet, *l'Abjuration d'Ignace de Loyola*, devait être traité de cette façon, pour une puissance plus grande et plus profonde.

Guilleret marmonna :

— Le Greco, l'Escurial, Loyola, Barrès, Forain... Ça fait un cocktail d'art assez mêlé... Ah ! jeunesse ! jeunesse !... J'envie vos ardeurs d'entreprendre, cette ferveur de conquérir, l'âge divin des forces intrépides, du cerveau moins riche, pas encore chargé des moissons de la vie, mais si vif, si plein d'espoir, l'âge, pour quelques-uns, des œuvres qui font pousser des cris d'oisons, des rires, et, plus tard, des acclamations... Cette peinture me renfonce au XVIe siècle, non à Montmartre, mais dans quelque crypte d'une cathédrale d'Espagne... Qui sait ? on trouvera, peut-être, ça très nouveau... Mais pourquoi, diable, as-tu choisi ce bizarre sujet ?

— Je voulais faire plaisir à mon oncle. Il s'appelle Ignace Lebausac. Ignace !... Ce nom me fit penser, tout de suite, au fondateur de l'Ordre des Jésuites. Je saute sur un dictionnaire Larousse... Il n'y a encore que le Larousse, pour se documenter vite... Et je tombe sur une histoire passionnante. Cet Ignace était un officier qui s'était battu fort souvent et menait la vie tumultueuse d'un vrai soldat. Un jour, il est blessé grièvement. On le conduit dans un couvent d'Espagne, pour le soigner. Or, pendant sa maladie, qui fut longue, il rêva d'une vie nouvelle consacrée, non à faire la guerre, mais à la religion. Guéri, il convertit six de ses compagnons.

Tous les sept vinrent à Paris, et c'est dans les carrières de Montmartre, peut-être sous nos pieds, qu'ils tinrent leurs réunions clandestines. Ils jurèrent... dans une chapelle de Montmartre, toujours... d'abjurer leur passé, leurs erreurs, et de dévouer leur vie au Pape.

J'ai voulu représenter cet épisode.

Louis Guilleret prenait, maintenant, Ignace au sérieux. Décidé à rester toujours jeune d'esprit et de cœur, il convenait, en lui-même, qu'il y avait, dans la tentative de son élève, un mérite réel, un souci évident de résurrection artistique, un moyen de formes simplifiées, de raccourcis nerveux et de pures harmonies. Plus attentivement, il examinait l'œuvre. C'était une évocation traitée dans une note étrange, sévère et sombre. Les sept figures, saisissantes, mystiques, révélatrices, se détachaient sur le fond obscur, ce qui donnait à leurs yeux une singulière vie. Ces sept personnages étaient alignés, sur un seul plan, à genoux, tenant, chacun, un cierge dans la main droite, comme des communiants devant la Sainte Table.

Et Louis Guilleret, dorénavant certain de faire accepter l'œuvre par ses collègues du Jury, prononça :

— C'est un chef-d'œuvre ! je le déclare pour la seconde fois.

Riquette, alors, s'écria, joyeuse, en battant des mains :

— Bravo ! Vive Louis Guilleret !... Vous avez dû en faire beaucoup des chefs-d'œuvre, vous, m'sieur Guilleret ?

Une seconde, le peintre officiel fixa le modèle :

— Les chefs-d'œuvre, mon enfant, sont rares, dans la vie d'un artiste, comme un grand amour.

Bas, à Dardier :

— Décidément, c'est ta maîtresse ?

— Pas vrai ! jeta Riquette. Pas vrai !

— Alors, je ne comprends plus...

Elle fit une moue singulière, se campa drôlement :

— Je vais vous expliquer. Jean et moi, on est des copains. On s'affectionne. Seulement, — depuis qu'il me met dans les journaux, avec des titres où il y a : « *Princesse Riquette* ; *Riquette en vadrouille* ; *Riquette*, par-ci, *Riquette*, par-là, — on n'appelle plus Jean que le père de Riquette ! » Ses amis lui disent : « Comment va ta fille ? » Alors, vous comprenez, à la longue, j'ai l'impression que je suis le produit de m'sieur Dardier...

Elle ajouta, soudain triste, avec des yeux embués et une voix éteinte :

— Parce que mon vrai père, vous savez, je ne me rappelle pas...

Les deux hommes échangèrent un regard, et Guilleret, caressant la nuque de Riquette, l'attira doucement à lui :

— Il est gentil tout plein, ce petit être !... Tu l'aimes donc bien, ton Jean Dardier ?

Mais, déjà, elle avait retrouvé sa gaîté. Oublieuse, subitement, de la seconde d'émotion ressentie tout à l'heure, elle s'écria :

— Oui, je l'aime bien, à condition qu'il reste convenable, dorénavant... et paternel !

— Voilà ! fit Dardier. Parce que des camarades ont trouvé drôle de me faire le papa de Riquette, il me faut renoncer à jouer près d'elle autre chose que ce rôle vieillissant : c'est une sale blague !...

Riquette lui passa ses bras autour du cou :

— De cette façon, on ne se fâchera jamais...

— Mais si ! Quand tu vadrouilleras !

— Je vous demanderai la permission...

— Tu me fais faire un joli métier !

Il parut, un instant, comme accablé, tandis que Guilleret, depuis qu'il savait libre le joli modèle, ne cessait de jeter, à la dérobée, des regards émoustillés sur la gorge nue et le pantalon court. Il y avait même, entre la frange de dentelle et le bas mauve, un petit coin de peau qui l'aguichait.

— Sont-ils drôles !... Ah ! jeunesse !... il n'y a que dans ces ateliers montmartrois que l'on découvre de pareils joujoux !... Chez moi, mon pauvre ami, il ne vient que des modèles professionnels, compassés et avides, ou des femmes du monde !... Dardier, je reviendrai te voir : il y a ici de la gaîté et de la vie !...

Riquette, malicieuse, insinua :

— Il y a aussi saint Ignace...

— C'est vrai ! Ah ! la roublarde !...

— Alors, patron, je puis compter sur vous ?

— Pour le Salon ? Mais oui, mon petit. Je n'aime guère ces tons de peste noire ; mais je suis Président du Jury : je défendrai ton œuvre... qui est intéressante, témoigne d'une

pensée et d'une recherche... Je la ferai accepter, je te le promets.

— Ah ! merci, cher maître...

— Fiche-moi donc la paix avec tes « cher maître » ! Tu vas faire croire à Riquette que je suis une vieille baderne !...

— Je ne le pense pas... Je vous trouve très jeune et très gentil, monsieur Guilleret !...

Violemment, on sonnait à la porte.

— Qui se permet ce tintamarre ? fit Dardier... Riquette, va ouvrir !

— En pantalon ?... proteste Guilleret. Dardier, mon ami, tu es un père bien léger.

Riquette, hâtivement, avait tourné le bouton. Le battant s'ouvrit, et une sorte de bolide humain, congestionné, se précipita dans l'atelier.



III

Ignace de Loyola, à Montmartre

Louis Guilleret s'écria :

— Saint Ignace de Loyola !... Nom d'un chien, Dardier, c'est un modèle exubérant !

Mais le bolide, un homme en colère sûrement, car il était cramoisi, avec des yeux en boule, considéra Guilleret en soufflant. Il s'épongea le front et le crâne dénudé sur lequel perlaient des gouttelettes.

— Vous dites ?... fit-il, d'une voix aimable.

— Mon ami, si vous venez poser pour le

Saint Ignace, je trouve que vous avez tort de monter si vite l'escalier.

L'inconnu grommela :

— Saint Ignace?... Saint Ignace?... Alors, vous aussi, vous vous payez ma tête ?...

Jean Dardier reconnaissait bien Mouton, son tailleur. Il recula prudemment, tandis que Riquette se réfugiait derrière les portières bleues aux soleils d'or.

Guilleret, vraiment étonné :

— Vous n'êtes pas saint Ignace ?

— Moi !... Je suis tailleur !...

— C'est épatant !... Alors, c'est en pensant à vous que Dardier a esquissé son personnage, car son bonhomme vous ressemble... Dardier ! Approche donc, animal !... Avoue que tu as fait à saint Ignace la tête de ton tailleur !

Le peintre s'avança, l'air embêté :

— Monsieur Mouton... balbutia-t-il.

Mais Guilleret s'exclamait :

— Monsieur Mouton !... Il s'appelle monsieur Mouton !...

— Dites donc, vous, quand vous aurez fini de vous moquer de moi !... Je suis un honnête homme, vous savez !... Je m'appelle Mouton, oui, monsieur... Alfred Mouton, tailleur !... Il y a trois ans que j'habille votre ami, et jamais encore, il ne m'a fichu la moindre monnaie !...

— Comme il a bien fait !...

— Monsieur !... Quand on est général et qu'on porte à la boutonnière la rosette des braves...

— Je ne suis pas général, mais peintre. Tout de même, on a le droit d'être jeune et de plaisanter... Nous sommes à Montmartre.

— Je ne plaisante plus, moi!... Il y a trop longtemps que ça dure!... je veux être payé!

Il se planta devant Dardier :

— Vous entendez?

Froidement, le dessinateur laissa tomber :

— Combien?...

— Vous le savez, voyons!... J'ai envoyé ma facture douze fois!...

Guilleret ricana :

— Encore une : ça fera treize à la douzaine!

Mouton tira de sa poche un papier, le tendit à Dardier, qui lut seulement le total :

— Trois mille six cents francs!...

— Cinquante...

— Cinquante centimes, en effet!... Monsieur Mouton, vous ne sauriez croire combien j'admire la beauté implacable des exactes comptabilités!...

— Je n'y suis pour rien... A chacun son mérite : moi, je coupe et je couds, et c'est ma femme, maintenant, qui tient les comptes.

Guilleret, l'air fumiste, s'approcha :

— Eh bien?... puisque c'est votre femme que ça regarde, pourquoi vous mêlez-vous de ce qui n'est pas de votre compétence?

— Mais, balbutia le tailleur, il me semble...

— Que vous perdez un temps précieux!... Quand vous devriez être au travail en train de couper des étoffes ou d'ajuster des jambes de pantalon, vous vous introduisez, subrepticement, dans les ateliers d'artistes, au moment de la pose...

Guilleret désigna Riquette surgie de derrière les soleils :

— Sous prétexte d'encaissements, vous venez voir des femmes nues !... Ce qu'il y a de mieux chez les peintres, ce sont les modèles, n'est-ce pas ?

Mouton, démonté par l'air sérieux de cet homme à rosette pourpre :

— Voyons, monsieur, je ne demande qu'à me faire comprendre.

Guilleret, heureux de se retrouver dans une atmosphère qui lui rappelait des débuts à Montmartre à l'époque lointaine où lui-même avait connu des jours de dèche, Guilleret redevenait rapin. Cette scène le ramenait de trente ans en arrière. Sa façon de prendre les choses avait gagné Riquette et Dardier, qui riaient. Mouton, un instant redevenu pacifique, sentait, à nouveau, gronder sa colère. Son crâne dénudé, blanc, d'ordinaire, de ce blanc sale qui caractérise les vieilles billes de billards que fendillent des lézardes grises, devenait, aux minutes de colère, rouge, comme le visage : le tout formait, alors, une boule flamboyante.

— Ah ça ! cria-t-il, est-ce que vous avez fini de vous ficher de moi ?... Je suis décidé à ne pas sortir d'ici, sans mon argent !

— Trois mille six cents francs ! s'écria Dardier. Mon pauvre vieux !

— Je ne suis pas votre vieux ! Ecoutez bien : si vous me laissez partir sans rien me donner, c'est l'huissier qui viendra !...

Riquette :

— Blagueur !... Farceur !

— Non, mademoiselle ! C'est fini de rire...

Guilleret lança :

— Vous voulez dire que ça commence ?

Mouton, faisant un brusque demi-tour :

— En tout cas, j'ai dit mon dernier mot ! Bonsoir, la compagnie !

Du moment que c'était sérieux, Guilleret changea de physionomie, d'autant que celle de Dardier devenait inquiète. Il rappela le tailleur :

— Saint Ignace !

Et comme le créancier, courroucé, ne se retournait pas :

— Monsieur Mouton !

Le tailleur poussa un soupir de joie ; il avait craint qu'on le laissât partir. Cachant son jeu, il revint :

— Ah ! fit-il, on est plus raisonnable !...

Mais Guilleret le fixa gravement :

— Monsieur Mouton, est-ce que ça vous amuse de torturer les artistes ?...

— Ah ! pour Dieu, non !... Monsieur Dardier peut en témoigner !... L'ai-je torturé, depuis trois ans ? Songez, qu'il n'avait pas un complet présentable, quand je consentis à l'habiller. Des loques, je vous dis... des loques !... Tenez, un détail : comme j'avais honte, pour le beau costume marron que je lui fis en premier, je lui achetai des bottines ; ça me faisait mal au cœur de voir un magnifique vêtement déparé par les chaussures innommables de mon client !...

Se haussant :

— Voilà comment je suis, moi, monsieur. Un artiste, tout comme vous !

— Mais, c'est très beau, très chic, acquiesça Guilleret. Monsieur Mouton, vous méritez d'être payé !...

— N'est-ce pas ?... Oh ! moi, vous savez, je suis un

brave homme... Si j'étais riche et si je m'écoutais, j'habillerais tous les artistes à l'œil!... Moi, j'aime les arts, je les comprends, quoique tailleur... Qu'est-ce que je demande?... Vivre, en rendant service aux vrais artistes!... Mais il y a une limite à tout!... Et puis, il y a ma femme...

Guilleret :

— Elle a l'air de savoir joliment vous remonter.

— Que voulez-vous? Elle est jalouse!... Quand elle me voit faire crédit, longtemps, à un peintre, elle s'imagine des choses, des choses...

— Par exemple!...

— Si je vais prendre mesure dans un atelier, elle s'indigne. « Ce que tu dois les regarder, les femmes nues!... » me reproche-t-elle. Et, pour M. Dardier, particulièrement, elle trouve louche que je réclame, trop souvent, mon dû, sans obtenir le moindre acompte. Elle voit, dans les journaux, les dessins, plutôt décolletés, de mon client, — et



ça l'inquiète. Elle flaire un mystère. Et pourtant, il n'y a qu'une réalité, une triste

réalité !... Un de ces jours, elle viendra elle-même, vous verrez !...

La confession du bonhomme était attendrissante. Estimant qu'il fallait verser du baume au créancier bénévole, Guilleret expliqua :

— Allons, vous serez payé !... Voyez ce tableau que termine notre ami Dardier... Oui, le saint Ignace de Loyola !... Eh bien, je vais le faire accepter au prochain Salon... Je suis M. Guilleret, membre de l'Institut, Président du Jury.

Clignant de l'œil vers Dardier :

— Je me charge de le faire acheter ensuite, par l'Etat, pour six mille francs ! Sur cette somme, mon ami Dardier vous versera deux mille francs.

Dardier s'avança vers le tailleur, demi-joyeux :

— A une condition, pourtant.

— Laquelle ?... s'inquiéta Mouton.

— L'illustre Maître trouve que vous avez la tête de saint Ignace.

Jean Dardier ôta des linges humides autour d'un buste en train, sur une sellette :

— C'est Ignace de Loyola, par un de mes camarades, d'après un document incontestable, le Larousse... Tenez, regardez, vous-même, dans le dictionnaire... C'est votre portrait... Il faut que vous posiez ici, quatre ou cinq fois ; sinon, faute de modèle, je ne pourrai jamais terminer mon œuvre.





Guilleret avait ouvert le volume du Larousse, à la page.

— Vérifiez, cher monsieur... Vous avez la tête crachée de saint Ignace.

Méfiant, Mouton demanda :

— Qu'est-ce que c'était que ce saint-là ?

Guilleret :

— Le premier des Jésuites !

— Mais je ne veux pas ! Je suis franc comme l'or !

Pendant qu'il discutait ainsi avec Guilleret, Dardier avait pris, dans une armoire, un froc brun. Il le passe, sans dire un mot, au tailleur qui proteste.

— Qu'est-ce que c'est que ce déguisement ?

Guilleret répondit :

— Le costume d'abjuration de saint Ignace ! Allons, mon ami, laissez-vous faire ! C'est pour l'art... et pour vos intérêts... Celui dont vous avez les traits nobles et expressifs était un génie !...

— Alors... fit Mouton, résigné.

Et, se laissant aller, docilement, il accepta encore qu'on lui mît, dans la main, un énorme cierge. Guilleret, Dardier, Riquette, à grand'peine, retenaient leurs rires. Ils le contraignirent, tous les trois, en ajoutant, pour la forme, un complot de paroles persuasives, à s'agenouiller, sur la table à modèle, dans une attitude repentie.

IV

La colique

En sa robe de bure, monacal et sévère, Alfred Mouton,

le tailleur des artistes, à genoux, tenant un cierge, était parfaitement ridicule.

Au fond, un très brave homme.

Sans doute, il était entré chez Dardier, comme un forcené ; mais, sous l'effet d'une énergie passagère inspirée par sa femme, meilleure commerçante que lui. Elle l'avait monté, remonté, et il était venu, bien résolu à se faire payer. Mais, n'étant plus sous la domination de la blondeur douce qui le faisait agir, il n'avait pas tardé à reprendre son type placide.

Ayant préparé sa palette, Jean Dardier, qui trouvait drôle de peindre son tailleur en saint Ignace, décocha sans rire :

— Savez-vous, mon cher Mouton, que vous êtes magnifique !

Le tailleur était ému par le rôle qu'on lui faisait tenir, blême, presque extatique, avec son cierge dans la main. Il protesta :

— Je suis grotesque.

Guilleret :

— Voulez-vous vous taire ! Moi aussi, je vous trouve superbe. Vous avez, de saint Ignace de Loyola, la figure subtile, volontaire, les yeux intelligents, derrière lesquels on devine de profondes pensées.

Riquette, passant derrière le tailleur à genoux, lui caressa le nez par raillerie espiègle, mais lui faisant risette :

— Tu es beau !

M. Mouton tressaillit. Une jolie femme, en chemisette et pantalon quasi transparents, lui tenait le nez et le complimentait, en minaudant. Le crâne du tailleur devint pareil à la carapace d'un homard cuit.

— Mademoiselle, vraiment... balbutia-t-il, en agitant le derrière.

— La pose ! Gardez donc la pose ! cria Dardier.

Quasi subitement, le crâne écarlate devint blanc, et Mouton ne bougea plus.

A présent, dans le silence presque religieux de l'atelier, les instants passaient, lents et graves. Dardier travaillait, tandis que Guilleret, au fond de l'atelier, sur le divan, causait avec Riquette. Le modèle semblait las ; il laissa, une minute, s'incliner le cierge, pencha la tête :

— Hé là ! s'écria Dardier, un peu de courage, monsieur Mouton ! C'est en train de devenir admirable !... Allons ! la tête levée et un peu à droite. Les yeux hauts !... Immobile, s'il vous plaît !

Dardier travaillait, dans la fièvre et la hâte des bons jours, — ceux où la vision est claire, où le pinceau s'active comme de lui-même, superposant les touches dont chantent les tons, où la joie créatrice de l'artiste anime l'image. Guilleret, quittant Riquette, s'approcha pour regarder se formuler, peu à peu, la physionomie du fondateur de la Compagnie de Jésus :

— Tu as raison de t'intéresser à ce Loyola. Son serment à Montmartre fut le point de départ de l'association qu'il fonda depuis, et la cause initiale d'une multitude d'événements des trois derniers siècles.

Dardier, tout en peignant :

— Loyola fut, avant tout, un administrateur. Il organisa l'initiative de ceux qu'il choisissait, en conservant et disciplinant leur responsabilité distinctive, pour faire converger toutes ces énergies, de tendances diverses, vers le But, que seul il entrevoyait. C'est le secret de la réussite des Jésuites et de la puissance de leur ordre : organiser des forces, sans les émonder par d'étroites règles.

Guilleret répliqua :

— Pour qu'il ait suffi à sa conversion de la lecture d'un livre, *la Vie des Saints*, alors que, soldat, — jusque-là, un peu paillard, — il gisait, blessé, dans un couvent de Pampelune, il fallait qu'il fût le grand poète que tu veux exprimer sur cette toile. Au début des saints, des génies, et même du rêve de bien des hommes ordinaires,... de nous simplement, il y a, souvent, une lecture, une vision, un chant... une impression qui serait, pour d'autres, fugitive... souvent, presque rien... mais tout, lorsqu'une grande sensibilité y trouve sa source et sa direction. Notre cerveau est comme un coffret de plaques sensibles où se reflètent les images, où vibrent les sonorités que discipline le talent du poète, du peintre, du musicien ; tout en nous, par visions et par échos, se réverbère et se perpétue, s'amplifie des éléments qu'apporte à l'esprit le monde extérieur.

— Oui, fit Dardier. Mais on ignore, le plus souvent, ce point de départ intellectuel, la cause d'où découlent, dans leur pente générale, les événements d'une vie.

Cependant, le tailleur, fatigué de rester ainsi prosterné, sur son tréteau de modèle, et peu compréhensif des propos qu'il entendait, tenait toujours son cierge, d'un poing ferme ; mais, de la main restée libre, il se frottait les genoux, que,

dans cette intention, il surélevait l'un après l'autre. La voix de Dardier, tout à son tableau, le rappela à l'ordre :

— La pose, je vous en prie! monsieur Mouton! Ne bougez pas, ainsi, continuellement.



Le tailleur, obéissant, se contreignit à rester immobile. Mais ses traits devenaient d'une pâleur singulière. Il avait une étrange expression qui lui faisait un visage douloureux de chrétien persécuté, de saint tout imprégné de foi divine; il ressemblait à un personnage en extase de vitrail. Les yeux reflétaient, on eut dit, une flamme intérieure, dévorante; le cœur gardait le sang figé : la figure de Mouton était aussi blanche qu'un linge.

Soudain, le peintre s'arrêta :

— Ah! mon cher Mouton, vous avez, en ce moment, une extraordinaire expression de pécheur visité par la foi!...

Guilleret, s'approchant :

— C'est, fichtre, vrai! Vous incarnez admirablement l'âme du personnage que vous représentez. Vous êtes un merveilleux comédien, Ignace de Loyola lui-même.

Riquette vint, au pied de la table à modèle, s'incliner et joindre les mains :

— On dirait une image de première communion.

Mouton sentait ses jambes s'ankyloser, érigeant toujours le cierge. Il ne put s'empêcher, encore, de se frottter les genoux et, même, il appuya, un instant, la main sur son ventre. Dardier reprit :

— Vous avez un visage de croyant, prêt à subir le martyre.

Le tailleur murmura :

— Je le subis... en effet.

Dardier :

— Qu'importe ! une pensée religieuse et hautaine vous possède tout entier.

Guilleret :

— Splendide ! une pâleur adoucit vos traits crispés par une douleur sacrée.

Mouton posa le cierge à côté de lui, sur la table à modèle, se mit debout comme une statue sur son piédestal et, les deux mains sur son ventre :

— Écoutez, messieurs, j'aime mieux vous dire la vérité : je suis pâle, parce que j'ai la colique !...

Alors Dardier, Guilleret, Riquette partirent d'un éclat de rire qui scandalisa le tailleur.

— Allons, fit Dardier, c'est une plaisanterie... Vous vous êtes étiré les jambes, à présent. Voulez-vous, je vous prie, reprendre la pose ?

Mouton, résigné, se remit à genoux et dressa le cierge énorme :

— Je vais tâcher d'attendre, le plus longtemps possible. Mais vous comprenez... Des émotions coup sur coup, ce cierge à la main, l'odeur, que je n'aime pas, de la cire... Tout ça me brouille le cœur... Et, surtout, une inquiétude !... Je pense que si ma femme entrait, me surprenait... Ah !

ma chère Marthe ! si vous saviez comme elle est jolie !...

Dardier :

— Elle est, vraiment, si adorable ?

— A se mettre à genoux.

— Vous y êtes, monsieur Mouton, fit Guilleret, dans une quinte de gaîté... Tenez, mon ami, vous me rappelez le pape.

— Pourquoi, monsieur Guilleret ?

— Je vais vous l'expliquer : mon histoire vous fera trouver moins long le temps de la pose et oublier votre femme... J'avais été mandé à Rome pour faire le portrait du pape, Pie X... oui, celui que j'ai exposé au Salon, à l'époque, et qui a été reproduit par l'imagerie populaire. En dehors des poses que voulait bien m'accorder le Saint-Père, j'assistais, pendant mon séjour au Vatican, à toutes les cérémonies religieuses auxquelles prenait part le souverain Pontife. J'eus ainsi, l'occasion de voir sur un pavois, *la sedia gestatoria*, le pape porté et promené par quatre hommes, dans la basilique Saint-Pierre, au milieu des cardinaux, des gardes-nobles, de l'encens, des chants... *magnificat anima mea dominoum !...* parmi la foule prosternée. Ce spectacle était sublime. Le Saint-Père avait une pâleur d'un effet grandiose, une figure blanche, hiératique, livide, blanche comme sa soutane blanche. Je le vis passer, immobile, sur son pavois un peu secoué par la cadence des porteurs, les yeux fermés comme pour mieux contempler, en esprit, une vision divine. Cette face blanche sous les cheveux blancs et la tiare romaine, les ornements pontificaux blancs, l'Agneau du Christ bénissant des fidèles accourus du monde entier et courbés, ce spectacle m'avait donné la plus directe sensation d'art et de

religion, peut-être, de ma vie. Le lendemain, à la séance de pose, j'exprimais, respectueusement, au Saint-Père l'émotion que j'avais éprouvée à contempler cette pâleur sacrée. « — C'est oune effet de la sedia, me dit le pape, quand on me promène comme ça... Le balancement me chavire le cœur. Zai envie de vomir. Alors ze deviens très pâle... » Eh bien, monsieur Mouton, vous ai-je distrait de votre colique? Le bas-ventre va-t-il mieux?

— Non, maître, je pense toujours à ma femme. C'est le Pape pour moi, celle-là, et je lui suis soumis comme un fidèle aussi. Je me rappelle qu'elle m'a envoyé ici porter une facture, chercher de l'argent, et je me disais que, si elle me voyait dans cette posture étrange!... et fatigante!...

Il n'en pouvait plus. Sans abandonner le jaune et lourd cierge, il recommençait à se frictionner les genoux, quand on sonna :

— Je suis sûr que c'est elle! s'écria-t-il.

Dardier, à Riquette :

— N'ouvre pas! Encore un créancier, peut-être...

Guilleret, amusé :

— Alors, ouvrez vite! Plus on est de fous, plus on rit.

Mouton, avide d'une diversion violente, lui faisant oublier son angoisse intestinale, se leva, farouche, sauta du tréteau et marcha vers l'entrée, en brandissant son cierge.

— Si c'est un autre créancier, rugit-il, je le flanque à la porte! Un créancier! Il suffit de moi, ici, pour être payé!

Mais, la paume et les doigts sur le bouton, il blémit, chancela, car une femme criait, du dehors :

— L'infidèle est là... J'entends sa voix!

— Ma femme!

Ignace de Loyola, décomposé, terrifié, recula, cherchant où se cacher, se laissa choir dans un fauteuil. Riquette, toujours en léger pantalon, bonne fille, s'empressait auprès de lui, tandis que Guilleret, impatient d'une explication conjugale qu'il prévoyait pittoresque, ouvrait à l'Euménide qui faisait retentir un carillon impérieux.

V

Une Parisienne :
Marthe Mouton

Et ce fut, à la stupéfaction de tous, une fort jolie femme qui entra, car Guilleret, Dardier, Riquette s'imaginaient que la beauté de cette épouse bourgeoise était due, surtout, à l'amour aveugle de son mari, au bandeau d'Eros. Svelte, alerte, elle avait les joues roses de colère et les yeux pleins d'une flamme charmante. Les cheveux, d'un blond frivole, la peau délicate, un corps souple, d'apparence tranquille, un tantet grassouillet, moulé dans la robe printanière, la figure intelligente et fine, elle vibrait étrangement.



Elle entra en coup de vent :

— Le misérable ! Je m'en doutais !

« Bigre ! pensait Guilleret, si je n'étais déjà captivé par la môme Riquette ! »

— « Nom d'un chien ! » fit Dardier, entre ses dents. Quant à Mouton, le mari, il était à moitié évanoui dans les bras de Riquette, en déshabillé transparent. Guilleret sentait que cette vue exaspérait l'intruse. Il tenta d'expliquer :

— Madame, veuillez vous calmer. Votre mari est tout à fait innocent.

— Comment, je le trouve là, dans une attitude suspecte, comme un carme, avec une demoiselle indécente !...

Riquette, indignée :

— Demoiselle !... Est-ce que je ressemble à une libellule ?

— Avec un homme si laid, moi ?... z'yeutez ma frimousse !... Est-ce qu'elle est pour un singe pareil ?...

— Alors, c'est pour le mettre à votre goût que vous l'avez affublé d'une robe de carme ?

Dardier, bas à Guilleret :

— Mais elle est adorable, cette jeune créancière ! C'est à vous donner envie de se couvrir de dettes, pour avoir le plaisir de la voir souvent !

Guilleret :

— Il lui manque le coup de fion.

— Je songe à la compléter.

Cependant, Mme Mouton continuait son algarade :

— En entrant, j'aperçois cette dévergondée, penchée sur mon mari, déguisé comme pour un carnaval...

Cette histoire commençait à embêter Guilleret. Il prit le tailleur par les épaules :

— Allons, debout, le mari ! Tâchez de vous débrouiller !...

Le tailleur se leva, péniblement, et balbutia :

— Marthe !... ma chère Marthe... Je vais tout te dire... Malgré les apparences... Je collabore à une

œuvre d'art sublime : *l'Abjuration d'Ignace de Loloya.*

— Avec une petite sans-culotte ?

— Non, Marthe, non... Je ne connais pas cette demoiselle, et je ne veux pas la connaître.

— Moi non plus, je ne vous connais pas ! Bonsoir, Ignace et la compagnie !

Ayant dit, Riquette, — qui en avait assez d'être traitée de « sans culotte » alors qu'elle en avait une, — grimpa, aux mollets, aux épaules, un frisson de mépris, l'escalier qui menait à la chambre à coucher de Dardier, en emportant, sur son bras, sa robe et son chapeau ramassés sur un coin du divan. Elle disparut.

Aussitôt, Jean Dardier s'inclina devant Mme Mouton :

— Madame, fit-il, permettez-moi de vous donner les explications auxquelles vous avez droit. Je suis le maître de la maison.

— Monsieur, je ne vous en félicite pas : il se passe, chez vous, de singulières choses. Vous attirez mon mari dans des orgies !

— Le mot est inexact.

— Peut-être des messes noires !... Pourquoi est-il en carme ?...

Dardier prit la femme du tailleur par la main et lui montra le tableau commencé. Puis, d'une voix prenante, caressante, de cette voix qu'il avait quand il parlait aux jolies femmes, en coulant, vers la blonde agréable, des regards allumeurs :

— Madame, vous êtes trop jolie pour ne pas être spirituelle. Reconnaissez-vous votre mari ?...

— Oui, il me semble...

— En saint Ignace de Loyola.

— Que signifie ?...

Dardier prit son sourire le plus aimable :

— Madame, c'est très simple. Votre mari s'est présenté ici, tout à l'heure, dans un état de surexcitation légitime. Il venait me réclamer l'argent que je lui dois. Or, je ne possède rien, pour l'instant, et cet atelier est au nom de mon maître d'armes. Mais, quand ce tableau sera terminé, je toucherai six mille francs. Oui, madame ! Il importe donc, pour mes intérêts et pour les vôtres, que l'œuvre soit achevée le plus rapidement possible. Votre mari, très intelligent, l'a fort bien compris ; et, comme je n'avais pas de modèle et qu'il possède le type demandé, il a consenti à me poser Ignace de Loyola.

Depuis ce moment, Marthe Mouton avait compris que, si Dardier et Guilleret se moquaient vaguement de son mari, leur plaisanterie reposait, quand même, sur une base raisonnable : celle que le peintre venait de dire. Mais, Mouton s'était rendu presque ridicule ; elle en était blessée dans son orgueil. Vexée aussi de se sentir un peu dans son tort, par l'inanité de son intervention jalouse, elle craignit de paraître sotte aux yeux du beau garçon qui la dévisageait en souriant. Alors, elle tourna des regards courroucés vers son mari et laissa tomber du bout des lèvres :

— Il ne te manquait plus que ce déguisement.

A son tour, Guilleret s'inclina devant elle :

— Allons, madame, ne soyez point fâchée... Vous avez cru entrer dans un atelier libertin, et vous voilà, au contraire, dans une atmosphère de travail religieux.

Un peu confuse, mais ne voulant pas, quand même, céder du premier coup, Mme Mouton, qui ne perdait pas la tête et le sens des affaires, répliqua :

— Soit, monsieur... J'ai pu me tromper. Mais en quoi l'achè-

vement de ce tableau nous garantit-il que nous serons payés?...



Guilleret tira son portefeuille.

— Je suis Président du Jury, madame, et vous affirme que l'œuvre de mon ancien élève sera acceptée au Salon et acquise ensuite, je le garantis, pour six mille francs. Dardier a promis un acompte de deux mille francs à votre mari : les voici...

A la vue des deux larges billets de banque, Marthe comprit, définitivement, que tout ça était sérieux. Alors, elle, sérieuse aussi, s'approchant d'une petite table où il y avait de quoi écrire, s'y installa :

— Je vais vous faire un reçu.

A cet instant, parut Riquette en haut de l'escalier.

Elle avait revêtu une robe de velours bleu, une gaine plutôt, tellement elle moulait le corps souple et d'allure impubère. Menue, plus gamine que femme, elle était drôlement étonnée sous le petit chapeau surmonté d'un paradis. Et elle vit Guilleret tenant les deux billets de mille francs, tandis que Mme Mouton rédigeait son reçu. Elle dégringola les marches :

— Oh ! deux mille francs !... Laissez-moi voir comment c'est fait, un billet de mille !



Elle considérait, stupéfaite, les images bleues. Puis, elle regarda Guilleret, qui, souriant, montra son portefeuille.

— Il y en a d'autres, là-dedans.

— Il y en a d'autres ! balbutia-t-elle... Alors ?... Vous êtes très riche ? Oh ! monsieur Guilleret, laissez-moi bien vous regarder.

Toute tremblante, elle remit au peintre célèbre ces deux billets si considérables, et, une minute, sans voix, les yeux emplis d'une admiration naïve, elle contempla Guilleret comme un dieu en or.

Ayant terminé son reçu, Marthe Mouton avait sorti de son réticule un timbre de quittance qu'elle avait collé, annulé.

— Voici le reçu à valoir, dit-elle à Guilleret. Il est, naturellement, au nom de M. Dardier...

Guilleret lui remit les deux billets de mille francs. Alors, gracieuse, tout étant en règle à présent, la jolie femme du tailleur, aimable, ajouta :

— Je m'excuse, messieurs, de vous avoir interrompus... Alfred, reprends ta pose.

Puis à Dardier, considérant le gentil garçon vers lequel, déjà, une sympathie l'attirait :

— Je ne suis pas de trop ?...

Il s'inclina :

— Vous me rendez trop heureux, jolie madame. Dans le rayonnement de votre beauté blonde, je me sens déjà plus inspiré.

Elle rougit un peu, et s'assit. Mouton, lui, avait repris son cierge et, s'agenouillant, sa colique disparue, puisque sa femme était là, tranquille et satisfaite, il tâchait de retrouver son attitude sacée.

Alors, Riquette, contemplant la scène paisible, regardant la jolie femme du tailleur, n'y tint plus. Elle s'écria :

— Chouette ! la paix est faite !... Madame Mouton, vous êtes rudement gentille : il faut que je vous embrasse...

Marthe, riant :

— Si vous voulez, mademoiselle.

Espiègle et enfant, elle posa un baiser sur les joues rosées de la blonde délicieuse, en expliquant, sur la joue droite :

— Pour m'sieur Dardier...

Sur la joue gauche :

— Pour Monsieur Guilleret.

Jacques Bailly — l'élève de Dardier — pendant cette embrassade, était rentré avec Taki, la fox-terrier du Yorkshire, la boule de poils. Il avait vu les baisers et entendu les désignations, sans comprendre.

— Et pour moi ? fit-il.

Riquette se retourna, dédaigneuse :

— Toi, tu ne comptes pas !...

VI

Bailly et Taki

Jacques Bailly avait répliqué à Riquette, tout haut :

— Naturellement, je ne compte que pour encaisser des taquineries.

Après quoi, tenant toujours son chapeau à la main, il promena son regard de Mouton, — le tailleur qu'il connaissait bien, mais qu'il était tout de même surpris de voir en froc, à genoux, et tenant un cierge à la main, — au membre de

l'Institut, à Guilleret, qu'il connaissait de vue seulement et qu'il admirait, sans lui avoir jamais parlé. Quant à la dame blonde, il se demanda qui était cette nouvelle et s'inclina devant.

Dardier présenta :

— Mon élève et ami, Jacques Bailly, — Madame Mouton.

Ah ! c'était la femme du tailleur, de Mouton agenouillé, un gros cierge à la main ! Sans comprendre davantage, il fit des efforts pour ne pas pouffer de rire, et Dardier eut peur qu'il ne commit une gaffe. Tranquillement :

— Jacques, si tu étais bien gentil, tu redescendrais promener la chienne.

— Mais, nous en venons.

Sur un regard impérieux de Dardier :

— Taki !... tu as entendu ?... Le patron ne veut pas de nous.

La chienne secoua ses oreilles tombantes, sa multitude de poils soyeux, et, — d'un caractère facile, devinant, — qu'on allait retourner dans le maquis, se mit à aboyer autour des jambes de Jacques.

Riquette s'approche de lui :

— Ouste ! les bêtes ! dehors !

Bailly donne à Riquette une bourrade et marmotte entre ses dents : « Si je comprends quelque chose à ce qui se passe !... » Puis, à Riquette, tout bas :

— C'est bien Guilleret, le grand maître ?

— Oui, bébé, c'est Lui !

Riquette ayant répondu, très fière, poussa Jacques vers la sortie ; mais l'élève, avant de disparaître avec Taki, fit au visiteur considérable un profond salut.

VII

Romances sans paroles

Tout était retombé dans le silence. Les personnages présents, heureux, au fond, de ce calme après l'orage, goûtaient le charme de l'heure imprévue, tout en suivant, chacun, des pensées intimes dont un autre faisait les frais.

Jean Dardier peignait avec fureur. Cette alerte lui avait fait sentir, une fois de plus, les inconvénients de la pauvreté, et il songeait, non sans joie, aux quatre beaux billets de mille qui, tout de même, lui resteraient, pour récompenser encore son effort. Son regard allait du tailleur des artistes, ce brave Ignace de Loyola, à la toile ; et, bientôt, il était empoigné, tout entier, par la préoccupation artistique de son labeur passionnant. Mais, de temps à autre, il clignait de l'œil vers la blonde, harmonieuse et grassouillette, entrée chez lui de façon inattendue, et il ne pouvait s'empêcher de la trouver séduisante infiniment. Aussi bien, ne se défendait-il pas contre le sentiment naissant. Il se souvenait de tout ce que Mouton, après son mariage, avait raconté sur sa femme ; et il enviait le mari d'une beauté si accomplie qui joignait à ses dons physiques les qualités morales d'une

épouse parfaite et d'une bonne ménagère. Il pensait, aussi, à ses soirs esseulés, tristes, malgré l'exubérance de Bailly et de Riquette ; aux restaurants, aux bruyants lieux publics où il vivait ses heures de repos. Et, autour de la jolie blonde, il entrevoyait le foyer, décrit par Mouton, le calme reposant des soirées sous la lampe, l'affection sincère. Il soupira de désirs légitimes.

Marthe Mouton, elle, pensait à son « home » un peu trop monotone et terne, avec un mari placide pour lequel, néanmoins, elle avait de l'affection. Et, inquiète, légèrement nerveuse, le regard qui se posait sur Mouton agenouillé, tenant son cierge, s'égarait sur le peintre. Alors, en découvrant que le beau garçon faisait, sur elle, une impression agréable, elle baissait les yeux, troublée, en rougissant.

Louis Guilleret s'était rapproché de Riquette, le plus possible, et elle ne se plaignait pas de ce voisinage. Les pensées de Guilleret n'étaient pas compliquées : il désirait, simplement, « la gosse ». Mais Riquette était en proie, elle, à une multitude d'émois qui la bouleversaient.

Certes, elle avait entendu parler, souvent, de Guilleret. Elle savait, ayant fréquenté les ateliers, que c'était un nom fameux de peintre officiel. Elle avait même vu, de lui, dans une exposition, le portrait de la propriétaire des grands magasins, *les Galeries Parisiennes*, Madame Lestang, un portrait de vieille très intelligente autour duquel s'assemblaient les admirateurs. Sans doute, de jeunes rapins blaguaient la gloire et les honneurs de Guilleret ; mais Riquette était trop fine pour ne pas démêler l'envie que masquaient leurs propos. Et, pour elle, petite fille de rien du tout, ce grand homme représentait une sorte de dieu de l'Olympe républicain, — elle

connaissait l'Olympe, pour l'avoir admiré dans une revue du Moulin-Rouge, — un Dieu des arts, dont le prestige l'intimidait.

Voilà que, comme dans un conte de fées, le grand homme l'avait distinguée, elle, Riquette ! A la minute même où elle pensait à cet événement inouï, elle sentait, sur les frisons de sa nuque frêle et sur sa bouche entr'ouverte, le chaud regard des yeux amoureux de Guilleret. Elle en frissonnait toute.

Parfois, elle le regardait, elle aussi, effrontément, le détaillant des pieds à la tête. Et elle songeait :

— Pas possible ! je rêve !... C'est à moi, à moi, Riquette, Riquette à la houppe, que ce bonheur va arriver ?...

Elle se voyait déjà dans ses bras, toute petite et soumise, humble, reconnaissante, flattée. Elle pensait :

— Je l'appellerai : « Mon grand homme ».

Mais, de temps à autre, une inquiétude l'oppressait : elle avait peur de se tromper sur les sentiments de Guilleret, et elle tremblait de peur, craignant de voir, bientôt, son rêve s'évanouir.

VIII

Une alerte nouvelle

Dardier, avisant la boîte de cigarettes, demanda, tourné vers Marthe :

— Me permettez-vous de fumer, chère Madame ?...

Elle sourit, car elle le sentait tout à fait séduit.

— Mais, certainement.

Dardier remercia, alluma sa cigarette. Et, comme la porte-fenêtre du balcon était ouverte, il la franchit, disant :

— Je vais envoyer les premières bouffées bleues dans le ciel pur de ce jour printanier.

Une minute, tandis que, dans l'atelier, Guilleret, M. et Mme Mouton et Riquette entouraient le tableau pour juger de l'effet, il contempla, lui, par discrétion, le paysage montmartrois, quelques arbres accrochés encore au flanc de la Butte, déjà verts et fleuris, les toits de Paris, leurs fumées, et, par-dessus, l'immense ciel ensoleillé.

Soudain, Dardier, malgré lui, jura :

— Nom de Dieu !

Tous sursautèrent :

— Qu'y a-t-il donc ?

Dardier navré :

— Oh !

— Qu'y a-t-il encore, sacrebleu ? interroge Guilleret.

Et Marthe, d'instinct, alla sur le balcon. Dardier lui montra un homme arrêté sur le trottoir en face :

— Zut ! il regarde par ici. Il nous a vus.

— Eh bien ? demanda la femme du tailleur.



Dardier, découragé :

— C'est encore un créancier !...

Du coup, Mouton bondit sur le balcon près de sa femme :

— Un créancier ! cria-t-il. Où ça ?...

Et quand il eut, lui aussi, aperçu la silhouette inquiétante :

— Qui est-ce ?... Le boucher ? le crémier ? le boulanger ? le marchand de couleurs ?...

Ils étaient rentrés dans l'atelier, Dardier baissa la tête honteusement !

— C'est mon tailleur !

Le crâne de Mouton devint rouge, pâlit, rougit encore. Et, dans la boule aux couleurs changeantes, les yeux agrandis produisaient de la colère, de la stupeur, de l'indignation.

— Comment ? votre tailleur !... Eh bien, et moi ?...

Mme Mouton, faisant chorus, suffoquée aussi, répétait :

— Votre tailleur ?

Mais, se tenant les côtes, Guilleret trouvait encore ça très amusant. Riquette, furieuse, le prit à témoin :

— Il avait deux tailleurs ! Et ce mufle n'a jamais voulu seulement m'offrir un corset !

Guilleret, enlaçant la taille fine du modèle :

— C'est, peut-être, parce que vous n'en avez pas besoin...

— Alors, il aurait pu m'acheter des bottines. Je vais, bientôt, marcher pieds nus !

Guilleret lui souffla dans l'oreille :

— Je vous donnerai tout ce qu'il vous faut pour marcher.

— Ensemble ? répliqua-t-elle, en le fixant.

Mais le tailleur, ayant jugé la situation, s'indignait :

— Alors, vous me trompiez ?... Tandis que je m'éreintais à vous faire plaisir et que je me ruinais...

— Je vous demande pardon : c'est l'autre que je trompais, car je l'avais avant vous ! Supposez que votre femme ait un amant...

— Monsieur Dardier !

— Insolent ! fit Marthe.

Sans se démonter, Dardier expliqua :

— Ce n'est qu'une supposition, bien entendu. Admettons, une minute, que votre femme vous trompe. Est-ce envers le premier amant qu'elle serait infidèle ou envers le second ?...

— Envers son mari ! s'écria Riquette. Une femme propre n'a pas deux amants à la fois.

— Bravo, Riquette ! lui dit encore, à l'oreille, Guilleret, ravi. Pour cette belle pensée, tu auras aussi le corset, et même, une robe de printemps.

Elle le considéra, puis, joyeuse :

— Chic ! Vive l'Institut !

Dardier, imperturbable, reprenait :

— Il n'y a trahison qu'envers le mari. Or, vous, monsieur Mouton, comme vous êtes venu le second, vous êtes donc l'amant ! Et, si l'un des tailleurs a le droit de se plaindre, c'est l'autre !

Une seconde, Mouton balança sa tête et ses bras, et le grand cierge, qu'il n'avait pas lâché, décrivit dans l'air un moulinet terrible. Or, dans le silence qui suivit, la sonnette résonna :

— C'est lui ! fit Dardier. L'animal a vu que j'étais là !...

Alors, soudain, grandi par l'importance de son rôle, Mouton prononça, d'un ton qui n'admettait point de réplique :

— Cachez-vous !... Cachez-vous tous !...

— Venez vite ! fit Riquette en tirant Guilleret par le bras.

Elle l'entraîna sous la chambre à coucher aérienne dans l'aimoir meublé par le divan aux nombreux coussins, et vite, elle referma sur eux les tentures aux fastueux tournesols.

Mais Dardier, tout de même décontenancé, et Mme Mou-



MARTHE MOUTON

ton, indécise, ne bougeaient pas. Le tailleur les poussa vivement :

— Vous n'êtes pas là, vous dis-je ! Montez, laissez-moi recevoir, seul, ce créancier.

Le peintre s'inclina devant Mme Mouton :

— Chère Madame, il faut obéir.

Il lui montrait l'escalier. Elle le gravit, alerte, dans un retroussis de jupon clair et parfumé. Et Dardier s'élança derrière elle, avec les ardeurs d'un chien de chasse qui flaire la perdrix.

IX

Les deux tailleurs

Mouton, majestueux, toujours vêtu de sa robe de bure et tenant son cierge, ouvrit la porte :

— Quand vous aurez fini de carillonner ?... Que voulez-vous ?

Le nouveau créancier entra et regarda autour de lui, soupçonneux. Cela respirait le silence, l'embuscade et la conspiration. Enfin, il retrouva ses esprits :

— Ce que je veux ?... Est-ce que ça vous intéresse ?... D'abord, où est Dardier ?...

— Monsieur Dardier, vous voulez dire !

— Monsieur, si vous y tenez. Et puis, qui êtes-vous ?

— Saint Ignace de Loyola.

— Bougre de tourte ! Il est défunt, depuis plus de trois siècles !...

— Je suis Ignace de Loyola, tout de même. Et la preuve, la voilà !

Il montra la toile sur le chevalet. Alors, le second créancier se mit à rire, et dit :

— C'est un modèle rigolo.

Puis, familier, le prenant par l'épaule :

— Mon ami, allez me chercher votre maître.

— Non ! je ne suis pas à vos ordres, d'abord ! D'ailleurs, M. Dardier est sorti.

L'intrus ricana :

— Sorti ?... pas possible ! Par la fenêtre ?... en aéroplane ? Je l'ai vu d'en bas qui regardait de mon côté, en compagnie d'une femme.

— Alors, c'est que mon patron ne veut pas voir votre figure.

— Probable ! mais, je tiens, moi, à regarder la sienne... oui, la mine qu'il fera quand je vais lui annoncer que je suis las d'attendre... Mon cher et vénéré saint Ignace de Loyola, je vous donne trois minutes pour avertir « monsieur » Dardier que je veux lui parler.

— Je vous répète qu'il est sorti !

Le second tailleur haussa les épaules et montra la porte de la chambre, en haut de l'escalier. Il fit, avec une sourire entendu :

— Il est là-haut, enfermé avec une grue !

Mouton faillit tomber de saisissement.

— Vous mentez !...

— En train de faire des cochonneries...

— Qu'en savez-vous ?

— Voulez-vous faire un pari ?

Il baissa la voix, et, confidentiel :

— Nous allons monter doucement l'escalier. Nous regarderons par la serrure, et, si votre patron n'est pas avec une jolie femme... je l'ai aperçue avec lui, du coin de la rue... en train de... vous comprenez ?... Alors, j'aurai perdu et je vous paie à dîner !...

Mouton, écumant de rage :

— Ah ! vous me paierez ça, vous !...

— Oui, un bon dîner... Je ne demande pas mieux. Je suis certain que le coup d'œil vaut bien cette dépense. Allons, venez-vous ?

Il essayait d'entraîner le mari.

— Non, non !

— Naturellement... Saint Ignace !... Mais moi, je vais regarder...

Mouton s'élança. Il se campa au pied de l'escalier, et, levant son cierge comme une trique :

— Arrière ! Vous ne passerez pas ! J'ai la garde du lieu.

— Du mauvais lieu... Oh ! oh ! Vous faites un joli métier !

— Le même que vous, monsieur !...

— Hein ?... Je suis un honnête tailleur, moi ! Et je ne pose pas les saint Ignace, en montant la faction, avec un cierge, devant une chambre à coucher... Je ne suis pas gardien de sérail, moi !

Hors de lui, Mouton marcha sur l'insolent :

— Canaille ! drôle !

— Hé là ! fit le confrère, vous prenez votre rôle au sérieux, vous !...

Mais, prudent, il recula, se fit un rempart du chevalet sur lequel était posée la toile commencée : *l'Abjuration.* — Congestionné, Mouton montra la porte :

— Foutez le camp !

L'autre, cependant, à son tour agressif :

— Non ! je resterai jusqu'à ce que j'aie vu Dardier !

Il prit le veston du peintre resté sur une chaise et remplacé, pendant le travail, par un pyjama d'atelier :

— Et ça ? fit-il. Est-ce une preuve que Dardier est là ?

— Je reconnais le veston qu'il avait sur lui, la dernière fois que j'ai pu le joindre.

Rejetant, avec dégoût, le vêtement qu'il avait pris :

— Il lui va d'ailleurs assez mal. Je voudrais savoir quel est le calfat qui l'habille à présent !...

Mouton était passé du cramoisi violent au pâle le plus terne. Les dents serrées, il ramassa le veston du peintre, le veston qu'il avait confectionné avec soin.

— Ah ! fit-il, la voix rauque, vous trouvez, vous, le malin, que ce veston est mal fait ?...

L'autre haussa les épaules :

— Du sabotage et de la camelote.

— De la camelote ! Vous appelez ça, de la camelote ?... De l'étoffe à dix-huit francs le mètre !...

— A dix-huit sous !...

Cette fois, l'injure était directe. Mouton, hors de lui, s'élança sur le rival. De près, il lui mit, sous le nez, son nom et son adresse, en lettres d'or, sur un ruban cousu à la doublure du veston.

— Tenez, lisez cette marque : *Alfred Mouton*, tailleur... Vous avez lu ?... Eh bien, sachez que M. Mouton n'habille pas ses clients avec des draps de pacotille !... Tout ce qu'il fait est de l'ouvrage supérieur... Et, quand il se met en devoir de corriger un imbécile et un grossier personnage, c'est encore du travail distingué !

Ce disant, il retroussa, sur ses bras velus, les manches de la robe de bure, brandit le cierge énorme, et son confrère épouvanté recula vers la porte :

— C'est un fou !... Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?... Vous n'êtes pas tailleur, ni Mouton ?

— Si, un Mouton enragé !

Grimpant quelques marches, il empoigne le cor de chasse accroché au poteau de soutènement de l'escalier, sonne quelques notes d'hallali, puis, reprenant son cierge redoutable, il fait un bond vers son antagoniste. Celui-ci, complètement affolé, saute de côté, ouvre la porte, et s'enfuit.

— Lâche ! hurle Mouton. Tu te sauves !... Mais je saurai te rattraper, à moins que tu ne sautes dans la cage de l'escalier !...

Là-dessus, ivre de rage, toujours vêtu du froc de saint Ignace et brandissant le cierge, il franchit la porte, à son tour.

X

Son grand homme

On entendit, alors, un brouhaha terrible ; dans l'escalier, des cris, des injures. Guilleret, la figure toute rouge, et Riquette,

un peu décoiffée, sortent du réduit fermé, — sous la chambre à coucher où se tenaient toujours Dardier et Mme Mouton, — par les portières bleues aux tournesols gigantesques (qu'on eût dit de Van Gogh), aux soleils aliénés flamboyants. Ils avaient des têtes confuses de gens brusquement dérangés et que la lumière brutale semble, soudain, gêner.

— D'abord, fermons la porte ! fit Guilleret.

Il risque un pas sur le palier, par curiosité, regarde, penché sur la rampe ; puis, rentré, il s'écrie, joyeux :

— Je crois que la victoire est pour saint Ignace !

Riquette, montrant la chambre en l'air, où nul ne bougeait :

— Il mérite de vaincre, puisqu'il succombe en haut.

Puis, contemplant son grand homme une seconde, elle se jeta dans ses bras et fit claquer joyeusement deux baisers sur ses joues.

Guilleret :

— Les baisers que l'on entend ne valent rien. Je préfère celui de tout à l'heure, derrière les soleils.

Elle avance ses lèvres et Guilleret, troublé, se pencha sur la bouche minuscule où la langue de Riquette évoquait d'autres caresses. Les mains sur le frêle et souple buste :

— Comme tu es troublante, Riquette !... Tu as des yeux qui promettent et des seins qui tiennent.

Elle se dégagea, pudique et frissonnante.

— Mon grand homme, laissez-moi ! Si Jean venait...

— Sois tranquille, petite Riquette... Notre ami est en train d'oublier qu'il m'a confié sa fille.

— Vous croyez ?... Ah ! le brigand !...

Quand même, elle était énervée de savoir Dardier toujours enfermé avec la jolie blonde. Guilleret, inquiet :

— Riquette, serais-tu jalouse ?...

— Oh ! non ! Au contraire !... C'est de la joie !

— Voilà pour moi qui est inexplicable !...

— Dardier aurait été seul, sans amie, sans amour, je ne l'aurais pas quitté... Ça m'aurait fait trop de chagrin de lui causer de la peine.

— C'est bien vrai ?... Tu n'as été la maîtresse de Dardier que... une nuit ?

— Puisqu'il vous l'a dit : une nuit.

— De temps en temps ?

Riquette élude la réponse.

— Je suis devenue sa fille, vous comprenez... On s'est habitué à vivre ensemble, malgré les disputes...

Elle regarde en l'air :

— Maintenant, s'il est vrai que la jolie blonde avec qui il est enfermé...

Ils regardent la maisonnette toujours close :



— Ce doit être vrai, Riquette.

— Alors, mon grand, je suis à vous !...

Guilleret l'attira toute contre lui :

— Mignonne, tu suivras sans regret le vieil homme que je suis ?...

— Oh ! mais, vous n'êtes pas encore vieux !...

— Pas encore !... Quels mots délicieux et cruels tu as ? Enfin, tu me plais ainsi, et même si tu devais me faire souffrir...

— Oh ! m'sieur Guilleret ! Demandez à Dardier si je suis bonne fille ?...

— Tu étais bonne fille avec lui, parce qu'il te grondait, quand tu n'étais pas sage. Mais moi, Riquette, je n'ai plus l'âge de ces sacrilèges !... Tu seras une enfant gâtée, peut-être une enfant terrible !...

— Alors, pourquoi que vous êtes amoureux de moi et que vous voulez m'emmener ?...

— Pourquoi, Riquette ?... J'aime ton corps gracile, ton âme inquiétante... tes yeux mystérieux, câlins, étonnés, attirants... ta bouche petite comme une fleur d'un matin printanier... tes gestes nerveux, ta voix d'enfant, ton sourire, ton regard, tout ce qui, en toi, te fait pareille à un petit animal précieux, à peine apprivoisé, dont on ne sait pas encore ce que seront, plus tard, les élans et les pensées...

Elle le considéra longtemps, en silence, avec des yeux rieurs et graves, tour à tour ; sans doute, elle essayait de comprendre ce qu'il avait voulu dire. Il se souvint d'avoir vu les mêmes regards à une petite Ouled-Naïl, lors d'un voyage en Afrique, à Touggourt, à qui, pendant une heure, il avait offert des mots d'artiste et des gestes sincères. Or, la petite

Ouled-Naïl ne savait guère le français. Et, pendant tout le temps qu'il avait parlé, elle n'avait cessé de sourire, en montrant des dents blanches et en fixant les yeux du peintre, comme pour y lire le secret des mots étrangers qu'il prononçait.

Et voilà que, soudain, Riquette, comme reprise par son idée :

— Vous avez vu, tout à l'heure, comme il reluquait cette Mme Mouton, et comme il s'est hâté de l'entraîner... Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

Guilleret mit un doigt sur les lèvres de Riquette :

— Chut ! les petites filles n'ont pas le droit de demander...

— C'est dégoûtant ! Je veux m'en aller !... Je veux m'en aller !

Guilleret la retint. Fâchée, elle fit mine de se diriger vers la porte :

— Tu oublies l'autorisation paternelle... Que va dire Dardier ?

— Ce qu'il voudra !... M'a-t-il demandé la permission, lui, de s'enfermer avec la dame ?... C'est un manque de morale...

— Riquette !... Riquette !... Tu as donc une morale ?...

— J'ai tout ce qu'il faut.

— Attends que je la mette encore à l'épreuve...

Il embrasse l'enjôleuse sur la bouche ; elle soupire :

— Mon grand homme chéri, comme je t'aime !...

Elle se dégagea brusquement :

— Dites, si vous alliez un peu frapper là-haut ?... Ça devient indécent !...

— Tu as raison, Riquette. D'autant plus que saint Ignace

a dû venir à bout du créancier récalcitrant et ne va pas tarder...

Un carillon désordonné retentissait, retentissait, retentissait.

XI

Après la victoire

C'était Mouton qui revenait. Guilleret ouvrit donc la porte, sans se presser, estimant que, de là-haut, Dardier devait, tout de même, entendre sonner.

A la vue de Mouton, il ne put garder son sérieux. Le tailleur était en loques ! Du froc de saint Ignace, il ne subsistait que des lambeaux. Le grand cierge brisé, par endroits, — mais les tronçons réunis par la mèche, ressemblait à une trique lamentable dans la main crispée du tailleur. Quant à sa figure, elle était violette, striée de rayures rouges. Un œil tout gonflé, poché au bleu, attestait la bataille des deux tailleurs.



— Que vous est-il arrivé ?... Cette brute de créancier ?...

Essoufflé, mais fier quand même, Mouton expliqua :

— Ça n'a pas été long... L'ayant rattrapé sur le palier du quatrième étage, j'ai sauté dessus avec une telle violence, en le faisant pirouetter, que, chancelant, il est tombé en arrière. Il aurait pu se casser les reins, mais il a pu se raccrocher à la rampe, et il a, simplement, dégringolé

les marches du troisième étage... sur le dos... Le drôle se ramasse et file... Ma fureur point calmée, je l'ai rejoint, et, l'empoignant par le fond de sa culotte, j'ai voulu l'envoyer encore en toboggan !...

Mouton souffla, s'épongea le front, reprit :

— Comme je le balançais en haut des marches, le fond de son pantalon me reste dans les mains !... Ah ! ce n'était pas de l'étoffe à dix-huit francs le mètre !... Mais, grâce à cet incident provoqué par la mauvaise qualité de sa marchandise, mon homme s'échappe ! Je cours après lui, bien entendu. Nous dégringolons, en trombe, l'escalier, et nous voilà dans la rue !...

— Dans la rue ? fit Guilleret. Avec votre froc et votre cierge ?

— C'est là que ça s'est gâté. Des passants m'ont pris pour un fou, ont voulu m'empoigner... J'ai eu le tort de taper, avec mon cierge, sur la tête de quelqu'un ; alors, la foule, indignée, m'a passé à tabac... J'ai pu, heureusement, me soustraire à leur rage imbécile.

Jovial, content de lui :

— Et me voilà !...

— Et vous voilà !... firent ensemble Riquette et Guilleret, en s'efforçant de retenir leurs rires.

Soudain, le tailleur se frappa le front :

— Où est ma femme ?... Et Dardier ?... Où sont-ils ?

Il s'élance vers l'escalier. Guilleret, prévoyant un malheur, court à sa suite, essaie de l'empêcher de monter en se cramponnant aux loques du froc.



XII

Presque rien, presque tout

Enfin, la porte en haut s'ouvrit et Dardier parut, le premier, suivi d'une Mme Mouton énigmatique, l'air étrange, avec des yeux très brillants et des pommettes roses.

Qu'avaient-ils dit ? qu'avaient-ils fait ?

Il avait tout dit, sans doute ; elle avait écouté. Peut-être, avait-il aventuré un baiser, qu'elle avait détourné, qu'il avait pu, seulement poser, au coin des lèvres. Premier baiser n'est rien, mais il deviendra tout.

XIII

Riquette s'en va

Mouton, au bas des marches, déclamait :

— Vous fîtes bien de vous cacher, mon cher ami : cet importun n'avait pas, envers vous, des intentions très catholiques.

— Ciel ! s'écrie Mme Mouton, en voyant dans quel état réapparaissait son mari. Tu t'es donc battu, Alfred ?

Riant et satisfait de lui-même :

— Oui, avec une foule déchaînée. Un contre cinquante !... Et je suis, quand même, encore un peu là !

— Tu es brave, Alfred !

Riant comme lui :

— Et tu es superbe, ainsi !

— Je suis affreux... Cette populace m'a écharpé... Marthe, je t'en prie, ne te moque pas de moi...

Dardier, à son tour, descendait l'escalier :

— Mais elle ne se moque pas ! Votre femme a dit les mots qui conviennent : ce que vous venez de faire est épatant !... Les mots me manquent, en ce moment, pour vous exprimer mon émotion et ma reconnaissance... (Il s'arrêta sur les marches, au milieu de la descente, juste comme ses pieds étaient à la hauteur de la tête du mari)... la honte, mon cher, que je ressens à me sentir si petit, en face de vous, si grand !...

Mouton voulut ouvrir la bouche, protester ; mais sa femme l'enlaçait, le tâtait, sincèrement émue de le voir en cet état, tandis qu'il se débattait, dans l'enveloppement de cette affection inquiète :

— Je n'ai rien de cassé ! Des égratignures, un œil au beurre noir... ce n'est pas une affaire ! Il n'y a que le pauvre froc qui soit malade ! Le drap n'était pas fameux... Je vous en ferai un autre, meilleur.

— Comment, s'écrie Dardier, pourrai-je m'acquitter envers vous ?

Riquette, tout à coup, claironna :

— En ne vous conduisant pas comme un mufle.

— Riquette!

— Zut! Zut!

— Tu vas recevoir la fessée, Riquette!

Elle éclata de rire :

— Fini, mon vieux! J'ai un protecteur!... Ce grand homme!

Guilleret à Dardier, en clignant de l'œil vers Mme Mouton :

— Tu nous as laissés, trop longtemps, seuls ensemble. Or, rien n'est plus dangereux, n'est-ce pas, qu'une telle épreuve?

Mais Dardier tendit les mains vers son modèle favori, sa petite fille :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles!

— Quoi? tu prétends garder Riquette? Madame Mouton, est-ce que vous trouvez ça possible?

Riquette joignit sa rosserie à celle du maître :

— Oui, jolie madame, dites si c'est possible!

— Lâches! jeta Dardier, avec désespoir. Qu'est-ce que je vais devenir, sans mon modèle?...

— Tu mangeras en tête-à-tête avec ton élève, fit Riquette cruelle, et Taki occupera ma place.



Guilleret intervint :

— Et tu peindras saint Ignace! Au surplus, si tu tiens à ce que je le fasse accepter au Salon, tu n'as pas de temps à perdre. Il te reste dix jours.

Résigné, sentant peser

sur lui les regards ironiques de Guilleret et du modèle, Jean Dardier baissa la tête. Cette mésaventure l'embêtait.

— Riquette ! dit-il, d'une voix émue, tu reviendras me voir ?...

— Mais oui, nigaud ! Embrasse-moi !

Il la prit contre lui, l'enlaça, murmurant :

— Partir, c'est mourir un peu.

Le membre de l'Institut proteste gaîment :

— Mais non ! *Partir, c'est vivre*, et le voyage exalte en nous la vie, l'espoir, l'amour du risque et de l'inconnu, toutes les forces en désir de voir, d'aimer peut-être. Il n'y a qu'un moment définitif : oui, *mourir, c'est partir beaucoup*, mourir à tout ce qu'on aime, à soi, et à trois ou quatre personnes... Mais, on se reverra, nous, mon cher Jean.

Dardier embrassa de nouveau Riquette :

— Tu étais ma petite fille...

— Eh bien ! sois heureux, tu la vois établie confortablement... Tu ne m'en veux pas ?...

Guilleret tendit les mains à Dardier, qui, les pressant de bon cœur, répondit :

— Non. A vous aussi, je dois tant de reconnaissance.

— Ah !... pour le saint Ignace ! compte sur moi !... Viens, Riquette.

Il serre encore les mains de M. et Mme Mouton, prend Riquette par le bras, va vers la porte, se retourne, vers son élève :

— Au revoir, mon gendre !...

Jean Dardier suivit, des yeux, le couple qui s'en allait ; et, quand la porte fut refermée, il sentit en lui comme un grand déchirement.



XIV

Formation d'un foyer

Pendant quelques minutes, Dardier resta songeur et mélancolique. Le tailleur et sa femme, comprenant sa pensée, la respectaient. Mais Mouton, brave homme, n'y tenait plus : il s'élança, bientôt, les bras ouverts :

— Mon ami... nous sommes là... nous !... N'est-ce pas, Marthe ?

— Certainement, monsieur Dardier... et, puisqu'il vous faut un modèle pour achever votre tableau, mon mari viendra poser ici tous les jours, autant qu'il le faudra. Je suis heureuse que nous puissions, modestement, collaborer à une œuvre qui doit décider de votre avenir...

— Madame, vous êtes exquise. Mais... ce sera mon refrain ... que faire ? Comment m'acquitter ?...

Mouton, triomphant :

— J'ai trouvé ! Le portrait de ma femme !...

A Marthe :

— Tu sais que j'ai réussi d'agréables photographies de toi.

A Dardier :

— Oh ! d'amateur !

Se retournant vers son épouse :

— Tu auras ton portrait, ma chérie, par le créateur de ces Parisiennes adorables qui, dans les journaux illustrés, sont le délice des gourmets de la femme.

Dardier contemplait Marthe :

— Ah ! je veux mettre tout ce que je ressens !... à cette heure de solitude... par vous, mes bons amis, de doux et de consolant ! Je veux mettre toute mon âme à l'accomplissement du chef-d'œuvre que je souhaite réaliser, Madame, avec votre beauté.

Marthe répliqua :

— La beauté d'une femme est dans les yeux du peintre.

— C'est-à-dire que mes yeux sont faits pour voir et les vôtres pour être vus.

— Mon mari m'a souvent parlé de vous, monsieur. Notre maison, si vous le voulez, sera un peu la vôtre, quand vous serez trop seul... Ce soir, pour vous distraire du départ de votre fille adoptive, voulez-vous venir dîner chez nous ?

— Ça, Marthe, fait Mouton, en retirant prestement le peu qui lui restait du froc de saint Ignace, c'est une riche idée !... Allons, vous ne pouvez refuser l'invitation de ma femme.

— Et Taki, la petite chienne ? objecte Dardier. Et Bailly, mon élève, qui vont revenir ?

Le tailleur, avec un bon rire :

— Taki ?... Bailly ?... Ce sont vos enfants ?... Ce garçon, décidément, a la manie de la famille.

Mme Mouton, doucement :

— Eh bien, à partir d'à présent, cher maître, vous aurez un foyer.

Mouton reprit, très heureux, regardant sa femme avec admiration :

— Un foyer délicieux, mon bel ami : le nôtre.

— Eh bien, j'accepte volontiers, avec émotion.

Avec espérance aussi. Dardier joyeux, plus jeune encore, prit, pour le mettre en leur honneur, le veston critiqué par le rival de Mouton et remonta, par l'escalier de bois, dans sa chambre, quitter son pyjama, faire un brin de toilette, s'habiller. Bientôt, le mari, la femme et le nouvel ami s'en allaient, avec, chacun, des pensées de bonheur, vers le foyer tranquille et le ménage à trois. — L'Amour, déjà, posait la flèche sur son arc.









LIVRE TROISIÈME

AMOUR, PLUIE ET SOLEIL

I

Le réveil d'une villa

L'été, en Normandie, à Hennequeville. La maison, dans le vieux style normand, pimpante et confortable, enfouie dans les verdures et les fleurs, est juchée sur le haut de la falaise, près de la route de Honfleur à Trouville, à

l'endroit où elle dévale vers la Touques. Par une double porte vitrée, qui ouvre sur un large perron, en forme de pergola, dont les colonnes sont enserrées par des rosiers entre les verdures et les [illegible], — roses jaunes, roses blanches, roses rouges, — on aperçoit Trouville, les mâts des yachts ancrés dans le port, la mer émeraudée, sur laquelle des voiles blanches de bateaux de plaisance et des voiles rouges de bateaux de pêche sont comme de grands papillons au repos sur le tapis vert d'une prairie mouvante.

Au rez-de-chaussée surélevé de la villa, — où l'on accède par ce perron, en pergola, et quelques marches, — une vaste pièce, un hall plutôt, sert de salon dans sa moitié. L'autre moitié est la salle à manger. La séparation légère est faite par un immense store de perles, qui descend du plafond jusqu'au tapis et où tremblotent des pommiers en fleurs. Les mains d'une femme et d'un artiste ont jeté, çà et là, de la grâce, dans le meublé banal, une note personnelle.

Dans un mur d'angle, une fenêtre multicolore : son vitrail représente encore des pommiers en fleurs. A droite, au fond, un escalier conduit aux deux étages supérieurs ; il y a, tout près, aménagé sous cet escalier, un cabinet noir pour développements photographiques ; sur un cartel émaillé blanc vissé à la porte, est écrit en capitales : *Black-Room*. Une grande baie montre le ciel immense et la mer, au loin. Autour de la maison, le jardin, où des roses éclatantes de

vingt espèces, chantent, parmi les frondaisons vertes, les plus belles strophes de ce poème merveilleux : les roses.

Longeant le jardin, la route blanche semble un ruban argenté que paillette le soleil matinal. De l'autre côté, un pré avec des pommiers, au tronc incliné, couvert de fruits. A la haie, perlent encore des gouttes de rosée, — aux brins d'herbe, aux corolles des roses.

Il n'y a qu'un instant, le laitier est passé dans sa carriole, sur la route blanche. Il s'arrêtait devant les villas, allongeait le bras à travers les barreaux des grilles, pour atteindre le pot vide qu'il remplaçait par le pot de lait frais, sous les regards amis des chiens de garde habitués. — Puis, ce fut le tour du boulanger, sonnant de la trompe.

Sur les bruits divers et monotones du jour naissant, le soleil a commencé, dans le ciel lourd, sa lente ascension. Il fait chaud, déjà. Vite, les gouttelettes de rosée s'évaporent ; la route blanche réverbère les rayons chargés de poussières qui dansent.

A l'horizon, des nuages violets semblent figés, comme un morceau de nuit oublié dans le décor du jour matinal. En vain, tout s'éclaire sur la terre : les volubilis ouvrent leurs corolles ; les oiseaux se poursuivent dans les branches ; le soleil monte. Mais, toujours, là-bas, les nuages violets demeurent. Ils prennent même, lentement, des nuances plus sombres, plus opaques, un peu noires, semblent des têtes et les tentacules immenses de pieuvres fantastiques, font des taches menaçantes sur le riant paysage.

Tout à l'heure, un volet s'est ouvert, a frappé les murs de la villa normande, et une tête de vieille femme, ridée, en

petit bonnet de lingerie cerclé d'un large ruban noir, a regardé à droite et à gauche, puis a disparu. Bientôt, la vieille, une servante, a ouvert aussi, les portes-fenêtres du hall; elle s'est mise en devoir de faire le ménage. Au même instant, un homme, coiffé d'un chapeau de jonc, a commencé, dans le jardin, de râtisser les allées et d'arroser les massifs. Ils se sont parlé, interrompant leur besogne :

— Bonjour, Justin... Vous arrosez, quand même ?...

— Je me demande pourquoi, mère Françoise... Je crois que le bon Dieu prépare sa douche... Oui, je m'demande pourquoi que j'arrose...

— Le bon Dieu n'a pas tort : Y a tant de jours qu'on n'a point vu d'iau !...

Justin, lâchant une minute sa lance qui continua d'inonder les massifs, et s'approchant de Françoise :

— Alors, m'sieur Dardier ?... (En voilà un qu'on a bien nommé !) Il a dû être privé, cette nuit ?...

— Pourquoi donc, gros malin ?...

— Dame, c'est dimanche ! Et, puisque, tous les samedis soirs, le mari s'amène, j'suppose qu'il a dû être veuf

— Privé ?... M'sieur Dardier a découché !

— Non ?... Il a découché ?... C'est rigolo !

— Vous trouvez ?... Moi, je dis que c'est indécent !... On aime ou on n'aime pas !... Et si m'sieur Dardier était amoureux, il n'aurait pas découché.

— Ah ! ces Parisiens, Françoise !...

— Du joli monde, allez, Justin ! Comme celui de Deauville, cet été.

— On y paye, paraît-il, une chambre cent francs par jour. . J'savons point si nous aurons un été d'pommes ; mais c'est, pour sûr, un été d'poires.

La servante avait repris son balai, le jardinier sa lance. Alors, un chien roux, sur le perron, dit, ronsardisant, à une petite chatte noire :

Mignonne, allons voir s'il arrose...

La vie matinale continue son train-train... Maintenant, la campagne s'anime. Sur la route blanche, le mouvement des carrioles est plus fréquent. Passent aussi des jeunes gens, filles et garçons, des paysans endimanchés, qui se rendent à la première messe.



II

Riquette et Guilleret

Soudain, une automobile s'arrête devant la grille de la villa. Intrigué, Justin va voir.

— Tiens ! monsieur Guilleret !... Bonjour, m'sieur et dame.

Le peintre illustre et Riquette ont sauté de la voiture découverte, un mignon torpédo. Ils ont des tenues d'automobilistes, parés pour une longue promenade. Riquette est drôlette dans un long manteau beige ; un voile vert enturbanne sa tête espiègle.



— Dardier est encore couché, je parie ? demande Guilleret.

— Non ! fait Justin embarrassé, non. Monsieur Dardier n'est pas là...

— Pas là ! s'écrie Riquette. Et nous, qui sommes venus exprès de Honfleur pour l'enlever, des patron-minette. (Elle tourna vers Guilleret des yeux reconnaissants...)

— Ben, je ne sais pas, moi ! fit le jardinier. Peut-être que Françoise...

Dans le hall où les vitraux colorés mettent, de ci, de là, au caprice du soleil, des taches curieuses qui bougent sur les fauteuils, sur les murs et le tapis, Guilleret interroge la domestique :

— Monsieur Mouton est bien arrivé, hier soir, comme tous les samedis ?...

— Comme tous les samedis, oui, m'sieur Guilleret. Après le dîner, Mme Mouton et M. Dardier sont allés à Trouville, pour l'attendre à la gare. A c'que j'ai compris, ils ont dû faire un tour au casino de Deauville, avant de rentrer.

il paraît qu'ils ont rencontré une dame très jolie, une amie de M. Dardier, de Paris...

— Ah ! Ah ! s'écrie Riquette ! Voici le bout du fil...

La servante, soudain réservée :

— Mais, peut-être que M. Guilleret ferait mieux d'interroger M. ou Mme Mouton ?... Il est près de huit heures. Ils ne vont pas tarder à descendre ici, où ils ont coutume de prendre leur petit déjeuner...

— Françoise, vous êtes une pince-sans-rire !

— On est ce qu'on est, m'sieur Guilleret.

Le peintre la regarda fixement, et, imitant son accent et son langage :

— Probable que m'sieur Dardier a dû rester à Deauville, rapport à la dame de Paris, hein ?...

La rusée Normande se tait. Guilleret, changeant de ton :

— Riquette, je crois que nous tombons dans un mauvais moment.

— Si qu'on s'en irait ?... mon cher grand époux ?..

Guilleret, examinant le ciel par la baie ouverte :

— Non. Je prévois un orage épouvantable.

La domestique, alors :

— Possible, m'sieur Guilleret, qu'il tombe quelque chose, bientôt. Voyez ce qui s'amasse du côté de la mer.

Le peintre, à Riquette :

— Des nuages, du grabuge, de tous les côtés. Restons !... Dardier ne peut tarder à rentrer.

Françoise gagna la porte :

— Si Monsieur et Madame ont besoin de moi ?

— Mais oui, Françoise, on vous appellera.

Riquette pouffa de rire :

— Eh bien, mon grand ?

— Ça s'arrangera.

Riquette, d'un geste, enveloppa toute la villa :



— Comme la vie est drôle, hein ?

— Toi, Riquette, tu ris de tout... *à tout*.

— C'est une bonne carte.

— L'atout, dans mon jeu, c'est toi, Riquette, depuis notre rencontre. Déjà cinq mois ! Comme ils ont vite passé !

Riquette, se haussant sur ses pointes, prit Guilleret aux épaules, l'admirant :

— Ah ! oui ; tu as eu de la veine, grand homme chéri !

— Et toi ?

— Insolent !

— Je suis très heureux. Si, seulement, tu voulais être un peu moins désobéissante, moins fille de Montmartre, aussi...

— Quoi ? C'est encore parce que, l'autre semaine, je me suis baignée en maillot blanc...

— Pour aller dans l'eau, c'était presque décent ; mais, à la sortie du bain, quand ce maillot collant, mouillé, transparent, te révéla aux yeux de tous, la peau si claire, irradiante ! Tu avais l'air d'une poupée lumineuse...

— Eh bien, le nu n'est pas indécent, affirment tous



les artistes, et tu es un grand artiste.

— Oui, quand il est beau, le nu est très habillé. Cependant...

— J'ai besoin, de temps à autre, d'être nue.

— D'être vue, ce n'est pas la même chose.

— Depuis que je ne suis plus modèle, ça me démange. Avant-hier, dans notre petit bois, je me suis mise, tout à coup, nue. Le corps tout marbré d'ombres et de clairs de soleil, les bras arrondis et les mains crispées, doigts enlacés, autour de ma tête, je souriais vers toi, pour un baiser. Tu n'as rien dit, cette fois-là. Mais qu'est-ce que tu as fait, Louis, dans le petit bois ? Tu te souviens ? C'était un joli dessous.

— Oui, j'ai fait l'Ægipan et brouté le gazon. Mais, quand tu t'arranges pour être nue sur la plage, ça m'est désagréable. Les curieux te détaillaient, et j'entendais des rires mêlés à ton ancien nom : *Riquette à la Houppe*. Elle dressait sa pointe en l'air, la houppe, excitant les réflexions d'un tas d'imbéciles.

— Ça m'indiffère, je suis faite aux « moules ».

— Oui, malgré mes objurgations, tu regagnais notre cabine, sans te presser.

— Eh bien, j'ai eu du succès ! Toi aussi !

— Riquette, je vais te donner la fessée, comme dans la cabine !

Elle rit, moqueuse :

— Tu sais comment ça a fini !...

Il la baise sur les yeux, et, tenant sa tête brune entre ses mains, il la contemple :

— C'est vrai que j'ai eu de la veine ! Tu es un chef-d'œuvre vivant, le plus fripon, ma Riquette aimée.

— Moi aussi, j'ai eu de la veine, mon grand homme adoré, Bailly aussi, Dardier, aussi : Dardier, surtout.

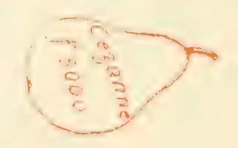
— Ce bougre-là jouit de trente mille francs de rente, depuis la mort de son oncle Ignace, notaire en Périgord.

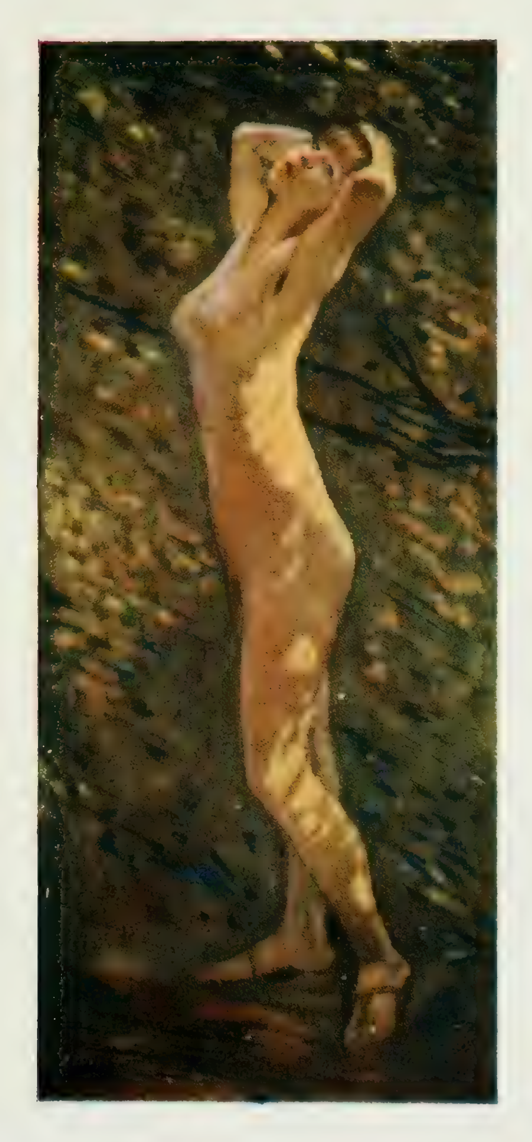
— Il a de quoi, maintenant, payer son tailleur.

— Mouton n'est plus tailleur. Il a fermé boutique, après liquidation, comme ça devait arriver.

— Dardier a été très chic. Mouton a trouvé rapidement, grâce à lui, une situation.

— Dardier lui devait bien ça !... Sans compter que Mouton, aussi, a eu de la veine. Au milieu de toutes les croûtes qu'il possédait, et qu'il m'avait demandé d'aller voir, j'ai trouvé deux intéressantes esquisses de Marie Cloporte, une ancienne danseuse de grand écart dans les bals publics, par Toulouse-Lautrec, deux paysages de Césanne et un Sisley, qu'un poète symboliste lui avait autrefois donnés en paiement, une Tahitienne, de Gauguin. Je lui ai dit la valeur momentanée de ces toiles, et je lui ai fait acheter les cinq « merveilles » qu'il ignorait, pour quarante-cinq mille francs. A présent,





LE PETIT BOIS : UN JOLI DESSOUS



(nature ivre morte)



Mouton est persuadé qu'il détient une fortune avec tous les dessins et tous les tableaux qu'il a acceptés contre des vêtements. « Leur heure viendra aussi », dit-il. En avril dernier, qui donc aurait prévu tous ces changements ?

— La vie tourne... comme la terre !

— Tellement vite ! Dardier n'avait pas le sou. Brusquement, il se réconcilie avec l'oncle Ignace Lebausac.

— Grâce à toi, grâce au succès du tableau : *l'Abjuration de saint Ignace*. Cette « antiquaille » fut louangée par les cénacles de poètes « futuristes », et tu lui as fait, toi, obtenir une mention.

— Après quoi, Dardier a eu le malheur de perdre son excellent oncle.

— Et il a hérité de huit cent mille !

— Le malheur devient de la chance, quand on le recueille, comme lui, du bon côté.

— Le hasard ? Riquette, il faut être bien avec lui. C'est le dieu des



malins... Ainsi, Mouton, à la fois ruiné et enrichi par les bohèmes qu'il s'obstinait à habiller, est devenu caissier, dans la maison d'automobiles du père Bailly, rabiboché, lui, avec son rejeton. S'il n'est plus son patron, s'il travaille toute la semaine, il gagne plus d'argent qu'autrefois. En plus de ses appointements et de ses primes, il touche des commissions sur les voitures que lui font vendre ses amis, Dardier, moi. Bref, lui aussi, il est heureux !... Et d'autres toiles étranges dont il pare ses murs, avec orgueil, maintenant, demain peut-être, monteront dans les hausses voulues, factices et passagères, des marchands de tableaux. Bientôt, sans doute, Mouton sera cossu, très cossu.

— Il est déjà cocu... très cocu !

— On n'est pas cocu, quand on est très riche ; on est riche seulement. Mouton est heureux, Riquette : il a le bandeau que l'amour pose sur nos yeux ; son extraordinaire optimisme lui fait rejeter vite tout ce qui pourrait gâter son bonheur.

— Il ne voit rien, tu crois ?

— J'en suis sûr !... Tu te rappelles ?... En juin, Dardier loue cette villa, complote d'y passer la saison et nous invite, un samedi. Le lundi matin, au moment où Mouton et sa femme, toi et moi, nous nous apprêtions à repartir, il insinue : « Au fait, chère madame Mouton, qu'allez-vous faire à Paris ? — Moi, rien. — Alors, que ne restez-vous jusqu'à samedi prochain ? Et vous poserez, au moins une semaine, pour le grand portrait que j'ai promis de faire de vous, et avec lequel je veux décrocher la médaille, au Salon de l'an prochain... Votre mari viendra vous chercher, samedi prochain, n'est-ce pas, mon cher Mouton ? » Et le mari de répondre ingénument : « Mais oui, si elle veut... Marthe a besoin de

l'air de la mer... Depuis quelque temps, je la trouve un peu fatiguée... »

Complice, j'ai appuyé la proposition de Dardier...

— Toi, tu impressionnes Mouton avec ta rosette rouge. Voilà comment, de samedi en samedi, les amants sont ici, depuis six semaines ! En tout cas, Dardier, devenu quasi millionnaire, n'a pas doté sa fille.

— Elle n'en a pas besoin.

— Certes, tu es un grand portraitiste, un homme célèbre, un travailleur. Tu as du talent, du génie, et deux fois vingt ans... quand je veux !

Deux fois vingt ans ! — Guilleret sourit, flatté, la baise doucement, d'un effleurement léger de lèvres, mais à travers lequel passait toute leur tendresse. Lorsque, tirant de son portefeuille, où il y en avait d'autres, deux billets de mille francs, il les avait remis, d'un geste aisé, à Mme Mouton, Riquette, sans doute, que préparait déjà l'autorité donnée à Guilleret, par l'Institut, la rosette rouge ovale, le respect de Dardier devant son maître, Riquette avait, sans le savoir, d'un instinct en quelque sorte animal, fait une estimation. Mais, à Paris et ailleurs, quelle estime, dans le sens le plus large, amitié, relations, amour, n'est pas précédée d'une estimation, consciente ou non ? Certes, le peintre fameux, con-

sacré par les honneurs, séduisit, tout de suite, Riquette par le prestige ; mais, le cap de la cinquantaine un peu dépassé, il avait toujours la tige, une silhouette droite, élancée, la moustache retroussée et conquérante. Plus tard, peut-être, quand il serait nonagénaire, il répondrait comme le grand paysagiste de la forêt, Harpignies, un jour qu'on le complimentait sur sa verdeur :

— Vous êtes toujours robuste comme un vieux chêne.

Alerte, il répliqua :

— Le chêne va bien. C'est le gland qui ne va guère.

Mais Guilleret ne tenait point au centenairiat. Rompu à toutes les luttes de la vie, pourvu de volonté, d'argent, de santé, de talent, ces quatre atouts en main, il avait encore la sûreté de soi, la confiance dans le présent et dans l'avenir, l'énergie calme et souriante, une amabilité inlassable, un tempérament de conquérant d'hommes et de charmeur de femmes. Il disait, à l'occasion : « Moi, je mourrai jeune, à 99 ans. » Riquette était, pour lui, un éloge incessant ; elle admirait l'artiste, l'enivrait d'encens délicat,

sincère, jaillissant à l'imprévu, de louanges primesautières, et même silencieuses, qui le faisaient tressaillir, comme autrefois, enfant, dans le jardin de ses parents, au renouveau, une odeur de jasmin ou de syringa, pour lui, alors, le parfum du printemps. Riquette le flattait encore par sa joliesse de gamine, qui l'excitait et jamais ne le laissait, vis-à-vis d'elle, en défaut ; elle le troublait, mettait sur ses yeux un bandeau, couleur d'églantine rose ; son adoration juvénile lui tressait une guirlande de mots, de rires, de caresses, et son avril le captivait, n'ayant jamais achevé sa guirlande de baisers et de fleurs.

D'abord, un hasard, une rencontre dans un atelier. Plus de trente ans de différence d'âge. Malgré tout, dans les yeux de Riquette avait passé un regard de soumission pour cet homme que toute son allure indiquait coutumier de la victoire, pour ce lutteur magnifique, Booz encore jeune, à la saison des moissons. Chez Guilleret, du désir ; chez Riquette, un sentiment ingénu et sensuel pour un fort, un artiste, une admiration quasi de petite fille qui croirait, avec un jeune homme, jouer encore à la poupée, et qui veut un mâle anobli par des batailles et les triomphes. Il avait du talent ; elle avait du goût pour lui, et tout, en

Riquette, l'exprimait à son grand homme. Du plaisir, en échanges continuels, des jeux, des gaîtés, des sourires, — dix-huit ans à peine, et cinquante au moins, dont la moitié du total ne fait pas trente-cinq ans et le rajeunissait, — le tout se mêlait, déjà, d'un peu d'habitude. Ça a commencé, ça dure parce que ça n'a pas fini tout de suite, et ça va l'un dans l'autre, l'un avec l'autre, ça va.

Le vieux peintre gardait d'elle des images qui lui rafraîchissaient l'âme. Voici Riquette, près de lui, dans les prés, couchée sur le dos, dans l'herbe, et les jupes retroussées par les jambes repliées. Elle effeuille une marguerite, en disant : « Il m'aime, un peu, beaucoup, etc. » Elle recommence ; et, au dernier pétale, elle crie : « Passionnément ! » Riquette trépignait de joie. Un autre jour, elle veut, sur la route de Villerville à Honfleur, de superbes roses rouges, aperçues par-dessus un mur. Elle les veut. Guilleret lui dit :

— Chez nous, il y en a d'aussi belles.

Elle réplique :

— Elles ne valent pas les roses défendues.

Alors, le membre de l'Institut souleva Riquette, la hissant sur ses bras. Il sentait les genoux de la petite sur ses épaules, et, sous la robe légère, une fleur grisante ; il lui

tenait la croupe à pleines mains, tandis que ses mains à elle chipaient les roses convoitées.

Or, en se les rappelant, il respirait toujours le parfum de ces roses volées sur la route.



Soudain, Guilleret montra le plafond :

— Chut ! Riquette, on a bougé là-haut !... Sans doute, le ménage va descendre. Et Dardier qui ne rentre pas !... C'est embêtant ! Nous avions combiné une diversion !...

Riquette se campe devant Guilleret, les mains sur ses hanches :

— Les hommes n'ont pas de ces délicatesses. C'est moi qui t'ai dit, hier : « Ce n'est pas drôle, pour Jean, de passer les dimanches en compagnie du légitime propriétaire de sa maîtresse. Allons le chercher, demain, pour le distraire. » Voilà...

— Sans nous attendre, il a trouvé, tout seul, un dérivatif.

— Alors, si ce n'est plus la peine, allons-nous-en.

Riquette s'apprête à nouer autour de ses cheveux son écharpe verte. Mais, en repassant auprès de son ami, pour aller devant la glace, elle le drape, soudain, avec le voile léger, et s'écrie, avec admiration :

— L'habit vert te va bien, monsieur l'Académicien !

Il sourit de son geste, embrasse Riquette ; mais elle se dégage et s'arrange prestement

— Je suis prête !

A ce moment, Françoise rentre.

— Monsieur et Madame s'en vont ?

— Oui, fait Guilleret. Dardier tarde vraiment trop.

Françoise montre le ciel noir par la fenêtre ouverte :

— Monsieur n'a pas regardé ?

— Ah ! s'écrie le peintre, ça va se gâter !... Vite, ma gosse, vite !... Dans un moment, il sera trop tard !...

Françoise essaye de les retenir :

— Monsieur et Madame vont se tremper.

— Ah ! zut ! fait Riquette. Moi qui ai mis ma robe neuve sous mon manteau !... Tu sais, je ne veux pas gâcher mes affaires...

Guilleret hésite, puis :

— Oui, tu es une petite personne économe. Mais, tant pis, nous allons partir quand même ! Je ne nous vois pas, dans cette maison, à regarder des cataractes de pluie, en compagnie d'un mari triste et d'une amante irritée... Filons !

III

La sagesse

Françoise a raccompagné Guilleret et Riquette jusqu'à leur auto. Elle regarde la voiture qui s'éloigne ; après quoi, sur le seuil de la villa, elle reste pensive, quelques minutes. Sans doute, elle songe à Dardier, à M. Mouton, à sa femme, à Paris, à la ville mystérieuse et inquiétante d'où ces gens-là sont venus.

Elle pense, peut-être, aux orages du cœur et de la vie, sous cet orage qui se prépare au ciel. Mais, ne faisant pas de différence, confondant tout dans une préoccupation vulgaire, regardant le ciel d'un violet quasi noir, strié par

places, de raies lumineuses, elle murmure, en hochant la tête, en brave femme de réalisations pratiques et immédiates.

— Ça va faire pousser mes haricots !

IV

Commencement d'orage

Marthe Mouton et son mari descendaient ensemble.

La jeune femme avait les yeux battus, coléreux aussi, sous un front barré d'un pli dur. Elle était, quand même, adorablement jolie. Un peu pâle dans le déshabillé de linon bleu, ses cheveux blonds flottants, les lèvres avivées de rouge, elle semblait étrange et trahissait une agitation si violente que, parfois, son corps avait des frissons et que ses doigts énervés fripaient les dentelles de sa matinée.

Mouton, lui, avait l'air très ennuyé : ne comprenant rien à la surexcitation de sa femme, au souvenir de la nuit qu'ils avaient passée ensemble, il souffrait sincèrement. Aussi faisait-il une tête lamentablement triste, où ses yeux navrés, exprimaient une impuissance vaine. Pour dire quelque chose :

— Sapristi, le bel orage que nous allons avoir !...

Elle haussa les épaules. Il reprit :

— Ce pauvre Dardier !... s'il est pris sur la route, au moment où ça va crever !...

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?...

Il la regarda, stupéfait, et balbutia :

— Je ne te reconnais plus... Depuis hier soir, je me demande ce que tu as contre ce pauvre garçon...

Il attendit sa réponse, la fixa avec insistance, toussa, mais elle ne desserra pas les dents. Elle regardait, les yeux comme sans pensée, le paysage matinal que le ciel noir couvrait d'une ombre menaçante.

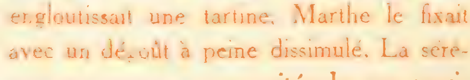
Mouton soupira, s'assit à la table sur laquelle était servi le petit déjeuner : chocolat, tartines beurrées, fruits. Sur les lèvres de la servante, errait un sourire singulier. La vieille Françoise s'approcha de Marthe :

— Madame est servie.

— Bien.

Machinalement, telle une automate, la jeune femme vint s'asseoir en face de son mari. Tout de suite, elle prit sa tête entre ses mains et parut se plonger en d'absorbantes pensées.

Mouton hésita. Visiblement, sa femme était irritée. Pourquoi ? Il se creusait la cervelle. Vingt fois, il avait essayé de la faire parler : elle l'avait envoyé promener avec colère. Philosophe, il se mit à manger. Et, tandis qu'il



engloutissait une tartine, Marthe le fixait avec un dégoût à peine dissimulé. La sérénité de son mari, son énorme appétit l'exaspéraient. Elle se leva, furieuse et le cœur gros. Lui, la bouche pleine :





— Tu n'as pas faim, Marthe ?...

— Non !

— Es-tu malade ?...

— Non !...

— T'ai-je contrariée ?...

— Non !...

— Alors ?...

Une seconde, il resta, attendant une explication et tenant une autre tartine beurrée qu'il avait trempée dans le chocolat. Mais, comme elle haussait à nouveau les épaules, il continua son déjeuner. Cette fois, elle éclata :

— Et voilà tout l'effet que te produit mon état ! Tu manges !

Il resta la bouche ouverte, atterré, médusé :

— Mais, il me semble, Marthe...

— Il te semble, quoi ?... Tu es donc aveugle ?... Tu ne vois rien, ne comprends rien ?...

— Si, je te vois nerveuse, depuis que nous avons quitté Dardier, au Casino. Je comprends que tu es en colère, et j'en suis très affecté.

— Ça ne te coupe pas l'appétit. Voilà comment sont les hommes !... Tous des mufles !... Celui-ci ne devine rien. Je rage, je souffre, je suis outrée... Il mange !

Marthe, exaspérée par sa placidité, tape du pied. Mouton pose sa tasse, s'essuie les lèvres, plie sa serviette :

— Voilà, c'est fini, je ne mange plus. Maintenant, Marthe, tu vas me dire ce que tu as contre Dardier.

— Enfin, tu commences à deviner qu'il s'agit de lui.

Mouton, se tapant le front :

— Ça y est ! Dardier t'a fait la cour !...

— Imbécile ! Une femme est toujours flattée d'inspirer cet éloge, qui est le désir, à un homme et les honnêtes femmes autant que les autres.

— D'ailleurs, on peut courtiser une femme, sans lui manquer de respect.

— Evidemment.

Mouton la regarda, un peu ahuri.

— Est-ce que, par hasard, ce serait le contraire qui t'aurait vexée ?... Dardier, trop respectueux, trop froid, trop correct...

— Correct, lui !... Je m'explique, puisque tu es bouché !...

Hier soir, sur la terrasse du Casino de Deauville, tandis que nous prenions des orangeades, tu te rappelles qu'une espèce de comédienne est passée devant nous...

— Oui, Marcelle Fougerette.

— Dardier, répondant à un signe de cette raccrocheuse, nous a laissés là, pour aller lui présenter ses hommages. Et il n'est revenu que pour s'excuser de rentrer plus tard, après nous, ayant quelqu'un à voir pour une affaire sérieuse et urgente. Mauvais prétexte pour rester avec cette grue.

— Nous n'en savons rien. Marcelle

Fougerette est une actrice fort convenable, officier d'académie !

— D'académie, pour sûr ! Elle a couché, cette nuit même, avec Dardier !



— Non !

Elle éclata d'un rire nerveux, pénible :

— Tu écarquilles les yeux comme si je venais de te révéler un fait extraordinaire... Tu retardes, mon gros... Rappelle-toi comment Dardier regardait cette volaille, et avec quelles intonations il semblait lui dire des phrases bêtes ou ambiguës. Je me sentais des envies folles d'aller lui griffer la figure.

— Pourquoi ?... Qu'il ait couché ou non avec Mlle Fougerette, cela ne nous regarde pas ?

— Mais je n'accepte point que tu prennes ainsi l'offense qui m'est faite.

— Une offense, à toi ?

— Comment ? Je suis l'invitée de Dardier. Nous avons passagèrement, le même toit, nous sommes liés par une étroite amitié, des sentiments très purs... J'ai droit à la bonne éducation, aux égards, au respect, enfin ! Et, pour ce jupon qui passe, ce malotru se précipite, lâche ses invités, sa maison, découche ostensiblement... C'est incorrect, pour le moins !

— Mais, au fait, qui te dit que Dardier n'est pas en haut dans son lit ?

— Je suis sûre que non : j'ai regardé.

— Hein ? tu oses pénétrer dans la chambre de Dardier le matin ?

— Mon ami, j'y suis entrée, parce que je savais qu'il n'y était pas... Tu ne comprends pas ? ça ne fait rien... L'essentiel est que tu conviennes que j'ai raison. Dardier a découché, un soir où nous étions, tous deux, sous son toit. C'est une indécence, mon cher, une grossièreté impardonnable, à notre égard.

— Je ne puis arriver à penser de cette façon.

Marthe lève les mains vers la figure de son mari :

— Tu es à battre ! Bientôt, sous les yeux mêmes de ta femme, on commettra les pires obscénités, et tu ne diras rien. Mais, songe donc, homme placide, qu'en ne se gênant pas plus qu'il ne le fait, ton ami Dardier nous fait complices de ses débauches ! Eh bien, je ne veux pas ! Je suis outragée dans ma dignité de femme et d'épouse ! Tu es mon mari, tu dois me faire respecter !

Mouton roulait des yeux effarés :

— Alors, que dois-je faire ?

— Dire à « monsieur » Dardier, ce que tu penses de sa conduite.

— Mais, il m'enverra promener ! Après tout, il est chez lui, ce garçon, et nous sommes ses invités !

— Justement, il se doit davantage à ses hôtes.

Mouton sentait qu'il n'y avait pas à répliquer. Très embêté de l'histoire, il baissa la tête et se gratta le front.

— Nom d'un chien !... La sale corvée !... Enfin !...

Françoise entra, un paquet de lettres et de journaux à la main.

— V'là l'courrier, fit-elle.

Et elle déposa le tout sur un meuble. Marthe se mit en devoir de trier les lettres.

— Ça, c'est de mon amie Lucienne. Tout le reste est pour « monsieur » Dardier. S'il y a des choses urgentes elles attendront, car rien ne nous dit que ce monsieur daignera rentrer aujourd'hui ?...

Brusquement, Marthe empoigne une lettre :

— Je connais cette écriture...

Elle flaire l'enveloppe, puis tranquillement s'apprête à l'ouvrir, ayant paru reconnaître aussi le parfum.

Son mari s'élance :

— Marthe, es-tu folle ?... Une lettre pour Dardier ? Tu ne vas pas la décacheter ?...



C'était déjà fait, Marthe dépliait la lettre. La lisant, à haute voix :

— « Mon cher ami, j'apprends que vous êtes à Hennequeville. Je suis, moi, à Deauville. Voici l'occasion de prendre une revanche : je vous l'offre gentiment. Marcelle... »

Marcelle Fougerette ! Je m'en doutais !... Ah ! le misérable !

Mouton se lamentait :

— Nous voilà propres ! C'est du joli, ce que tu viens de faire, Marthe ! Et comment expliquer à Dardier ?...

— Je m'en charge ! Toi, donne-lui d'abord la leçon qu'il mérite. Le sale individu ! Une lettre de cette fille à ton ami... Pouah ! Dans quelle promiscuité nous sommes tombés !

Marthe Mouton allait et venait dans le hall, surexcitée, jolie quand même et peut-être plus troublante en sa colère, car les sentiments éprouvés lui faisaient un teint de rose rouge, des yeux brillants, et donnaient à son allure, à ses moindres gestes, une souplesse énervée, plus féline, inquiétante, quasi de tigresse, trahissant un tempérament d'amoureuse vibrante.



Un éclair déchira le ciel, illumina toute la maison. Et, bientôt, dans le lointain, retentit un bruit de tonnerre. Une rafale coucha les arbres du jardin. Marthe, frissonnante, eut un brusque mouvement de peur et poussa un léger cri. Son mari, s'approchant d'elle, avec sollicitude, remarqua que le vêtement léger qu'elle portait s'était dégrafé et qu'une épaule nue apparaissait hors des dentelles.

— Marthe, fit-il, tu n'es pas habillée...

Elle ramena sur elle le fin linon.

— C'est vrai... Cette aventure m'a tellement bouleversée... Je monte m'arranger.

— Moi aussi, d'ailleurs... Je suis en pyjama... Je vais mettre un complet approprié au temps.

Ils s'engagèrent dans l'escalier qui conduisait à l'étage, au gynécée, et Françoise, entrée au même moment, commença de desservir.



V

Lendemain de revanche

La porte s'ouvre, une tête, — celle de Dardier, de l'amant qui a découché, — paraît dans l'entrebâillement. Les regards du peintre, un peu inquiets, explorent la pièce.

— Françoise...

La voix de Dardier était nuancée d'une sorte d'angoisse légèrement comique. La servante se retourna.

— Monsieur !...

Dardier, en pardessus noir, feutre noir, escarpins vernis, tout en noir :

— Chut !... Est-ce qu'ils sont descendus ?

Françoise montre les restes du déjeuner. Dardier hésite ; puis gêné :

— Quelle mine avait Madame ?

— Madame n'est pas contente. Elle s'est disputée avec son mari...

Dardier murmure :

— C'est ce pauvre Mouton qui écope !

Il ôte son pardessus et remplace son smoking par un veston douillet que lui présente Françoise. — Tout à coup, avisant la lettre ouverte, parmi le courrier du matin :

— Françoise !... Cette lettre était dans le courrier de ce matin ?...

La servante regarda l'enveloppe.

— Probable.

— Décachetée ?...

Françoise, à nouveau, considéra la missive.

— Ah ! par exemple ! s'écria-t-elle.

Dardier déplie la lettre et la parcourt. Tapant du poing sur la table :

— Ça dépasse toute mesure. On se permet de décacheter ma correspondance, nom de Dieu ! On va voir si je suis un petit garçon !

A cet instant, Françoise, ayant fini de desservir, emportait les tasses du ménage Mouton. Dardier l'arrêta :

— Françoise, je crève de faim.

— Bon ! je vais vous faire un chocolat.

— Non, Françoise, non... J'ai besoin d'un repas réconfortant, je suis éreinté, complètement à plat... Ah ! Françoise, si vous saviez !

La servante montra le plafond :

— On s'en doute, là-haut !...

— Vite, de grâce, ma bonne Françoise, donnez-moi à manger !...

— Il n'y a que du lait, du chocolat, du thé, des petits gâteaux...

— Mais j'ai faim, sacrebleu !... Il y a bien quelque relief d'hier... du jambon, en tout cas ?...

— J'vas voir à la cuisine. Y reste, peut-être, un bout d'rosbiff du déjeuner...

Seul, Dardier fit quelques pas dans le hall. Il pensait :

— Exquise, cette Marcelle !... Ah ! Seigneur, quelle nuit ! Je suis à bout de forces, car je l'ai prise, quatre fois, ma revanche ! Maintenant, il faut compenser les forces perdues.

Il s'arrêta devant le buffet, l'ouvrit. L'ayant exploré, il en retira une bouteille poussiereuse. Il pensait encore :

— Voilà un vieux Corton qui fera bon ménage avec la tranche de rosbiff. Allons ! tout s'arrangera... D'ailleurs, rien à craindre jusqu'à demain matin. Il est peu probable, en effet que Marthe ait l'audace inconsciente de me faire une scène en présence de son mari. Donc, répit pour vingt-quatre heures. Profitons-en, pour fortifier les positions !...

Ce disant, ayant pris un tire-bouchon, dans le tiroir du buffet, il déboucha la bouteille de Corton. Revenue, Françoise disposait devant lui, à table, une assiette de victuailles froides ramenées de la cuisine. Il se mit à manger, gloutonnement. La servante le regardait avec admiration.

— Ben, ça va, l'appétit ?



— Ah ! Françoise, il y a des émotions qui creusent !... qui creusent !...

— Y en a d'autres, probable, qui font tout l'contraire : Mme Mouton a laissé son chocolat.

— Donnez-le-moi !... Le chocolat du Planteur ! s'écria Dardier, gaîment.

Et il l'avala d'un trait. Ensuite, il transporta dans son assiette deux tranches de rosbiff.

Françoise allait s'en aller, lorsqu'elle fit :

— Ah ! j'oubliais... M. et Mme Guilleret sont venus, de bonne heure, en automobile. Ils avaient combiné une balade, à ce que j'ai compris.

— Riche idée. Est-ce qu'ils vont revenir ?...

Françoise hocha la tête :

— Heu, ça dépend de l'orage... S'ils craignent de se mouiller, ils rebrousseront chemin. Sans ça, ils iront à Honfleur.

Dardier regarda par la fenêtre.

— Dans dix minutes, ça va crever.

Françoise, d'un air entendu :

— Mais, dans une heure, il fera beau. Je connais ça, m'sieur Dardier : ces colères du Bon Dieu, c'est pour rire !... Beaucoup de bruit, beaucoup d'eau, et puis, du soleil pour sécher la terre. Tenez !... Vous permettez une comparaison ?...

Dardier sourit. Il se confectionnait des tartines beurrées,

entre lesquelles il introduisait des tranches de viande. Il répondit, la bouche pleine :

— Allez, Françoise, allez-y...

— Eh ben ! c'est comme la colère à Madame Mouton. Quand Madame aura bien crié, vous lui ferez risette, et ce sera fini.

Dardier se mit à rire :

— Madame Mouton s'habille, n'est-ce pas ?...

— Oui, m'sieu.

— Bon ! Elle en a pour une heure ! J'ai le temps de prendre mon déjeuner et ma bouteille de Corton.

La servante sortit, et Dardier, se servant du fromage, doubla les bouchées et les rasades.



Soudain, il tressaillit : le bruit d'une violente querelle arrivait jusqu'à lui. Il entendait, confusément, des éclats de voix, des phrases véhémentes. Mouton, dans une chambre, et Marthe dans le cabinet de toilette, continuaient la scène du

petit déjeuner. Cependant, Dardier mettait les bouchées doubles. Il perçut la voix de Marthe qui disait :

— Nous traiter ainsi, nous, des amis propres !... Et moi surtout, moi !... ta femme, moi qui, abandonnée par toi toute la semaine, plus que toute autre, ai droit au respect...

Dardier, la fourchette en l'air :

— La carogne !

Il donna un coup de poing sur la table, se leva, jeta nerveusement, sa serviette. Au même moment, un roulement lointain de tonnerre se répercuta dans les nuages sombres. Puis, les éclairs se succédèrent, rapides, illuminant tout, suivis aussitôt, de roulements bruyants, répercutés par cent échos. L'éclatante lumière du matin avait fait place à une sorte de crépuscule anormal et fulgurant, violacé, lourd, chargé d'électricité. Un vent soudain coucha les arbres de la route. Les fleurs du jardin fermèrent leurs corolles, et l'on entendit les oiseaux apeurés qui se réfugiaient dans un acacia.

Le peintre ouvrit la fenêtre. De grosses gouttes d'eau crépitaient sur les larges feuilles des marronniers, d'autres cinglèrent le visage du peintre. Il referma vivement la croisée, se retourna ; Mouton était devant lui.

Résigné, l'amant s'avança vers le mari, la main tendue.

VI

L'Amour aveugle

Mouton ne serra pas la main que Dardier lui offrait. Très digne :

— Un instant, mon cher... quand nous aurons causé.

— Hein ?...

Ce « hein » trahissait une fureur concentrée, en même temps qu'une sincère stupéfaction. Mouton, toujours solennel, reprit :

— Mon cher ami... vous n'avez, peut-être, pas mesure les conséquences de votre libertinage.

— Quel libertinage ?

— Vous avez découché, cette nuit !... Vous avez, de ce fait, manqué de tact.

Dardier, riant tout de même au souvenir de sa nuit :

— J'ai manqué de tact, moi ? Envers qui ?...

— Envers Marthe.

— Envers votre femme !... C'est inouï ! Ma parole, je ne comprends pas...

— J'en suis sûr... Sans quoi, vous n'auriez pas cet air railleur et léger.

— Vous me préférez triste ?... Je vais prendre, alors, une mine d'enterrement... Et, maintenant, mon cher, parlons d'autre chose !

Mouton se redressa, hautain :

— Oh ! ce serait trop commode de réparer votre tort, en trois mots, par une blague...

Ce mari dépassait la mesure, et Dardier, furieux, se demanda s'il n'allait pas tout lui raconter, doucher son importance ridicule par le déballage de sa liaison avec sa femme. Très vite, il réprima le mauvais instinct. Le peintre, figure souriante, passant son bras autour du cou de Mouton :

— Je reconnais ce tort. Que voulez-vous de plus ?...

Mouton se rapprocha. Lui aussi, trouvait que le délit, en somme, ne valait pas tant d'histoires. Plus sous l'influence de sa femme, seuls, entre hommes, il se sentait enclin à l'indul-

gence. Néanmoins, il fallait obéir à Marthe. L'air bon garçon, confidentiel :

— Mon petit Dardier, allons, de vous à moi... ce n'est pas très chic !... Ma femme vous aime bien, vous savez... Elle a pour vous beaucoup d'estime... Alors, en vous voyant courir après cette comédienne... Elle est jolie, Marcelle Fougerette ! Ah ! le gaillard !... C'est une fleur de luxe ! Une orchidée ! Sacré butineur !

Avec admiration, Dardier regarda ce mari qui lui frappait doucement sur l'épaule. Une candeur pareille lui semblait invraisemblable. Les yeux du brave homme reflétaient une telle sincérité que l'amant recula, pour mieux le contempler. L'homme au bandeau continuait :

— Au fond, moi, je vous comprends. Mais, ma femme est votre invitée. Vous êtes très gentil en lui offrant cette villégiature que je viens partager, le samedi... Pourquoi gâter votre amitié par une incourtoisie ?

— Enfin, mon bon, où prenez-vous que j'ai été incourtois ? Je n'ai pas amené ma conquête dans la maison...

Mouton leva les bras :

— Il n'y aurait plus manqué que cela !

— Alors ?... Théoriquement, vous ne savez rien.

— Voyons, cette actrice, hier soir?... Je ne suis pas aveugle !... Ma femme non plus, et vous l'avez offensée, en allant, cette nuit, courir la pretentaine ; elle ne peut pas l'ignorer. Alors, mon ami, comment voulez-vous, se trouvant en votre présence tout à l'heure, qu'une pudeur ne lui monte pas au front ? Comment voulez-vous qu'en voyant vos traits fatigués, tripés, elle n'évoque point, malgré elle, vos gestes de cette nuit... C'est une épreuve douloureuse que vous imposez à Marthe, toujours si réservée avec moi, qui suis, pourtant, son mari. Ma femme n'est pas une orchidée, elle, mais une violette qui se cache.

— Nom de Dieu !... Vous êtes à encadrer ! Un mari en or ! Décidément, votre femme vous a monté à fond.

Dardier ne riait plus. Cette machination de sa maîtresse l'exaspérait. Qu'elle fût jalouse et fâchée, c'était légitime. Il était décidé à subir l'avalanche de ses reproches, le mari parti. Mais qu'elle le fît admonester, sermonner, sévèrement, par le mari lui-même, c'était trop fort ! Dardier prit sur la table, la lettre de Marseille l'enveloppe ouverte par Mme Mouton. Cette tyrannie jalouse était insupportable, décidément. Il prit son chapeau qu'il avait, en entrant, posé sur une chaise, en même temps qu'un léger pardessus, se couvrit :

— Bonjour, la compagnie ! Ah ! vous croyez que je vais me laisser traiter en gamin ? Eh bien ! non !... Je ne suis pas en tutelle, hein ?... On décachète mes lettres ! Je m'en vais !

La pluie tambourinait sur les vitres. Mouton, humble, navré :

— Pour ça, je vous demande pardon... Mais où allez-vous sous cette averse ?

— Je m'en fous !... Je vais à l'hôtel ! à la gare, pour Paris ! Mes compliments à votre femme...

Il ouvrit la porte et disparut.

Mais dehors, il faisait un temps épouvantable. Au milieu des éclairs flamboyants et du vent, tandis que le tonnerre résonnait, tombaient du ciel de véritables cataractes. Un instant, Dardier hésita. Quand même, il s'élança dans le déluge.



À peine était-il sorti, que Marthe, aux écoutes, descendait précipitamment l'escalier :

— Tu l'as laissé partir ? Tu as exagéré... On ne peut le charger de rien...

Elle se tut, en apercevant son amant contraint, malgré lui, par la rafale, de rebrousser chemin et de rentrer dans la maison. Le mari, alors, essayant de réparer ses vivacités peut-être, les mains tendues :

— Mon cher ami... Je...

— Ah ! vous !... la paix !

Le ton était si net et violent que, sans répondre, ils laissèrent Dardier monter dans sa chambre pour prendre, simplement, et endosser un caoutchouc. Quand il reparut, Marthe risqua :



— Vous n'allez pas marcher... en escarpins vernis et pantalon de soirée... sous cette averse épouvantable ?

— Ah ! je vous jure que si ! J'en ferais bien d'autres pour échapper à une surveillance humiliante...

Elle allait répliquer, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à deux êtres fantastiques, un couple de monstres, d'animaux marins, étranges. On eût dit des scaphandriers.

— Guilleret ! s'écria Dardier. Sauvé ! mon Dieu !... Amis, vous êtes la Providence !

VII

La Providence

Riquette, drôle et rieuse, jeta :

— La Providence, trempée comme une soupe !

Guilleret se secouait :

— Enfin, nous voici à l'abri... De grâce, faites-nous donner quelque chose de chaud !

— Et moi, ajoute Riquette, je réclame des pantoufles !

Dardier avait pris Guilleret à bras-le-corps. De force, il voulait lui remettre le long vêtement caoutchouté que le membre de l'Institut essayait de retirer

— Gardez ça, nous repartons !...

— Tu es fou !... Attends au moins la fin de la tempête.

— Mon cher Guilleret, mon bon maître !... Il faut m'emmener d'ici, à l'instant... Laissez Riquette... Vous reviendrez la chercher... Mais, moi, tout de suite, entendez-vous, je veux ficher le camp !...

Marthe Mouton suppliait, à son tour.

— Monsieur Guilleret, ne l'écoutez pas !... Oui, il est fou !... Ne le laissez pas partir !...

Alors Guilleret se mit à rire. Il écarta Dardier, retira tranquillement sa carapace et fit :



— J'ai compris !... Tout calculé, j'aime mieux arranger ça que d'attraper une fluxion de poitrine.

Débarrassé de sa tenue de chauffeur, il avise une boîte de cigares sur un meuble, en choisit un, l'allume, et commande, joyeux :

— Françoise ! Oh ! là, Françoise !... Deux grogs bien chauds s'il vous plaît, ou deux punchs brûlants.

Riquette qui, dans un coin, avait aussi quitté son manteau d'automobile et même ôté son corsage et sa jupe, Riquette, en chemise et en pantalon, réitéra sa demande :

— Et des pantoufles, mon vieux Dardier ! La Providence réclame, à nouveau, des pantoufles.

VIII

Le jugement de Riquette

Quand, bien calé dans son fauteuil, Guilleret eut tiré de son cigare quelques bouffées, il fit, avec une évidente satisfaction :

— Mes enfants, ça va mieux !...

Puis, il contempla sa maîtresse qui, après avoir confié à Françoise sa vêture humide, était délicieuse en cheveux, chemisette de soie rose moulant ses petits seins, et pantalon court laissant voir les jambes, très haut :

— Qu'est-ce que c'est que cette originalité ?

— Ma robe était mouillée, elle est en train de sécher. Vous m'excuserez, madame.

— Mais oui, Riquette, répondit Marthe. Mais oui.

Alors, elle s'installa, sans plus de façons, sur les genoux de son amant.

— Et, pour ceci, Riquette, as-tu demandé la permission ?

— A qui ?

— A l'honorable société.

— Elle est pleine d'indulgence.

— Voilà, fit Dardier, une affirmation bien hasardeuse. J'ai, cette nuit, en découchant, offensé Mme Mouton par les images que cette escapade lui suscite.

Rouge de colère, Mme Mouton se dressa :

— Monsieur !

— Madame !

Sur ce ton, la conversation menaçait de tourner mal. Les

deux amants étaient face à face, les yeux pleins de défi. On entendait toujours, de temps en temps, le tonnerre.

— Voyons, mes enfants, voyons... fit Guilleret. Orage sur la mer et dans la campagne... Orage dans la maison... Celui-ci ne va pas durer, hein?... Il faut qu'il cesse avec celui du dehors.

— Jamais ! déclarent Marthe et Dardier ensemble.

— Très bien ! Vous voilà déjà d'accord. Le reste ira tout seul, quand le Bon Dieu aura fini son tintamarre ; j'exige que vous laissiez la paix, et je vous donne cinq minutes,... oui, trois cents secondes... pour échanger le baiser de réconciliation.

Françoise rentrait.

— Voici deux punchs bien chauds.

Riquette et Guilleret les accaparèrent. Ayant bu, le membre de l'Institut dit :

— Riquette, avec ton air de gosse mal élevée, tu as le plus vif bon sens. Je suis sûr que tu vas juger le différend de nos amis comme un vieux magistrat.

— Eh bien ! j'accepte, opina Mme Mouton.

Elle avait confiance. Sûrement, la trahison de Dardier indignerait Riquette, et il lui tardait d'entendre ses mots drôles, pittoresques et cruels. Dardier, se souvenant, escomptait la partialité de celle qu'il appelait encore, par ci par là, sa petite fille.

Riquette, assise maintenant, les jambes croisées sur une table d'osier — le bureau du tribunal,

improvisé. — prit l'aspect et la mine d'une marionnette dont le bon Dieu tiendrait les ficelles. Et Guilleret annonça :

— Messieurs, Madame, la Cour !

Riquette, alors, tournée du côté de Marthe :

— Madame, veuillez, je vous prie, raconter au tribunal ce que vous a fait le sieur Dardier.

— Il m'a, odieusement, manqué de respect !

— Ah ! pardon ! protesta Dardier. Je n'admets pas...

— Un bouchon ! cria Riquette, espiègle. Vous parlerez à votre tour... Madame, veuillez continuer... Je vous ferai remarquer, cependant, qu'il peut être flatteur pour une femme qu'on lui manque de respect.

— Monsieur Dardier m'a manqué de respect, sans aucune excuse, hier soir, en levant, sous mes yeux, une théâtreuse, à Deauville. Et, nous laissant retourner seuls ici, mon mari et moi, il a passé la nuit avec sa conquête.

Riquette, son menton dans la main :

— C'est très grave ! très grave !... Je vais entendre l'autre partie... Accusé Dardier, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Rien.

Riquette, avec un air de poupée, parut absorbée dans une profonde songerie. Relevant la tête :

— Monsieur Mouton, à votre tour !

— Hein ?... Mais je ne suis pas en cause !...

— Je vais vous y mettre ! Combien de fois vous êtes venu voir votre femme, depuis qu'elle est installée ici, depuis un mois.

— Je viens, tous les samedis.

— Vous aimez votre femme, monsieur Mouton ?...

— Je l'adore, mademoiselle, je l'adore !...

— Et quand vous avez été privé d'elle, pendant une grande semaine, vous vous empressez, bien entendu, de lui témoigner ardemment, cette tendresse légitime ?...

— Oh ! oui, mademoiselle !... Vous avez dit le mot : ardemment !

— Alfred ! protesta Mme Mouton, confuse.

Elle était cramoisie ; Dardier était blanc. Riquette se leva :

— La cause est entendue. Le tribunal va prononcer son jugement. Attendu que le sieur Dardier, jeune artiste plein de vie, débordant de santé, que le spectacle de la beauté et de l'amour ne peut laisser indifférent, est célibataire ; qu'il a connu le supplice de respirer, chastement, toute une semaine, la même atmosphère qu'une très jolie femme ; attendu, comme il est respectueux, fidèle à l'amitié, qu'il a toujours fait violence aux instincts de sa bête ; attendu que, chaque samedi soir, au retour du mari, le sieur Dardier, qui n'est pas insensible, ni aveugle, ni sourd, fut déjà contraint de subir, dans une chambre voisine, trop proche de sa solitude...

Guilleret interrompit :

— Riquette, où as-tu appris tout ça ?...

— A ton école. Ce n'est pas en vain que je suis depuis cinq mois la maîtresse d'un grand homme. Je tiens à lui faire honneur.

Le mari, souriant, les mains tendues vers l'amant :

— Vraiment, vous avez découché mon cher Dardier, pour être loin de nos effusions conjugales ?

Dardier, pour en finir :

— Si vous voulez ! mais croyez-le, si vous voulez, mon cher Mouton : les femmes me *font horreur !*

Alors, Mouton triste, bas, à Dardier, sans prendre garde à l'éclatante boutade misogyne :

— Vous avez pris une précaution inutile. Toute la nuit, ma femme a été d'une humeur massacrante. Quand je m'approchais d'elle, avec les intentions que vous devinez, elle me repoussait en criant : « — Non ! pas ça... Quel cauchemar !... »



Riquette et Guilleret ont deviné la confidence et entendu les derniers mots. Marthe rappelle son mari :

— Mouton, ici !...

Mais Riquette reprenait :

— En conséquence, le Tribunal décide que le sieur Mouton

est coupable d'avoir, par ses débordements hebdomadaires, incité Dardier à exercer un apaisement à sa surexcitation ; qu'il doit jurer de ne plus rayonner ainsi de bonheur conjugal sous ce propre toit.

Tous s'esclaffent, même les amants boudeurs, sauf Mouton accablé. Guilleret ouvre la porte. Riquette termine :

— Nous condamnons le sieur Mouton aux frais du procès, à savoir : à nous offrir à souper, chez lui, dans six mois, le soir du réveillon.

Marthe et Dardier, ensemble, crièrent : « — Bravo ! » Se levant, Guilleret conclut :

— Ils sont tout à fait d'accord !... Et voici le Soleil !... Tous les orages sont finis.

Un de ses rayons, pénétrant dans le hall, par le vitrail des pommiers en fleurs, à la fenêtre d'angle, irisait, au passage, les perles du grand store au tremblotement d'autres floraisons de pommiers fleuris, — et jetait sur le tapis une chanson gaie de lumières multicolores.

IX

Sourires du ciel et de la vie

Le temps était redevenu splendide. Il restait seulement de l'orage disparu, sur les routes, des flaques d'eau qui, déjà, s'évaporaient.

Dans le jardin mouillé, tout diamanté de gouttes de pluie, les fleurs entr'ouvraient leurs corolles, avides de clarté, de chaleur.



Les oiseaux rassurés quittaient l'abri des feuilles et pépiaient, insouciants, sur les plus hautes branches.

Marthe et Dardier, eux aussi, n'avaient pas résisté à la suggestion magnifique du soleil et de la nature en joie : dans leurs yeux brillait le plaisir des apaisements.

Guilleret disait à Mouton :

— Nous savons tous, maintenant, que vous êtes un mari fort amoureux et que votre femme est une épouse très éprise. Mon cher, mes félicitations.

— Et vous, quelle veine vous avez eu, cher maître, de dénicher une maîtresse si curieuse!...

C'était le jour où je vous ai connu... Vous vous rappelez, chez Dardier?... Riquette posait pour lui!... Grâce à elle, il a fait des dessins adorables, créé un type de Parisienne très Montmartre et XXe siècle. Il n'a pas

su la garder, le sot !...

Guilleret crut pouvoir insinuer :

— Peut-être, il a trouvé mieux !

— Que Riquette !... C'est la plus coquette des femmes. Ah ! ces jeunes gens, ces beaux garçons, passionnés seulement des sports ! Ils se croient très malins... Et puis, vous avez entendu Dardier déclarer, tantôt, que les femmes lui font horreur. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Ah ! ça ! fit Marthe, s'approchant avec Riquette et Dardier, qu'est-ce que vous complotez là-bas, tous deux ?...

Mouton, vivement, répliqua :

— Ma chère, je disais à Monsieur Guilleret toute mon admiration pour son art.

Marthe sentait, comme tous les autres, la nécessité d'être aimable avec son mari, qui était, tout de même, un peu agacé :

— Tu as tes petits talents, Alfred : tu réussis *très bien* la photographie.

Guilleret, charmant et cordial :

— Mais, c'est de l'art aussi. Une bonne photo vaut mieux qu'un mauvais tableau.

Dardier, à son tour :

— Mon ami Mouton a réussi des vues et des portraits que je déclare remarquables.

Riquette, enjôleuse :

— Mais alors, cher monsieur Mouton, vous allez faire pour moi, l'image de mon grand ami.

Mouton, réconforté par cet enveloppement affectueux :

— Avec plaisir, mademoiselle, puisque voici revenu le beau temps... Ce sera beaucoup d'honneur, pour moi, de fixer

les traits d'un membre de l'Institut, du célèbre Guilleret, qui



est toujours jeune, boit, chaque matin, à la fontaine de Jouvence.

— Non ! je ne sais pas où elle est ! Mais je la désire ! Ça suffit, et je souris à la jeunesse des autres qui, par réflexe, devient un peu la mienne. Ah ! la jeunesse ! C'est une maîtresse qu'il faut garder toujours !

Marthe interrogea :

— Votre moyen, maître ?

— La jeunesse est comme une jolie femme : pour la garder longtemps, il faut bien l'entretenir.

— Mais, il y a les maladies !

— J'évite les mauvaises relations, monsieur Mouton. Mais que ces propos ne vous fassent pas oublier mon portrait !... Guilleret, par Mouton, ça vaut peut-être Mouton, par Guilleret. Allons-y... Où ça ?

— Dans le jardin. Je vais chercher, en bonne lumière, un fond digne de vous... parmi les roses, hein ?



*

Le petit patron

Ils allaient sortir, lorsqu'un nouveau venu fit son apparition.

— Tiens, Bailly ! s'écria Darbier. Mon cher Jacques, quelle surprise ! D'où viens-tu donc ?

— De Cabourg ! Je suis allé, là, montrer une voiture à un client de mon père. Mais je me suis souvenu que vous étiez à Hennequeville, et me voilà.

Riquette accourait, sautant de joie :

— Mon Jacquot ! C'est gentil d'être venu !... Ça fait plaisir, depuis si longtemps !... On s'embrasse ?...

Bailly rougit fortement :

— Mademoiselle...

— Comment dis-tu ?... Mademoiselle ?... Des copains d'atelier comme nous ?...

Se tournant, alors, vers Guilleret :

— Dis, Louis, est-ce que Jacquot peut toujours m'appeler Riquette ?...

— Certainement ! Qu'est-ce que ce timide ?...

— Ah ! tu entends !

Et elle tendit sa joue au jeune homme qui la baisa en tremblant. Ensuite, cordial, Jacques Bailly serra les mains de Guilleret, de Mouton et de sa femme. Mouton s'épanouissait :

— Patron, toujours heureux de vous recevoir...

— Attendez, pour m'appeler patron, que la maison de

mon père m'appartienne. En attendant, j'y suis employé, comme vous.

Dardier interroge :

— Enterrée définitivement, la peinture ?

— Hélas ! Papa ne veut rien comprendre à l'art. Alors, que veux-tu, je vends des autos...

Mouton :

— Moi aussi, quand je peux... Mais, il n'y a que l'art. D'ailleurs, on peut et on doit mettre de l'art partout. Quand j'étais encore tailleur, je coupais la jambe d'un pantalon en lui donnant la ligne, le chic, une chute harmonieuse. C'était de l'art. Il faut faire bien tout ce qu'on fait. Moi aussi, j'ai une âme d'artiste !

Marthe intervint :

— Mieux aurait valu, mon chéri, que tu aies une âme commerçante.

— Qui dit que je ne l'ai pas ? Nombre de mes clients ont payé mon drap et mon travail avec des toiles étranges. Eh bien, si j'ai fermé ma boutique de tailleur, j'en ouvrirai peut-être une, l'an prochain, de marchand de tableaux modernes : j'ai déjà le premier fonds, et pas mauvais, puisque, j'ai vendu, pour cinquante mille francs presque, un Lautrec, deux Césanne, un Sisley, que j'avais eus pour une valeur, en marchandises de deux mille francs. Et j'ai bien d'autres chefs-d'œuvre, mes enfants !... qui monteront, vous verrez, vous verrez !... Tenez Bottini, voilà un grand artiste, caractéristique de son temps. Bottini est mort, sans qu'on lui ait rendu justice. Son heure viendra. Il sera à côté de Degas et bien plus haut que Lautrec...

— Mon cher Mouton, vous avez une âme de poète ; comptable dans une maison d'autos, chez le père Bailly, vous devez bien souffrir.

— Non, monsieur Guilleret. Quand j'inscris, sur mes livres, des commandes de grandes dames, de ducs et de princesses, quelquefois d'Altesses Royales... ainsi récemment pour le duc Ferdinand de Montpensier... j'évoque les châteaux magnifiques où iront ces limousines. Et je vois, en imagination, les décors splendides que traverseront les souples et bondissantes machines, les routes pittoresques sur lesquelles fileront leurs silhouettes élégantes, à grande allure ! Ça aussi, c'est de la poésie, et, plus tard, à tous ces millionnaires dont je retiens les noms et les adresses, je vendrai très cher n'importe quoi, des croûtes informes d'un autre Cézanne que je saurai mettre à la mode. Ça, c'est du commerce ; mais ce sera encore de l'art.

Marthe intervient :

— En fait d'art, n'oublie pas, Alfred, que tu allais faire le portrait de monsieur Guilleret.

— Mon cher Mouton, je me livre à vous.

Tous alors se dirigèrent vers le seuil. Mais, au moment

de sortir. Bailly retint la maîtresse du grand peintre.

— Riquette, accordez-moi un instant...

— Pourquoi, Jacquot ?... Quelque chose à me dire... de sérieux?... Oui... Alors, je veux bien.

Elle laissa les autres descendre dans le jardin ; puis, ayant remarqué que Guilleret, Marthe et Dardier s'empressaient autour de Mouton en train de monter son appareil au bas du perron, elle poussa la porte.

S'étant assise dans un fauteuil d'osier, elle regarda fixement son ancien camarade qui semblait décontenancé, devant elle, Riquette, — et attendit.

XI

Jacques et Jacquot

Maintenant qu'ils étaient seuls, le jeune homme n'osait parler, Riquette, de plus en plus surprise par ce silence imprévu



— Je vous écoute, Jacquot... Vous paraissez tout drôle... Qu'avez-vous donc ?...

Pourquoi était-elle gênée ? Elle ne le tutoyait plus. Bailly, confus, répondit :

— J'éprouve une émotion qui dépasse mon courage. Comme ça, tout de suite, c'est brutal, ça vous étreint... On est tout bête. Mais ça va passer...

Riquette s'était levée, inquiète. Instinctivement, elle revêtit sa robe et son corsage, que Françoise lui avait rapportés.

— Jacques, je ne comprends pas...

— Je ne sais comment j'ai eu le courage, l'audace, plutôt, de vous demander cet entretien. C'est comme une idée subite qui a germé en moi, en vous voyant. On a parfois de ces mots, de ces gestes qui sont irrésistibles, quand le cœur est affolé.

La figure de Riquette était devenue, tout à coup, singulièrement grave. Dans les yeux profonds de la gamine, des yeux tout à coup de grande personne très raisonnable, brillaient un sincère étonnement et une grande pitié. Riquette considéra Jacques, remua les lèvres ; mais, se reprenant, elle resta muette, et, à pas lents, se dirigea vers la porte. Lui, alors, tout son être dans un cri :

— Riquette ! Je vous adore !

Elle se retourna : il avait l'air si malheureux, et ses regards étaient si désespérés, qu'elle s'arrêta, revint vers lui.

— Ce n'est pas bien, Jacques, de causer de la peine à votre petite amie.

— Ah ! je le sais ! je devine, allez, que je vous fâche et que je piétine, en ce moment, tout ce qui existait, entre nous, de sincère et d'affectueux, le souvenir de notre amitié de l'hiver dernier.

— Ainsi, quand on se taquinait à Montmartre, vous étiez amoureux de moi, et vous l'avez caché ?...

— Oui, Riquette, je vous aimais ; mais je ne le savais pas

encore. La révélation est venue plus tard, trop tard!... C'est quand l'atelier a été vide, après votre enlèvement par Guilleret que Dardier et moi, sans rien nous avouer, avons compris ce que vous étiez pour nous... Lui perdait sa petite fille, sa joie, sa gamine, une affection qui était devenue, peu à peu, un besoin ; mais il eut, tout de suite, une compensation, et il se consola.

— Il fallait en faire autant.

— Nous n'aimions pas de la même manière. Pendant des semaines, j'ai pleuré. En l'absence de Dardier, je me jetais sur le divan où vous aviez posé, durant tant d'heures inoubliables ; et, la figure dans les coussins, les lèvres aux endroits sur lesquels s'était allongé votre corps nu, je me suis grisé, longtemps, de ce qui restait de votre parfum et de l'odeur énervante de « ta » peau...

Riquette, toute rouge et confuse, supplia :

— Jacques, vous me blessez beaucoup.

— Nous étions des enfants qui jouent avec le feu... Mais, moi seul, me suis brûlé. Sous les regards, indifférents ou amusés, de Dardier, nous avons ri et cabriolé, gaîment, par-dessus les inconsciences de nos libertinages naïfs. Je contemplais, à mon aise, sans un frisson, votre joli corps de poupée vivante...

— Jacques!...

— Et je jouais à l'artiste blasé, feignant de ne pas m'émouvoir au spectacle de Riquette, si naturellement drôlette, si féline avec impudeur... si adorablement nue et clownesque!...

Esquissant une flamme :

— Avec sa houppette intime.

— Oubliez tout Jacques, et, surtout, ce détail.

— Ah ! je vois bien que vous n'êtes plus la même ! J'étais, pour vous, un copain sans sexe, je ne comptais pas. Et, s'il fallait arranger, sur votre corps gracile, les trois chiffons qui vous habillaient, je les épinglais, sans que votre nudité en fût effarouchée... Vous aviez des mots renversants, époustouflants, une façon personnelle de dire des choses énormes... Aujourd'hui, vous avez toujours l'aspect d'une gamine effrontée ; mais vos yeux reflètent les joies amoureuses qu'un autre vous a révélées. Vous avez une bouche nouvelle : une bouche qui reçoit des baisers d'amour et qui les rend... Riquette, faut pas [illegible] ! Si vous saviez comme c'est dur, l'amour rentré. En moi, je veux dire, parce que, lorsqu'il rentre dans un autre, ça va mieux...

Elle fit, d'une voix presque douloureuse :

— Jacques, vous avez des intonations qui feraient croire que vous me haïssez !...

Il détourna la tête, murmura sourdement :

— Dans tout amour, il y a un peu de haine.

Alors Riquette, décidée, lui prit la main :

— Tu vas me jurer de ne plus me dire des bêtises comme ça. Tu vois, je pardonne, puisque je te tutoie, comme autrefois... Mais tu vas être raisonnable. Déjà, tout à l'heure, il y avait ici de grandes personnes qui étaient prêtes à se faire beaucoup de mal, et j'ai dû intervenir pour réparer leurs erreurs. Maintenant, c'est toi qui t'amènes avec ta déclaration, tes souffrances, ton désir... car ce n'est que du désir... Vrai, tout ça, le même jour !... Jacquot, mon petit Jacquot, tu es un gentil camarade que j'aime et que je ne veux pas perdre. Alors, tu vas me faire le plaisir de redevenir le copain de

jadis. Ton mal n'est pas grand : il vient de ton imagination. Reprends l'habitude de me parler comme autrefois.

— Riquette ! Je ne peux pas !

— Mais je veux, moi ! Viens, nous allons, ensemble demander à mon amant si nous pouvons nous tutoyer, comme avant de le connaître...

— C'est la ruine de mon espoir !

— Je l'espère bien ainsi.

— Laisse-moi une illusion, Riquette !

Grave, elle dit :

— Je te jure, Jacques, que *jamais* je ne tromperai Guilleret... *Je l'aime !...* oui, *je suis amoureuse.*

Elle baissa les yeux et confessa :

— C'est la première fois.

Or, à cet instant, Guilleret entra.

— Riquette ! que fais-tu donc là ?... Mouton veut absolument te photographier.

Elle se retourna, sourit à son amant et, courant à lui, se pendit à son bras :

— Dis, mon chéri... tu connais bien mon camarade Jacques Bailly ?...

— Certes, tu m'as assez souvent parlé de lui ! Vous m'avez l'air d'avoir fait, chez Darlier, un joli couple de galopins !... Mais j'adore ça : vous avez toute mon indulgence.

Il tendit la main à Bailly.

— Mon petit, quand tu voudras étudier, comme autrefois, si l'amour de la peinture te hante encore, ou si Riquette te manque, tu n'as qu'à venir chez moi... Mon atelier est plus sévère que celui de Darlier, mais les amitiés y sont tout aussi chaudes...

Bailly restait un brin honteux, ému. Riquette, brusquement :

— Dis, mon grand, on se tutoyait autrefois, Jacquot et moi...

Il les considéra tous deux, un instant, Riquette habillée, sérieuse, Bailly mal à l'aise. Il les prit par les épaules :

— Embrassez-vous !... Toi, tu es un brave garçon et Riquette a toute ma confiance... Vous voudriez pas faire de la peine au vieux ?

Jacques Bailly s'écria, sincère :

— Oh ! maître ! Je vous jure que non !...

Alors, fière d'avoir triomphé et heureuse de sentir écarté le péril qui l'avait menacée un instant, Riquette appliqua sur la joue de Bailly un baiser fraternel. Ensuite, se hissant au cou de Guilleret, elle tendit, — dans un élan qui l'offrait toute entière, sans réserve, pour ce qu'on appelle toujours, — ses lèvres à son amant.

XII



Sous le voile, parmi les roses

De la terre fraîchement mouillée, une odeur montait, mêlée à celle des roses et des œillets. La nature lavée était délicieuse après la pluie, comme une femme après sa toilette, — toute fraîche et parfumée. Dans le ciel, là-bas, du côté de la mer, une grande éclaircie bleue prouvait le retour du beau temps. Plus loin, des morceaux de nuages noirs flottaient ,

ils se déchiquetaient, s'en allaient en lambeaux impalpables bientôt, se fondaient en grisailles vaporeuses dans l'immensité de l'azur serein.

Autour de Mouton, les assistants faisaient cercle. L'amateur photographe, disparaissant, de temps à autre, sous un voile noir, et, l'air d'une bête de carnaval, braquait sur Riquette son appareil :



— Plus à droite, mademoiselle !... plus à droite !... Là !... Votre tête, entre ces deux touffes de roses qui tombent du mur !... Vous êtes très bien ainsi...

Alfred Mouton, pénétré de l'importance de son art, la tête sous son voile, avançait et reculait à menus pas, cherchant la mise au point. De temps à autre, il surgissait de sa cachette et, se campant en face de Riquette, il avait l'air d'agiter les plus difficiles problèmes d'esthétique. Il allait, ensuite, rectifier la position d'un bras, de la tete ; puis, il disparaissait à nouveau, sous le carré d'étoffe noire.

Or, tandis qu'il se livrait à ce manège absorbant, sous les regards, amusés ou narquois, de l'assistance, — sa femme s'était peu à peu rapprochée de Dardier, qui se tenait à l'écart. S'étant glissée derrière le peintre, elle lui pinça le bras :

— Canaille, lui souffla-t-elle dans l'oreille, tu t'es bien consolé, avec ta comédienne ?

Imperturbable, Dardier, *mezza voce* :

— Je t'aime trop pour te tromper...

— Je ne suis pas assez sotte pour croire à tes serments de fidélité, après ce que j'ai vu. Tu es resté à Deauville, cette nuit, après une cour pressante faite sous mes yeux, à Marcelle Fougerette, qui... tu me l'as raconté... s'est, un jour, payé ta tête. Tu t'es vengé avec le reste. Je te connais : tu es ce matin, la victoire dans les yeux.

— Ce n'est pas vrai !

— Coureur ! fit-elle.

— Je suis innocent ! Marthe, si tu refuses d'accepter la sentence de Riquette, je fiche le camp ! Je cours, pour de bon, cette fois...

— Tu fais du chantage, à présent !...

— Je te garde par tous les moyens : je t'aime !

— Moi aussi, je t'aime, infidèle ! Et tu le sais trop.

— Ce qui arrive est de ta faute : je suis jaloux de Mouton.

— Si j'étais sûre que tu dis vrai !... que l'explication de Riquette est la bonne... Mais, si je regarde tes yeux battus, j'y lis une étrange expression de fatigue amoureuse dont tes prunelles ne sauraient me tromper... Si je me souviens que, tout à l'heure, ton seul désir, en revenant, fut de te jeter sur du roastbif et une bouteille de Corton... Menteur !

Elle lui envoya une bourrade dans les côtes ; et Riquette, qui suivait la scène des yeux, éclata de rire. Aussitôt, Mouton montra sa tête chauve :

— Mademoiselle, de grâce, soyez tranquille, une minute : la mise au point est presque terminée.

— Oui ! Je vais être comme un petit ange.

Riquette prit, en effet, une attitude ingénue, adorablement enfantine ; et Mouton fourra sa tête sous le voile. Il tenait en l'air ses deux bras, tels des sémaphores, pour indiquer à

cette mignonne Greuze, XXe siècle, qu'elle devait avancer ou reculer, se déplacer à droite ou à gauche. Et, pendant cette mimique, Dardier, tendre et rusé, câlinait une main de Mme Mouton :

— Tu n'as donc rien compris ?

— Jean, mon aimé, tu sauras te défendre et même te justifier. Tu arriveras à me convaincre, car je suis trop à toi. Pourtant, il y a un fait : tu as découché : tu rentres exténué.

— De chagrin !

— De plaisir. Combien de fois ?...

— Et toi, Marthe ? Regarde-moi. Comment n'as-tu pas deviné mon tourment ?... Ton mari te volait à moi, cette nuit... Et, quand, hier, je me suis souvenu des samedis précédents, je n'ai pas eu le courage d'accepter une nouvelle épreuve.

— Jean, mon Jean !... Dis-tu vrai ?

— Oui ! oui ! Quand je t'ai vue au bras de ton mari, j'ai trop souffert !... J'ai pensé à ta trahison légitime, et je n'ai pas voulu rentrer...

Elle l'observa, méfiante encore, et elle fit :

— Mais cette comédienne, Jean ?... Cette Marcelle que tes yeux buvaient, adoraient, devant moi ?

Il haussa les épaules et sourit :

— Un prétexte... J'étais heureux, je l'avoue, de cette occasion, qui me permettait de satisfaire ma rage et me donnait le moyen de te faire souffrir un peu, à ton tour... Et puis, c'est encore, vis-à-vis de ton mari, la sauvegarde de notre amour : *l'alibi* !...

— Et pour sauvegarder notre amour, tu as passé la nuit dans le lit de cette actrice ?

— Je suis fatigué, seulement, d'une nuit sans sommeil, à songer à toi...

Il serra les poings et se pencha sur elle :

— A ce que tu faisais avec ton mari... Je t'aime, ma chère Marthe adorée, je n'aime que toi !...

— Tu mens ! Mais je sens que je t'aime encore, gredin ! et que je te pardonne...

— Flûte !... Si c'est un chef-d'œuvre que vous voulez faire avec moi, monsieur Mouton... c'est pas la peine !... Dardier en a dessiné des tas, et mon amant, lui aussi, est capable d'en sortir un, dans les grands prix, pour la postérité. Il veut que le portrait de Riquette soit, plus tard, au Louvre, comme celui de la Joconde ! Mais, pour une photo, vrai ! vous me faites poser !...



Les bras du sémaphore s'abaissèrent, et le chef, en bille de billard, de Mouton apparut.

— Mademoiselle, enfin, ça y est !

— Ce n'est pas trop tôt !... Et puis, vous savez, c'est dangereux, de rester des heures sous ce voile !...

Mouton tendit le cou.

— Dangereux ? Je ne comprends pas.

— Dame ! pendant que vous êtes dans les ténèbres,

vous ne pouvez voir Dardier chauffer votre femme !...

« Sale rosse ! » pensa Dardier. Mme Mouton lança un mauvais regard à Riquette. Guilleret, — qui flanochait, en causant avec le petit Bailly, mais en observant tout, — eut des doutes sur la façon dont le mari prendrait la plaisanterie ; il s'avança :

— Comme c'est malin, ce que tu dis !... Parce que Mme Mouton et notre ami Dardier se sont un peu détestés, ce matin, tu soulignes cruellement ce malentendu !

Mouton avait une face épanouie :

— Je vais vous punir, mademoiselle, de votre impertinence : je jure de ne quitter cette maison que si ma femme et mon ami se sont réconciliés tout à fait ! Je ne partirai que s'ils se sont embrassés, sous mes yeux !

— Mais, je ne veux pas ! s'écria Marthe.

— Moi, non plus ! appuya Dardier.

Mouton se tourna triomphalement vers Riquette :

— Hein ! croyez-vous que je puisse, en toute confiance, retourner sous mon voile noir ?

— Ne vous y fiez pas !

Et Riquette hennit d'un éclat de rire bizarre : il indiquait aux amants son mécontentement de les voir trop libres auprès du mari trompé. Car, depuis qu'elle aimait Guilleret et lui était fidèle, elle avait le respect de la foi conjugale, le sentiment du prestige qui s'attache aux unions légitimes. Cependant, Mouton faisait mine de recommencer la mise au point.

— Hé là ! protesta Riquette. C'est pour vous taquiner, ce que j'en ai dit, monsieur Mouton... De grâce, abrégez mon supplice !



— Eh bien ! Ne bougeons plus !...

Il saisit enfin la poire de caoutchouc de l'appareil et leva la main :

— Mademoiselle... souvenez-vous que vous êtes une rose parmi les roses...

Elle sourit, et il approuva :

— Oh ! ce sourire !... Tâchez de le garder !... Attention !...

Un silence suivit, et ce fut le bref déclic de l'obturateur qui se refermait, en même temps qu'un bruit de baiser derrière Mouton, faisait se retourner, tout d'une pièce, l'opérateur. Il vit Dardier penché sur le visage de sa femme et la baisant sur les yeux ; il ne vit pas bien si c'était sur les yeux, car les lutteurs se séparèrent aussitôt.

— Lâche ! cria-t-elle, confuse et rougissante.

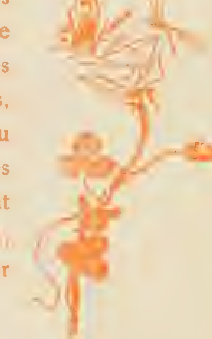
— Bravo ! fit Mouton.

Et Dardier demeurait béat, tandis que Riquette éclatait

encore de rire et que le mari s'avançait les mains tendues vers lui :

— Mon cher ami, vous avez adopté le bon moyen, pour faire cesser cette bouderie ridicule. Il fallait un coup d'audace ; vous l'avez eu... tant mieux !... en embrassant, malgré elle, une jolie femme fâchée... Maintenant, c'est fini. Je suis content : la paix est rétablie.

En ce moment, le ciel déblayé, tous les nuages dissipés ou emportés par le vent, le jardin, — où le soleil d'août brillait sur les feuilles mouillées, sur les roses plus belles, nues comme de jolies femmes au sortir du bain, — le jardin et la villa étaient éclatantes de lumière. Et deux papillons, qui s'étaient cachés pendant l'orage, voltigeaient. Gailleret, amusé, les montra à Riquette se posant sur la même rose pour la butiner.



XIII

Fantaisie à côté

Marthe, quand même, était irritée par l'audace de son amant et le bandeau de son mari. Nerveuse, elle avait riposté :

— Tu as tort, tu sais, d'avoir tant de confiance en « ton » ami !

Elle désignait Dardier qui souriait, près d'elle, d'une façon impertinente. Mais Mouton souriait aussi :

— Eh bien, fit-il, ce serait presque une politesse de sa

part, de te faire un peu la cour... une cour respectueuse, bien entendu... Tu es très jolie femme !

Guilleret trouva que la conversation s'engageait sur une pente dangereuse. D'un air détaché :

— Oh ! les jolies femmes !... Dardier doit être blasé !... Il en a passé trop dans son atelier !

— Des jolies femmes, réplique Dardier, il y en a moins qu'on ne pense... Et d'abord, qu'est-ce qu'une jolie femme ?

— C'est assez difficile à définir. Mais on peut en montrer, affirme Mouton. Ainsi, tous les jours, maintenant, sur les planches de Trouville...



— Ah ! non ! s'écrie Dardier. Non, cher ami, pas ça ! La plupart de ces jolies femmes, je ne vous conseille pas de les suivre dans leurs cabines de bains et d'assister à leurs déshabillages, ou bien, le matin, à leurs réveils. Gare la déception !... Ces prétendues belles resplendissent, grâce aux maquillages, aux toilettes extraordinaires, aux bijoux, le jour, et, plus encore, à l'électricité, dans le truquage infini de leurs robes et de leurs fards !... Sous une apparence à peu près gracieuse, ou ce que nous appelons la ligne, il n'y a, souvent, chemise enlevée, qu'une académie lamentable torturée par le corset, les ceintures, les sangles, les savantes orthopédies !...

Mouton, indigné, l'apostropha :

— Quel portrait vous nous faites de la femme ! cher ami !... Seriez-vous misogyne ?...

— Non ! Je suis artiste, et j'aime la beauté, voilà tout !

— Alors, les femmes ?... vous n'allez pas prétendre qu'elles ne sont pas des êtres adorables, séduisants et charmeurs ?



Jacques Bailly, sincère et naïf, donna raison à Mouton.

— Voyons, mon cher... il n'y a ici que deux femmes, et elles sont, toutes les deux, riches de grâce et de beauté...

Ses yeux, tandis qu'il exprimait cette opinion, avaient, surtout, fixé Riquette. Amical, Dardier frappa sur l'épaule de son ancien élève :

— Tu es jeune, et tu seras, plus tard, moins enthousiaste... Oui, les deux qui sont ici sont jolies... Mais, toutes les autres ! Les laides sont légion.... L'hiver dernier, on s'amusait, Riquette et moi, de la terrasse d'un café, à examiner les femmes autour de nous, oui, à les juger... à les déshabiller des yeux.... Les laides, on les condamnait à mort. Les jolies, plutôt rares... !

— Dardier les condamnait à vie...

— Comment l'écris-tu, Riquette ?

Guilleret intervient :

— Si tu es si difficile, les hommes, mon p'tit, ne sont pas beaux.

— Pardon !... Un homme n'est jamais complètement laid ; même, il en est de vieux et de laids à qui le front et leurs yeux font une beauté. Mais, nombre d'hommes admirables évoquent l'harmonieuse et pure beauté esthétique que comprirent les Grecs et les Latins.

— Par exemple ! s'exclame Mouton. Vous n'allez pas prétendre...

— Si, je prétends !... Promenez-vous dans les rues, montez en autobus ou prenez le métro, et regardez ! Combien, pour une jolie femme rencontrée, apercevez-vous de médiocrités ou d'horreurs qui offensent la vue ?... Au contraire, voyez la quantité d'hommes agréablement établis, au visage sympathique, aux gestes aisés, qui s'en vont, très simples, sans se douter, sinon de leur beauté, du moins de la perfection de leur physique de mâles bien réussis !... Certes, moi je reste impressionné par le génie de l'espèce et je pratique... le moins possible d'ailleurs... le rite banal. Mais je regrette de ne pas m'évader du geste ordinaire, d'autant plus que l'art le permet, le conseille, et que la plupart des rebelles contre les suggestions de la femme sont des gens très intelligents...

Socrate, César, et, en sautant des siècles, Oscar Wilde, Jean Lorrain, Paul Verlaine... et un musicien délicieux...

> Si vous croyez que je vais dire..
> Je ne saurais, pour un empire,
> Vous le nommer.

Il avait débité, chantonné son couplet, d'un air convaincu et léger. Guilleret ne doutait pas, une seconde, qu'il paradoxait pour se payer la tête de Mouton ou lui donner le change, lança une bourrade au virtuose :

— Farceur !... Ça te va bien, tombeur de femmes, de poser au peintre d'esthètes !... Va donc ! décadenculet !.. Tu parles comme un pied... d'Eraste !

Dardier s'approcha de Mouton et le prit par la taille :

— Rappelez-vous, mon cher ami, que vous m'avez servi de modèle. Vous m'avez posé un Ignace de Loyola qui a remporté, au dernier Salon, grâce à vous, un assez vif succès !...

— C'est, ma foi, vrai ! fit Mouton, suffoqué. Tout de même !... tout de même !...

Il se mit à regarder Dardier avec des yeux ronds, effarés, et murmura :

— Est-ce que ?...

Il prit Marthe par le bras, l'attira à lui, se penchant à son oreille, il lui chuchota quelques mots qu'elle ne dut pas comprendre tout de suite, car elle le fit répéter. A nouveau, il lui dit, à voix basse, sa pensée.

Alors, elle parut stupéfaite et outrée. Mais, soudain, n'y tenant plus, sous l'effet, sans doute, d'une réminiscence amoureuse, elle partit d'un éclat de rire clair, narquois, qui sonnait

bientôt Dardier, Bailly, Riquette, Guilleret, tous les spectateurs de leur dialogue.

Et Mouton, cette fois, n'y comprit plus rien du tout.

XIV

La chambre noire

Pour tout le monde, il était évident que Marthe et Dardier s'étaient réconciliés. Cela résultait du baiser, d'abord, de leur attitude aussi, de leur gaîté, en contraste avec la bouderie précédente.

Enchanté de voir terminée une bisbille qui, un moment, l'avait fortement embêté, le peu clairvoyant mari rangeait son appareil photographique. Dardier s'approcha :

— Si Guilleret le permet, je retiens une épreuve de ces images de Riquette. Je suis certain qu'elles seront très réussies.

— Nous allons être bientôt fixés : je vais développer, sur le champ, les plaques que je viens d'impressionner. Je suis impatient, plus que vous, de savoir ce que j'ai obtenu avec l'amusante silhouette de cette petite. Que voulez-vous ?... Je ne vous ressemble peut être pas, moi, mon cher ami ; mais j'aime les jolies femmes.

Dardier sourit :

— Alors, vous devez bien aimer la vôtre !... Et, dans ces conditions, vous avez d'elle, sans doute, pas mal de portraits.

— J'en ai de très gentils.

Confidentiel :

J'ai fait, dimanche dernier, une photo en couleurs de

Riquette et de Marthe, à la mer... Riquette, en maillot bleu, Marthe, en maillot rouge, présentant leur postérieur délicieux à la vague... Riquette a l'air d'un bleuet, Marthe d'un glaïeul, mais bien plus troublant, mon cher !...

— Tiens ! Tiens !... Vous ne m'en avez rien dit !...

Mouton causait avec Dardier. Riquette avait rejoint Guilleret qui se promenait avec Bailly dans les petits chemins du jardin, entre les rosiers, et lui avait fait signe. — Marthe écoutait, un peu à l'écart, son mari et son amant.

— C'est que, mon cher Dardier, je n'ai pas encore développé ce cliché... Et puis, l'image est un peu suggestive !... Alors, vous connaissez la pudeur de ma femme !... Elle m'a défendu...

— Oh ! moi, je suis un ami et un artiste !

Mouton venait de trouver le moyen de se faire pardonner par Dardier de la façon dont il avait interrompu son déjeuner matinal ; il le prit par le bras :

— Entre nous, mon cher, ma querelle, ce matin, fut sotte... Je suis encore honteux de vous avoir fait des reproches stupides... Alors, vous et Marthe, vous n'êtes plus fâchés ?... J'en suis bien content ! Eh bien, je vous ferai cadeau de cette photographie, presque intime. Je l'ai intitulée : *La Mer fleurie*... Ce sera la fin d'une ridicule histoire, où nous eûmes tous des torts.



Tandis qu'ils gravissaient les marches du perron pour entrer dans la villa, Marthe les rattrapa :

— Je vous ai entendus... et je ne veux pas, moi !... Voyons, Alfred, tu n'as pas honte !... Je m'oppose, monsieur Dardier, à ce que mon mari vous donne ce portrait du dos de Riquette et du mien, obtenu par surprise...

Elle se détourna pour ne pas rire. Dardier s'en aperçut et comme il était certain de posséder, un jour ou l'autre, la photo, il s'inclina. Alors, Mouton, — comme s'il voulait affirmer sa puissance maritale, et sa volonté que tout, de la dispute matinale, fût oublié, — déclara péremptoirement :

— Ne vous inquiétez pas, mon ami, pour cette photo : *La Mer fleurie*... Moi, je vous la donnerai d'autorité.

Il grimpa, alors, l'escalier conduisant à la chambre conjugale, pendant que les amants restaient seuls dans le hall.

— Tu sais, je te défends d'accepter. Tu n'es pas encore pardonné. Au surplus, il me déplairait que ce soit mon mari qui t'offre ce souvenir.

— Alors, toi, de ton plein gré...

— Quand tu l'auras mérité, garnement !

Mouton redescendait, chargé d'un tas d'accessoires photographiques.

— Alfred, que vas-tu faire ? interrogea Mme Mouton.

— Développer les clichés de Guilleret et de Riquette.

— *La Mer fleurie* ?... Alfred !... Je te l'interdis !...

— Mais oui, mais oui !... C'est entendu... Excusez-moi, mon cher Dardier, je m'enferme dans le cabinet noir.

Très vite, il disparut, en effet, dans un cabinet situé sous l'escalier, et servant de laboratoire, *black room*, comme

l'indiquant, sur l'huis, un cartel émaillé. Marthe s'était précipitée, criant :

— Pas le cliché que tu sais !... Je ne veux pas, Alfred !

Mouton passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte :

— Fiche-moi la paix !

Il referma brusquement et cria de l'intérieur :

— Que personne n'ouvre !... On voilerait mes plaques !

Mme Mouton, alors, flanque un coup de pied violent dans la porte. Un brave éclat de rire lui répond du cabinet noir. Mais, doucement, Dardier s'est approché d'elle. Il l'étreint à pleins bras, impuissante et rageuse, et, d'une voix étouffée :

— Chut !.. Je t'aime !... Tu es, *et tu vas être à moi !*.

— Non ! laisse-moi ; je ne veux pas que mon mari soit trompé ainsi ! J'ai pour lui de l'affection. Il a confiance en moi !... Il m'aime ! Il finira par s'apercevoir...

— Non ! il a le bandeau !... Marthe, un baiser !

— Alfred peut nous entendre !... Laisse-moi !

— Quand nous aurons fait la paix... *sur tes lèvres !*

Il étreignit, à pleins bras, sa maîtresse. Elle essayait vainement de se débattre : il la tenait prisonnière et lui agrippait la bouche. Courroucée, autant contre elle-même, contre sa faiblesse amoureuse, son désir des baisers de l'amant, que contre Dardier dont elle ne pouvait douter de la trahison de la nuit, elle résistait de toutes ses forces et s'énervait jusqu'aux larmes. Elle haleta :

— Je te jure que j'appelle mon mari.

— Chiche !...

Elle cria, très fort :

— Alfred !

Mais Mouton, enfermé dans le cabinet noir, était environné de ténèbres. Elles l'isolaient dans une nuit absolue où rien du dehors ne pouvait entrer. L'amour aussi, Éros perfide avec un bandeau jaune, étendait sur les yeux de ce mari un écran opaque qu'aucune vérité n'avait le pouvoir de dissiper. Seul, un rayon de la lampe rouge éclairait les silhouettes, en maillots très collants, très déshabillés, de Marthe et de Riquette, l'une blonde et bleue, Riquette brune et rouge, vêtue seulement, par derrière, d'un cœur de laine garance tenu au reste du corps par des croisillons de rubans. Les deux femmes se révélaient, peu à peu, sur le cliché dans l'enveloppement de ce halo mystérieux, aux teintes de rubis, qui les faisait plus sensuelles ; et le mari de Marthe, dans ce rais de lumière rouge, regardant son chef-d'œuvre polychromé, était à des distances fabuleuses de la vie qui s'agitait de l'autre côté de la porte.

— Alfred ! appela Marthe, une seconde fois.

— Oui, ma bonne, oui !... L'image vient très bien : *la Mer fleurie*, tu sais ?

L'amant ricane et risque, bas, une main, tandis que ses lèvres cherchent à capturer la bouche de Marthe qui crie pour la troisième fois, plus fort :

— Alfred !!! Ton ami veut m'embrasser !...

Dardier lui prend les lèvres. Elle les dérobe et hurle :

— Sur la bouche !

Du coup, Dardier lâche sa maîtresse et devient blême.

— Sale bête ! fit-il, à voix basse.



LE GARDIEN DU CLICHÉ : LE MARI

Mais une idée lui vint ; il alla jusqu'à la porte :

— Ne l'écoutez pas, mon vieux ! C'est un truc pour vous faire tout gâcher !...



Le mari, alors, en riant :

— Je m'en doute bien, allez !... Mais ça ne prend pas. Marthe peut inventer tout ce qu'elle voudra : Je ne sortirai d'ici que mes clichés terminés !...

Marthe trépignait de rage.

— Alfred !!! Je te jure que je ne mens pas ! Tant pis pour toi, si tu n'écoutes pas « ta » femme !...

Triomphant, Dardier enlaçait, à nouveau, sa maîtresse :

— Le mari, dit-il, c'est le gardien du cliché. Si nous tirions une épreuve ?

— Alfred !!! cria-t-elle, il recommence !

La voix de Mouton, sceptique et placide :

— Ça m'est égal !

Un baiser est précieux ; il ferme la bouche. La langue de Dardier butine celle de la jeune femme...



Silence.

Puis, Marthe se dégage un peu.

— Alfred ! Il me baise !

Elle voulait achever : « longuement !... dans la bouche !... longuement ! » Encore une fois, elle ne pouvait plus parler,

tandis que — après un éclat de rire bourru, incrédule — la voix de Mouton clamait :

— Allez-y, mon vieux ! J'ai mis le verrou...

Alors, la jeune femme eut un regard désespéré vers la porte et un autre, consentant, vers celui qu'elle aimait.



— Canaille ! soupira-t-elle. Ce que tu fais là est odieux !

Lui maîtrisant les mains de sa droite, et, de la main gauche, l'entourant à l'épaule, Dardier, maintenant, lui promenait des baisers dans les petits cheveux du cou. Un baiser réussi vaut seul un long poème. Dardier réussissait très bien celui-là, et quelques autres. A bout de forces, Marthe, tremblante, se laissa choir dans les bras vainqueurs. Dardier montra l'escalier.

— Montons, veux-tu ? ... Nous avons le temps...

XV

L'arc-en-ciel

L'auto, légère et silencieuse, souple et rapide, file sur la route blanche, entre les haies lavées par le récent orage. L'air est pur, délicieusement. Cette profusion d'eau, tombée du ciel

a mis dans l'atmosphère une fraîcheur caressante et agréable qui frappe les visages. Et les six amis, entassés dans la puissante voiture de Guilleret, fuient dans la volupté de la vitesse et le vertige des paysages qui filent à droite et à gauche les tempêtes du commencement de la matinée, — quand pleuraient les petits amours immatériels, gardiens de la villa.



Riquette conduit. Elle adore tenir, entre ses mains frêles, le volant de la machine merveilleuse. Très appliquée, pénétrée de la responsabilité qu'elle voulut assumer, les yeux fixes devant elle, l'oreille insensible aux propos, non aux pulsations cadencées du moteur, elle mène la puissante bête mécanique avec la sûreté d'un chauffeur expérimenté.

A côté d'elle, Alfred Mouton. Derrière, au fond de l'auto : Marthe Mouton et Guilleret ; en face, sur les strapontins : Dardier et Bailly. L'orage passé, la séance de photographie terminée, et celle du cabinet noir, ils ont eu le désir de s'en aller, tout de suite, et de déjeuner, ensemble dans un autre décor, à Etretat. Cette idée à peine exprimée, Riquette sauta





sur le siège de l'auto, fit mettre en marche le moteur. Et maintenant, tous oublieux de ce qui assombrit, un moment, le début de cette superbe journée, d'un orage qui bouleversa le ciel, et d'un autre qui menaça des amitiés, ils vont à travers la nature rassérénée qu'illumine, à nouveau, le resplendissant Soleil.

Les voici en haut d'une côte.

Et soudain, Riquette stoppe.

— Regardez ! s'écrie-t-elle. Comme c'est beau !...

Là-bas, à leur gauche, par-dessus les prés verts et les bois touffus, un immense arc-en-ciel érige son arche multicolore. Dans les brumes légères, vapeurs dansantes et impalpables qui montent de la terre surchauffée par les rayons de l'astre triomphant, les sept couleurs du prisme miraculeux ont tendu leur écharpe en travers du ciel bleu.

Riquette, extasiée, redevenue gamine de Montmartre à qui ne furent jamais offerts les spectacles émouvants de la grande nature, répète :

— Comme c'est beau !...

Tous contemplent la féerie magnifique. Ils comprennent, devant cette vision précieuse de joyaux irréels en suspension dans l'air, que, toujours, à l'orage succède le beau temps et que les rires sont plus gais, — le drame passé.

— La belle palette ! dit Guilleret, dans une exclamation de peintre.

— Un arc de triomphe ! hurle Mouton, en un cri de poète. Si nous passions dessous ?



Dans le dos du mari, sur cette invite folle, Marthe laisse tomber un sourire énigmatique et railleur qui donne à ses lèvres rouges un piment singulier. Et Dardier la regarde, avec des yeux complices.

A présent, autour de l'auto arrêtée, de petits amours invisibles, s'accompagnant de lyres, dansent, chantent et rient, — de petits faunes gambadent en jouant de la flûte à sept coups.

Mais, peu à peine, l'arc-en-ciel se dissipe.

Il s'est cassé en deux, d'abord, ne laissant que deux coloris, deux piliers fugitifs, fichés dans la terre et qui, maintenant, se dégradent par le haut, s'estompent, ne tardent pas à se fondre dans les vapeurs rosées et le bleu de la voûte qu'ascensionne le Soleil. Une éclatante lumière se répand sur ce dimanche, et le ruban de la route réverbère des blancheurs aveuglantes où miroitent encore, de-ci, de-là, des flaquettes d'eau, de petits points scintillants.

— Bientôt midi, Roquette ! fait Guilleret. Si tu remettais en marche ?...

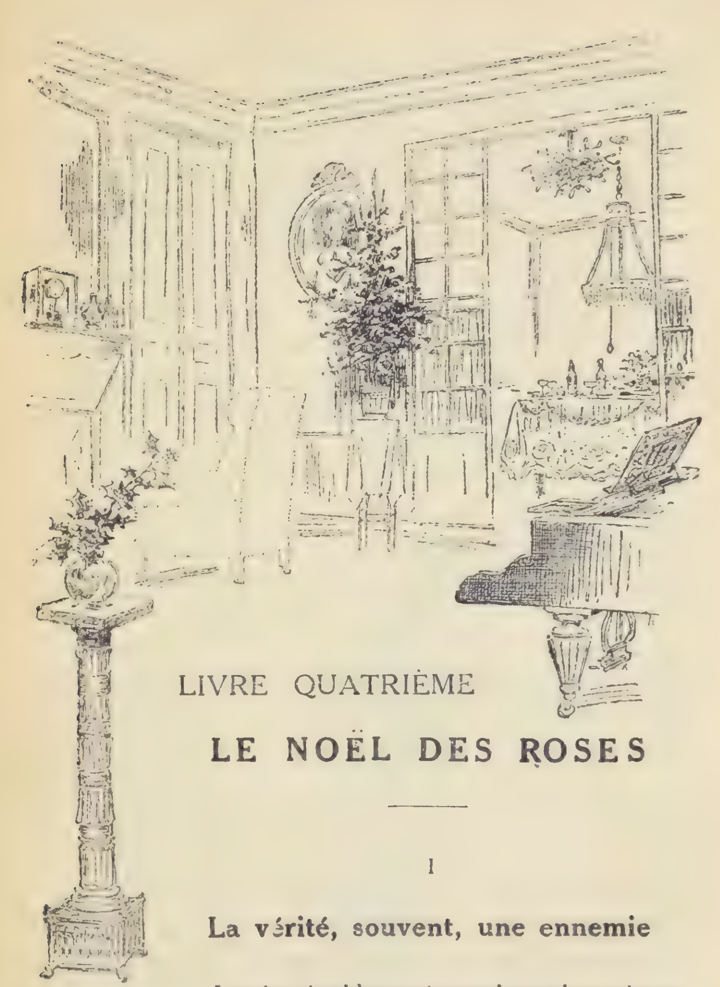
A nouveau, le moteur ronfle. L'auto démarre brusquement et file, souple et légère, entre les arbres de la route, conduit les voyageurs vers des plages différentes où ils auront comme de nouvelles âmes, de nouvelles pensées, où s'évanouiront, disséminées tout à fait, leurs colères et leurs émotions des heures écoulées dont, peut-être, déjà, ils ne se souviennent plus guère. — Il faut vivre, *en avant.*





L'HIVER





LIVRE QUATRIÈME

LE NOËL DES ROSES

I

La vérité, souvent, une ennemie

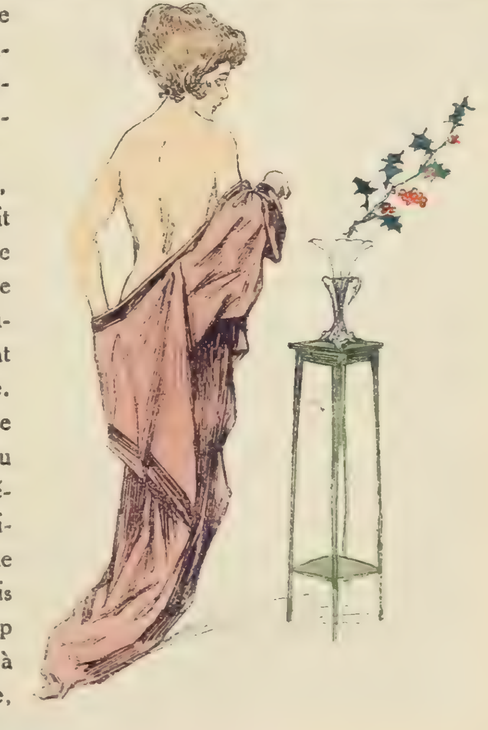
... La vie, aimable et même gaie, avait continué. Marthe Mouton et Dardier s'étaient aimés, tout l'été, dans la coquette villa d'Hennequeville, sans que de nou-

velles querelles ni des jalousies eussent fait naître d'orages à l'horizon de leur coupable bonheur.

Ainsi, toujours, dans la vie, s'arrangent les situations que les esprits timides ou chagrins craignent de compliquer. Le tout est de ne pas vouloir aller au fond des choses, encore moins au fond des cœurs ; comme il ne faut pas, non plus, descendre au fond d'un puits pour y chercher de l'eau, mais seulement, si l'on veut se rafraîchir, faire glisser la corde et le seau. Il est divin le bandeau que le destin charitable met sur les yeux de ceux qu'ils ne veulent pas faire souffrir.

M. Mouton, dans son nouveau métier, l'automobile, avait trouvé la veine d'argent qui le consolait de ses pertes d'antan. De plus, il joignait à ses appointements et ses commissions chez le père de Jacques Bailly, les bénéfices qu'il retirait des tableaux bizarres — acceptés, jadis, en paiement de ses factures de tailleur. Après cessation de commerce, il achetait encore des œuvres d'art, toiles, statuettes de terre cuite, originales, avec le droit de reproduction, chez les bohêmes restés ses débiteurs. Il n'avait pas son pareil, tout en faisant valoir une auto, Bailly et Cie, près d'un client millionnaire, pour amener des propos sur l'art, hypnotiser les timides avec de grands mots affirmatifs, des jugements définitifs, mûrir les « poires » et vendre un numéro de sa collection, à bon prix, quelques billets de mille. S'il avait estimé ses chefs-d'œuvre futurs bon marché, les snobs et les gogos d'art n'en auraient pas voulu. Guilleret, bien que portraitiste de talent officiel et peu partisan des folies picturales à la mode, l'avait, par farce, initié profondément, mis au courant du nouveau jeu, lui avait enseigné un boniment pittoresque, redoutable, impressionnant les faibles par sa violence ; et, Mouton,

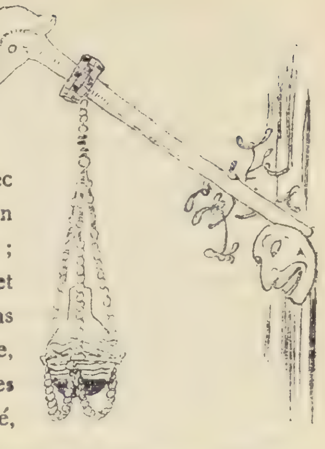
comme tant d'autres, comme un critique à la suite des grands camelots de l'art indépendant, allait très bien au marché, maintenant, avec les paroles d'autrui. Déjà, par son intelligence, — mais, chez lui, dorénavant, très pratique, — soudain ouverte aux loufoqueries d'art, et par l'autorité agressive de ses attaques contre les « pompiers » de l'Institut, il avait réalisé, en huit mois, pour soixante-cinq mille francs, quinze toiles de sa galerie. Cette prospérité imprévue faisait que sa compagne était contente, joyeuse, plu jolie encore peut-être, aimante avec discrétion, la bonne épouse.



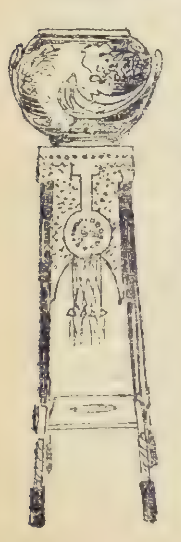
De son côté, Marthe goûtait les délices d'une vie calme, entre un mari pacifique et un amant très agréable. Certes, elle avait un peu souffert, au début, de certaines trahisons de Dardier : mais elle l'aimait trop pour songer à une rupture,

et il mentait avec une telle élégance qu'elle lui pardonnait toujours, sans compter qu'il doublait ou multipliait sans fatigue, merveilleusement, l'expression de son repentir. Le houx, sans doute, est piquant, mais il est toujours vert. Dardier, s'il piquait, par aventure, de ci, de là, Dardier, lui, était toujours prêt ; il lui était beaucoup pardonné, parce qu'il aimait beaucoup et fort. D'ailleurs, il était fidèle à sa manière, celle d'un mari aimé, jeune et beau garçon, qui aurait craint de causer à sa femme le plus léger chagrin. C'est-à-dire qu'il n'était jamais allé, et n'irait probablement jamais jusqu'à l'ignoble trahison, qui torture et avilit; ses lâchetés sensuelles ou sentimentales n'étaient que passagères. de banales incursions sur des domaines défendus, et qu'il était assez malin pour garder ignorées de sa maîtresse. Elle ne pouvait que soupçonner l'amant volage. Très vite, il retournait dans le sentier de la vertu : l'adultère tranquille. Marthe, si elle avait connu ces aventurettes, n'aurait pas eu, peut-être, le courage de gronder Dardier trop fort. Le chat, génie du foyer conjugal, lui aurait conseillé, au contraire, d'être flattée de cette fidélité triomphant toujours de petites infidélités plus ou moins discrètes, y renforçant même son ardeur.

Dardier, lui, appréciait la douceur tranquille, caressante, honnête, sérieuse, de cette liaison. Marthe lui plaisait, d'abord; ensuite, elle le gardait contre les aventures de la chair — et celles du cœur, plus dangereuses — où il eût pu laisser sa belle sérénité. Fatigué de Paris, des comédies mondaines, des duperies amoureuses, des conventions et des snobismes, maintenant qu'il connaissait, enfin, la fortune, après les



années maigres et loufoques, — il s'était découvert, la trentaine passée, des idées vulgaires de bonheur bourgeois. Après son héritage, on l'avait, diverses fois, tenté avec des jeunes filles pour fonder un foyer et couler des jours bleus ; mais il avait eu peur de cet inconnu, refusé de s'installer dans une maison neuve dont un locataire, à bon marché, n'a pas essuyé les plâtres, et située en un pays ignoré, plutôt dangereux.



Il s'apercevait, chaque jour, que Marthe lui donnait toutes les satisfactions qu'il eût attendu, en vain, d'une femme qui aurait porté son nom. Ils menait donc une existence d'homme marié, surtout depuis que l'été était fini et qu'ils étaient rentrés à Paris. Après avoir connu, quelques semaines, les retours mornes dans la garçonnière triste, les dîners au restaurant, l'esseulement des soirs, il avait éprouvé des mélancolies dont le ménage Mouton s'était aperçu. Et, sans peine, on lui avait fait ouvrir son cœur. Très ému, Alfred lui avait dit :

— Mon cher ami, vous n'êtes plus seul, car notre maison est la vôtre !... Désormais, nous voulons que vous ayez votre part du bonheur que nous goûtons, ici...

Il avait voulu protester. Mais, tandis que Marthe, muette, feignait de rester étrangère à la conversation, l'ancien tailleur des artistes, — le futur marchand de tableaux, car c'était son rêve, à présent, après ses quelques réussites, de s'établir, de concurrencer Bernheim et Vollard, — l'ancien tailleur reprenait :

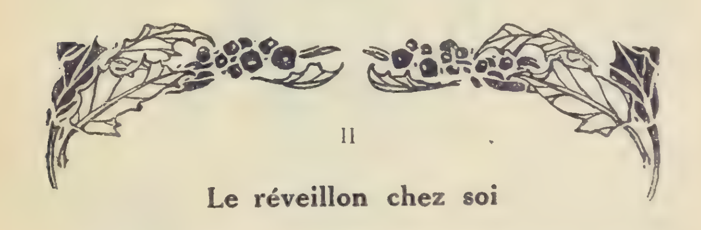
— Nous n'avons pas d'enfants. Nos soirs, aussi, sont vides, quelquefois. Eh bien, puisque ni vous ni moi, n'avons réussi à fonder une famille complète, réunissons-nous, pour en constituer une, en égoïstes, et nous nous partagerons tout le bonheur que nous pourrons créer.

En effet, plus que ne le supposait Mouton, ils avaient partagé, chacun prenant pour lui la plus belle part. A présent, Dardier avait son couvert dans le ménage ; il subissait, comme Mouton, la mauvaise humeur de Marthe, quand elle avait ses nerfs, et il récoltait la même part de sourires, quand elle était contente, presque toujours. Seulement, chez lui, deux ou trois fois par semaine, il accueillait toutes les ardeurs de la blonde harmonieuse, ses appétits de volupté, ses gourmandises de plaisir.

Pour qu'aucun détail matériel ne fût cause d'un regret, entre eux, Dardier contribuait, de façon indirecte, d'ailleurs, aux charges du ménage. Ainsi, c'était lui qui payait l'auto dans laquelle, le dimanche, ils allaient loin de Paris, se retremper dans l'atmosphère des grandes banlieues. De même, il offrait le théâtre, les soupers ; et, très souvent, il arrivait pour le dîner, les bras chargés de douceurs supplémentaires, ou de fleurs pour Mme Mouton. Deux ou trois fois même, le mari ne s'était pas formalisé que Dardier eût offert à sa femme un bijou : n'était-ce pas naturel, maintenant que le peintre était presque de la famille ?

Ainsi, tout le monde était heureux ! — Des malades, des inquiets, des jaloux se torturent, se créent des jours tristes, misérables, pour donner à leur amour-propre ou à leur égoïsme, sinon à leur malsaine curiosité, des satisfactions d'où naissent tous les malheurs. D'autres, plus sages en leurs allures de fous, acceptent les pénombres gentilles où se complaisent les bonheurs qui veulent durer. Mouton, sa femme et Dardier étaient de ceux-là. A leur façon, ils avaient réalisé une formule heureuse et sûre, qui leur livrait le secret des jours ensoleillés, des joies familiales où jamais un nuage ne projette son ombre attristante.

Et quand l'hiver arriva, ils avaient déjà l'impression que leur trinité — la Trinité, c'est ce qu'il y a de plus parfait, nous assurent les théologiens, Dieu, c'est-à-dire l'Amour en trois personnes — était constituée solidement depuis très longtemps, et que jamais rien ne pourrait la détruire.



II

Le réveillon chez soi

Dans cette famille si complète, sagement si unie, l'arrivée de Noël ne pouvait que provoquer une allégresse.

— Nous irons au théâtre et nous réveillonnerons au restaurant ! avait proposé Dardier.

Mouton, joyeux, s'était frotté les mains.

— On va se débaucher !...



Mais, Marthe n'avait pas été de cet avis. Elle avait rappelé d'abord, à son mari, que Riquette l'avait condamné à offrir à souper, lui, Mouton, le soir du réveillon, à toute la bande : Riquette, Guilleret, Dardier, Bailly, le petit patron.

— Et ce sera plus gai, chez nous, dans l'intimité. J'ai horreur de ces tablées dans une foule odieuse, où des étrangers partagent votre joie, vous forcent à accepter la leur... Chez nous, ce sera bien mieux que d'être un sextuor dans a kermesse folle d'un Montmartre déchaîné, à l'occasion du puéril anniversaire chrétien.

Or, le 15 décembre, M. Mouton avait éprouvé une grosse déception, Son « grand patron », Hubert Bailly, le génial con-

structeur d'automobiles et de ballons dirigeables, l'avait prévenu qu'il aurait à se trouver à Amiens, le 24 décembre, pour inaugurer le stand que la maison Bailly et Cie avait pris à l'Exposition organisée par cette ville.

— Nom d'un chien !... avait-il grogné.

Mais il était impossible de se soustraire à cette corvée qui était la preuve de l'estime du directeur pour son nouvel employé, pour le protégé, l'ami de son fils.

— Tu comprends, expliqua-t-il à Marthe, je représenterai, là-bas, « le grand patron », Hubert Bailly.

— Oui, mon chéri ; mais c'est, tout de même, navrant, de ne pas t'avoir, ce soir-là.

Dardier fit remarquer à Mouton que les inaugurations officielles ne se font pas la nuit. Au surplus, le Salon, à Amiens, fermait à sept heures du soir. Alors, quoi de plus simple que de sauter dans une auto et de retourner, dare dare, à Paris ? Mouton serait là, même en cas de panne, à temps, pour découper, à minuit et demi, la dinde truffée. Complice et malicieuse, Marthe avait acquiescé par un battement de ses longs cils.

Le salon de Marthe, où on entrait directement de l'antichambre, n'était pas très luxueux, mais orné avec goût. Dans tous les détails jolis se révélait le tempérament de la jeune femme, aussi son amour de l'ordre et du « home » familial. Les meubles, confortables, étaient disposés heureusement, les tapis avaient des coloris éclatants. Les coussins des fauteuils, et d'autres, qui traînaient sur un divan, attestaient la nature

voluptueuse de la maîtresse de la maison. Les tableaux, tous modernes, XXe siècle, accrochés aux murs, mettaient d'originales harmonies dans le salon. Sur le piano, recouvert d'un dessus de soie brodé de feuillages de glycines et de leurs bouquets mauves, trois roses seulement, — mais superbes, — trempaient, à la japonaise, à l'aide de bâtonnets soutenant les tiges, dans une bonbonnière en Satzuma, dont le couvercle, formé par un kaki doré, gisait tout près.



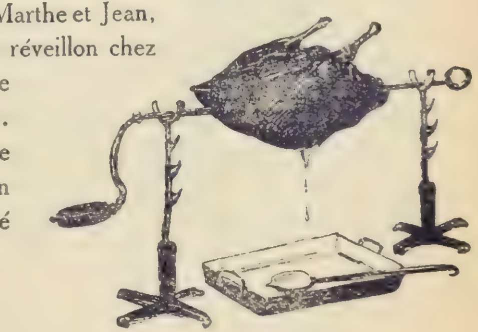
Une double porte vitrée, à rideaux jaune-citron, ouvrait sur la salle à manger. A cette heure, la vingt-troisième, sous un lustre hollandais, aux branches de cuivre, avec les ampoules électriques, enveloppées par l'enchevêtrement d'une énorme touffe de gui, — la table du souper était préparée. Sur sa nappe éclatante, dans six sveltes porte-bouquets en cristal placés devant chacun des convives, six roses merveilleuses s'épanouissaient parmi l'étincellement des verreries.

Entre la double porte vitrée et une autre, — mais simple, celle de la chambre à coucher et du cabinet de toilette, — un sapin de Noël fantastique, un petit sapin des Vosges, érigé, cachait un peu, sur le mur, le portrait de Mme Mouton, par Jean Dardier, avec l'éventaire de ses branches droites aux chevelures de givre argenté où s'épanouissait, — parmi le hérissement des longues aiguilles fines et vertes, et, de-ci de-là, de minuscules bougies dressées, attendant leur illumination, à l'heure solennelle, — une compagnie

dispersée, de haut en bas, de roses roses et de roses rouges.

Enfin, dans l'âtre de la cheminée, un feu de bois, car Jean et Marthe avaient transporté et installé la salamandre, ce soir-là, dans une autre pièce, — un magnifique feu de bois, avec l'énorme bûche traditionnelle, pétillait, crépitait, flambait joyeusement, faisait oublier que, dehors, la neige tombait à gros flocons et que les piétons se hâtaient dans une nuit maussade : cette bûche incandescente répandait, dans cet intérieur d'amoureux, la légende et la sympathie de presque deux mille Noëls précédents.

Marthe avait mis, serré à la taille par une ceinture, un kimono de satin où Dardier avait peint, au pochoir, en les stylisant, des monnaies du pape, nacrées, des grappes rouges de poivrier, des piments qui évoquent la volupté, des physalis semblables à de minuscules lanternes japonaises. Marthe, dans sa robe toute fleurie, — comme en a Madame Marie, — jetait, en ce moment, avec une négligence voulue, sur un bureau coquet, une branche de houx qui porte veine comme le gui, de houx chargé de baies rouges, de houx aux aiguillons piquants avec lesquels les anges, la veille de Noël, peignent les loups. A la cuisine, une dinde truffée rôtissait doucement. Tous deux ainsi, Marthe et Jean, tâchaient de susciter, pour le réveillon chez eux, l'atmosphère de la légende et ses vieilles traditions naïves. Rien n'était omis : la grosse bûche, le gui, le houx, le sapin poudré de givre artificiel, chargé



de lumignons qu'à minuit on devait allumer. Ils brûleraient comme les âmettes visibles des Chérubins qui, cette nuit, pénètrent dans les maisons par les toits et les cheminées, apportent des jouets aux mioches, aux petiots dont les souliers sont alignés devant l'âtre. Le chœur des Anges :



Noël ! Noël !
Nous venons du Ciel
T'apporter ce que tu désires...

Mais Jésus envoie, toujours, davantage aux riches.

Loin des cabarets à la mode, des restaurants à tziganes, des fêtards, des viveuses, de la cohue des riches, des huîtres, des perles, des snobs, des messes de minuit à solennelles musiques précieuses et savantes, Jean Dardier, surtout, jouissait du charme intime de ce foyer. Incrédule, ne prenant pas même les messies pour des lanternes, il se souvenait, —

comme chaque décembre, le même soir, — de la sortie, pour



la messe de minuit, de toute la famille dans la rue du village, et, devant, derrière, d'autres parents, d'autres enfants, là-bas, au pays gascon, sous l'indigo nocturne du ciel où, dans la neige et le froid, les astres semblaient plus proches ; il se souvenait de l'enthousiasme juvénile écarquillant ses yeux, d'une mysticité ingénue, à l'âge de la sincérité totale, devant la crèche. Dieu était un petit enfant sur qui semblaient veiller le bœuf et l'âne, et l'infini se réduisait à un bébé sur la paille, à qui cependant les bergers, — les uns, jouant du hautbois, ceux-ci de la musette, les autres agitant leurs houlettes, — et les rois mages, inclinant leurs sceptres, présentaient la sauge, le thym, l'encens et la myrrhe. Dardier voyait encore, dans son imagination, l'Étoile de Bethléem sur l'étable prédestinée ; et, n'ayant pas la chance d'avoir gardé sa foi puérile, tuée par les gâcheurs d'idéal, les massacreurs d'espoirs, les éteigneurs d'étoiles, des soleils de rêve, — il marchait encore, en poète seulement, chaque soir de réveillon, derrière les bergers et les rois mages, Balthazar, Gaspard et Melchior, fêtant cette lumière, cette Étoile annonciatrice vers laquelle se lèvent toujours les prunelles d'une grande partie de l'humanité, ce point de feu divin filant, — comme, deux mille ans plus tard, un aéroplane — sur le royaume de Judée.



Ce soir-là, non plus à la vierge Marie, morte, il y a longtemps, sur son fils crucifié, mais à Marthe, sa maîtresse, Dardier avait offert, en ca-

deau de Noël, une bague représentant une grenouille d'or en train de boire une goutte de rosée, un diamant, ainsi que des raisins de Gascogne et des roses de Paris.

— Crois-tu que Dieu existe? lui demanda Marthe.

— Oui, mon adorée. Mais lui-même ne le sait pas.

Dans ce salon de Marthe, Jean Dardier écoutait les mementos de jadis, des Noëls d'antan où chante un inoubliable



carillon, où tinte un indicible appel des cloches de notre enfance, où sonnent mystérieusement les flocons même de la nuit ancienne, de la nuit effondrée, disparue dans l'infini des temps parmi les ténèbres des autres nuits, mais dont l'auréole autour d'une crêche est toujours resplendissante. Il entendait la complainte des Noëls de jadis, de naguère, d'aujourd'hui et de demain, légende où neige une éternelle clarté. A présent, c'est le prétexte de la bombance, seulement, et de la noce, de beuveries, de ripailles pour un Dieu né sur la paille, de chants dans les églises, de petites saturnales dans les grands restaurants, de boustifailles, partout. Il y a pourtant, cette nuit-là, sur notre minuscule globe errant parmi les milliers et milliers de constellations, les milliards d'astres, des pleurs, des misères, des gémissements, des agonies ; mais nul ne s'en occupe : c'est la fête de la Nativité, *la fête de la Vie*. Noël! Noël!

Marthe, parée pour le réveillon, — mais, sur sa robe fleurie, un coquet tablier blanc, — avait vécu, avec Jean Dardier, des heures délicieuses, au logis conjugal, tandis que le mari roulait, en auto, sur la route d'Amiens à Paris. Plus qu'une heure avant minuit. Marthe dit :

— Comme tu es gentil, Jean, sous prétexte que tu es encore en deuil, d'être resté près de moi, ce soir, au lieu d'aller avec nos amis Guilleret et Riquette, aux Variétés, voir : *l'Habit vert.*

— Je préfère ta compagnie. Et je voulais t'aider à mettre le couvert, à tout préparer pour le réveillon, puisque tu n'as pas voulu garder la bonne, ce soir.

— Afin d'être plus libres. De cette façon, si vous faites les fous, si vous dites trop de bêtises, nul n'en saura rien.

Marthe s'est approchée, tendant ses lèvres :

— Tu m'aimes ?

Dardier, qui était assis à une table, en train d'écrire avec soin, releva la tête :

— Je t'adore !

— Tu as écrit le menu ?

— Je l'ai calligraphié sur ce bristol à tranches dorées.

Elle s'assit sur ses genoux.

— Dis-moi ce qu'on va manger. Je le sais, puisque c'est moi qui ai tout préparé, mais je t'ai chargé de le rédiger. Lis...

— Cinq douzaines d'huîtres, douze Marennes chacun, voilà pour commencer. Consommé à la Reine. La reine, c'est toi, Marthe, ma jolie petite femme !... Puis, la dinde truffée ; salade Espérance....

— Pour salade verte, c'est trouvé, mon chéri !

— Desserts : fromage, corbeille de fruits...

— La corbeille magnifique que tu as arrangée avec les énormes pommes Calville, les poires duchesse, les raisins superbes que tu as reçus de ton pays...

— Des fleurs de ma Gascogne !

— Comment ?... des fleurs ?...

Il se lève, lyrique et passionné :

— De si beaux fruits, ce sont des fleurs qu'on mange !. . Les vins pour terminer : du Chablis épatant, pour les huîtres ; — puis, trois Chateau-Mouton-Rothschild, en votre honneur, madame Mouton, chère petite mienne !... Enfin, du Champagne demi-sec, mis en réserve pour ce soir et une bouteille d'Armagnac, très vieux, dont on me félicitera : il a vingt-deux ans, comme toi.

Debout, il l'attirait à lui, lèvres quêteuses. Et elle déclara : « Tu es un amour! » S'emparant du menu qu'il lui tendait, elle s'assit, pour l'admirer encore, et mieux, à la place où était, tout à l'heure, son amant. Après un rire clair, presque enfantin, en regardant l'image :

— Elle est si gentille, cette marchande de gui que tu as dessinée, vêtue seulement de petits souliers à barettes, de bas d'une transparence amusante, d'une toque et d'un boa d'hermine ! C'est bien une vendeuse de gui de Paris... Et, en marge, le père Noël, en vieux marcheur !

— Dame, il marche depuis près de deux mille ans !

— En habit noir, sous la pelisse ouverte, chapeau haut de forme très chic, sa canne d'une main, de l'autre, il traîne un petit chèvre-pieds tout nu... Oh ! je n'avais pas vu cette virgule en l'air... *Schocking !*



Elle se lève, en posant le menu, et Dardier sourit :

— Mais, il se tient très bien...

Marthe, maintenant, était adossée à la table, amoureuse et friponne, l'air provoquant.

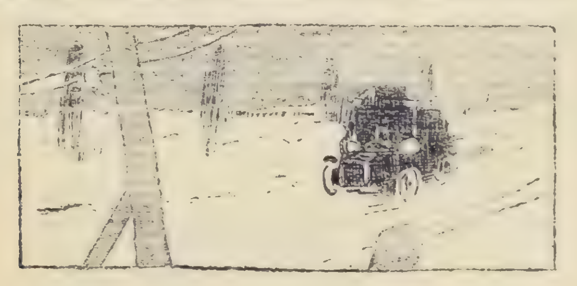
— Je garderai ce jeune faune en souvenir de toi, pour les heures où nous ne pourrons pas être ensemble... un petit souvenir, *réduit*, de toi... Comment faut-il te remercier de ce menu, texte et illustration ?

— Une femme a, toujours, le moyen de remercier un homme, petite femme que j'adore.

A coups légers, sa langue se promenait sur le poignet de Marthe :

— Je joue sur le satin... Mais, tu sembles ailleurs, tout d'un coup, Marthe... A quoi songes-tu ?

— Nous sommes des égoïstes. Je pense à ce pauvre Mouton qui est sur la route d'Amiens à Paris, par ce temps épouvantable.... car il neige, ce soir.



— Énormément ! Pour venir auprès de nous, ton mari risque une bronchite.

— Nous rions, devant cette bûche de Noël, tandis qu'il peine dans la tourmente. Ce soir de Réveillon, ce soir de famille, j'ai des remords.

— Je plains ce brave ami et je console sa femme.

Il voulut embrasser Marthe. Mais, nerveuse, elle se dégagea :

— Laisse-moi, mon chéri... Je me suis habillée pour le réveillon. Tu ne veux pas me chiffonner et me décoiffer ?...

— Soit ! Je vais cacher mes mains : mais prête-moi un peu tes lèvres, en t'abandonnant, une minute, sans autre pensée que nos désirs.

Il tint ses mains derrière son dos et, s'approchant d'elle, il se pencha sur sa nuque, y promena ses lèvres expertes, câlina, longuement, les petits cheveux du cou. Alors, elle défaillit un peu, tourna vers lui ses yeux amoureux et soupira :

— Oh ! Jean ! Jean ! Tu me fais perdre la raison !

— Et, pourtant, mes mains ont été sages...

— Heureusement ! Je suis si faible avec toi !...

Ils sentaient en eux, en leurs chairs ardentes, monter les impatiences de leurs désirs exaspérés. Ils s'étaient regardés longuement, avec des regrets dans les yeux, car ils savaient bien que ce serait fou, à cette heure-là, de commettre une imprudence. Et pourtant, très amoureux, Dardier ne se résignait pas à la sagesse. Il se dirigea, l'air étrange, vers sa maîtresse. Mais, preste, et d'ailleurs sur la défensive, elle mit entre eux la petite table du salon.

Alors, Dardier, prenant un air résigné, poussa un long soupir.



Il alla, un peu boudeur, vers la fenêtre et souleva un coin de rideau :

— Quel temps ! Il neige toujours...

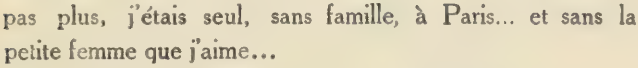
Elle vint à côté de lui et regarda, elle aussi, un instant, choir les flocons et soupira :

— Mon pauvre Alfred !

— Oui ! quel temps !

Dardier fit quelques pas dans le salon, les mains dans les poches, d'un air satisfait, puis, s'installant dans un fauteuil, devant la cheminée.

— Mais qu'on est bien, ici, surtout ce soir de Noël !... Je me souviens qu'il y a un an,



pas plus, j'étais seul, sans famille, à Paris... et sans la petite femme que j'aime...

Il la contempla passionnément :

— Et qui m'aime... Ne voulant pas rester tristement dans mon atelier, par crainte du logis froid, lamentable, je sortis dans la rue et j'errai, durant des heures, comme un être abandonné, dans les quartiers où régnait la joie la plus bruyante. Les guirlandes d'andouilles et de boudins, les éventaires fan-



tastiques de volailles, oies et dindes de Noël aux devantures des épiciers tardivement ouverts, les visages en fête de gens rentrant chez eux, avec des paquets de gourmandises, tout me rappelait mon enfance, mon pays, le foyer, la vieille maman, là-bas, à Bergerac. Je m'échouai dans un café des boulevards et je n'eus pas le courage de raccrocher une fille...

— Oh !

— Pour me faire illusion, n'être plus seul, et réveillonner, comme tout le monde. Oui, mon adorée, je le souhaitais tant, le petit foyer dont tout homme a besoin pour se réchauffer le cœur.

A Marthe qui est venue s'accouder au fauteuil.

— Je ne t'ai connue que cinq mois après, au printemps ; mais, déjà, je t'attendais.

Elle se rapprocha de lui, encore, se fit plus tendre, plus câline :

— Mon chéri, c'est fini... Maintenant, tu as un intérieur : le mien.

Ils se prirent les lèvres, longuement,



longuement,

mais dans un sentiment plus chaste, peut-être, que tout à l'heure, car un reflet de sentiments graves et profonds avait passé sur leur amour. Ils tressaillirent et se désunirent soudain : on venait de sonner.

— Ton mari !

Marthe sans bouger :

— Non, il a sa clef. D'ailleurs, la mienne est sur la porte pour prouver à nos amis, s'ils venaient par avance, que je ne crains pas d'être surprise...

— Ah ! c'est pourquoi tu te refusais tantôt.

Il tente encore de l'approcher, Marthe va se mettre de l'autre côté du fauteuil, comme pour avoir une barrière entre eux :

— Et ma dinde qui est en train de rôtir ? Je m'en vais ! Ton regard libertin me fait rougir...

— Tu pourras toujours dire que c'est le feu.

— Je me sauve : Jean ! Reçois nos amis.

Elle lui envoya un baiser, de ses deux mains en bouquet sur ses lèvres vers les siennes, et disparut, gracieuse et vive auréolée de son bonheur.

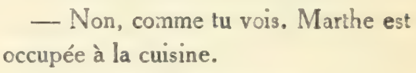


III

Amour de Jacques

Ce fut Jacques Bailly, seul, qui entra :

— C'est exprès que la clef reste dans la serrure ?... Vous n'avez pas peur d'être pincés ?...



— Non, comme tu vois. Marthe est occupée à la cuisine.

— Toi aussi, bien entendu.

— Laisse tes plaisanteries et respecte les joies familiales que Noël apporte dans les ménages sereins.

— Le fait est que celui-ci est serein — serin comme l'oiseau.

— Supprime, ami, tes calembours stupides. Par-dessus tout, Marthe veut que l'on respecte son mari. Et j'estime qu'elle a raison.

— Naturellement, toi et lui, vous partagez la même femme ; c'est à se demander quel est celui de vous deux qu'elle trompe avec l'autre. Dans toute femme, il y a, paraît-il, une ménagère ou une courtisane. Celle-ci est ménagère, et pourtant, tu flattes sa sensualité. Elle est honnête, vertueuse, — et, quand même, infidèle : cette bizarre association de tempéraments caractérise, d'ailleurs, la moitié des bons ménages.

Dardier, dégoûté de ces maximes.

— Mais, comment se fait-il que tu sois déjà là ? Tu n'es donc pas allé aux Variétés ?

— Non.

— Pourquoi ?... Je t'avais averti que Marthe et moi, ayant décidé de ne pas sortir pour nous occuper du réveillon, il y aurait de la place dans la loge que j'ai envoyée à Guilleret.

— Eh bien, moi aussi, j'ai préféré ne pas aller aux Variétés.

Dardier considéra plus attentivement Jacques, scruta son visage où il crut découvrir une contrariété, une souffrance même, bien qu'elle fût imperceptible :

— Tu es fâché avec Riquette ?

— Non.

— Avec Guilleret ?

— Non.

— Alors ?

— Je n'aime pas : l'*Habit vert*.

— Pourquoi ? De Flers pétille d'esprit. Et voir cette pièce, qui raille l'Institut, en compagnie d'un de ses membres, c'est plus amusant encore.

— Non, parce que Guilleret s'en fiche ! Il porte rarement son habit vert, pas même dans le monde.

Dardier secoua la tête. S'avançant vers Bailly, il le prit aux épaules :

— Suis-je toujours ton vieux camarade, ton aîné ? Mon petit, tu as un secret, tu vas me le dire tout de suite... Pourquoi n'es-tu pas allé aux Variétés ?

Jacques Bailly, après un silence :

— Te souviens-tu que, un matin de l'été dernier, je tombai chez toi, à Hennequeville, dans un petit drame intime ?

— Oui, Marthe était furieuse parce que j'avais découché.

— Te souviens-tu, vieux, pourquoi tu avais, cette nuit, déserté la villa?... Si ton cœur n'a pas oublié, tu comprendras pourquoi je ne suis pas, ce soir, aux Variétés.

— A cause de Riquette?

— Oui, je l'adore!... Du moins, je la désire tellement, que j'enrage de l'avoir laissée échapper. Mais c'est bien inutile, va!... J'ai même accepté, ce fameux matin, dans une explication que nous avons eue ensemble, de ne jamais plus lui parler de mon amour.

— Quelle étrange petite! Quand je pense que vous avez joué, sur les coussins de mon divan, elle, toute nue, comme chien et chat... Si tu avais voulu, alors... Je te vois encore, agenouillé devant elle, toute nue, sauf ses bas et de petits souliers vernis, lui arrangeant une écharpe transparente autour de sa ceinture et de sa houppe.

— Ah! bien sûr!... Seulement, alors, elle ne représentait, à mes yeux, qu'un joli petit animal curieux, indiscipliné, ignorant toute pudeur, — et si drôle! Je n'imaginais pas de faire l'amour avec elle... sans compter que tu l'épousais de temps en temps, et je respectais ton privilège... Ah! c'était une Riquette bien étonnante.

— Non, moins que celle d'aujourd'hui. Moi aussi, elle m'épate... Tu dis qu'elle a été ma maîtresse...



— Je vous ai vus dans le même lit.

— Il y a des moments où je me demande si, vraiment, c'est arrivé.

— Veinard !...

— Pourquoi ?... Tu souhaites pour toi cet événement-là. Riquette, celle que j'ai connue, ressemble si peu à Mme Guilleret d'aujourd'hui...

— Pourtant, elle a gardé les mêmes façons de gamine espiègle, son air ingénu et fripon, sa voix de fillette précoce, un peu vicieuse...

— Oui. Seulement, c'est ce qu'elle dit qui n'est plus pareil ! Elle raisonne comme un vieux professeur de morale. Et

cela, avec les intonations montmartroises qu'elle a gardées, c'est quelque chose de tellement ahurissant que j'en suis impressionné. C'est au point, tiens, que, Marthe et moi, nous nous cachons d'elle, bien plus que du mari, — par crainte de la morale de Riquette. Elle accepte notre liaison, mais elle ne l'approuve pas.

— Elle n'admet pas les trahisons, et voilà, justement, ce qui me désespère... Si j'attends qu'elle se décide à tromper Guilleret !

— N'attends pas, cherche ailleurs... Marie-toi.

Jacques Bailly sursauta :

— Pour ressembler à Mouton ?

— Ou à Guilleret !

— C'est vrai. Mais Guilleret n'a pas épousé Riquette.

— Attends un peu. Du train dont va ce collage, il se régularisera à Pâques.

Jacques riant :

— Ou à la Trinité...

— Un membre de l'Institut, un modèle de Montmartre l'an dernier encore !... Si je m'étais douté de ce futur ménage, quand elle gambadait à travers mon atelier, et que tu lançais après elle la chienne rageuse...

Bailly joignit les mains :

— Grâce, mon vieux ! Ne remue pas ces souvenirs !... Au moins, toi ! tu as eu d'elle le meilleur...

— Rien du tout. C'est Guilleret qui l'a, le meilleur !... Le reste n'existe plus pour elle, ni pour nous... Chassons ces mélancolies. Un réveillon doit être gai. Ohé !

— Tu as raison ! As-tu fait provision de champagne ?... Mon vieux Dardier, il faut que je me grise !

— Remède excellent ! Oui, mon petit, je crois qu'il y a des liquides.

Bailly, exalté, forçant la joie :

— Jamais assez ! Ecoute, allons en chercher d'autres. J'ai vu, près d'ici, un grand épicier qui a dressé, aux étalages de sa boutique illuminée, des pyramides superbes.



Il chante, comme pour faire reculer son intime chagrin par ses claironnades, les premières mesures d'une vieille valse d'Olivier Métra : *la Valse des Roses* :

Viens avec moi, pour fêter...

— Si tu veux, acquiesce Dardier. D'ailleurs, j'ai idée que, si je ramenais un pâté aux truffes du Périgord, je ne ferais pas une bêtise.

Ils mettaient, dans l'antichambre, leurs gros pardessus, leurs chapeaux, lorsque Marthe survint et s'étonna :

— Où allez-vous donc?... Bonjour, monsieur Jacques... Vous êtes en avance.

— Madame, tous mes respects... Je suis, en effet, un peu en avance...

— Et c'est pour ça, fit-elle, que vous emmenez Monsieur Dardier ?

— Chut ! il s'agit d'une surprise dont nous venons d'avoir l'idée.

— Et, persifla Bailly, pour la réaliser, j'entraîne cet agréable chenapan.

Dardier voulut rassurer Marthe.

— Dans quinze ou vingt minutes, nous serons de retour.

S'inclinant respectueusement :

— A tout à l'heure, madame.

Dardier, forçant la note :

— A tout à l'heure, madame.

Mystérieux et gais, ils sortirent, laissant Marthe un peu étonnée, mais quand même confiante, à cause de leurs mines heureuses de rapins qui ont l'air de préparer une farce.

IV

L'esprit de l'escalier

Seule, Marthe Mouton s'installa dans le fauteuil, devant la cheminée :

— Et moi je vais me reposer un brin.





Elle était à peine assise que la porte se rouvrait. C'était Dardier.

— J'ai oublié quelque chose.

Il se pencha sur le visage de sa maîtresse, par-dessus le dossier du fauteuil, il l'embrassa sur les lèvres, et, s'en allant vite, il esquissa, du seuil, un baiser encore, en envoyant, avec le baiser, ces mots :

— Je t'aime, toi !

Marthe, renversée dans le fauteuil, d'un geste de côté, lui renvoya, des doigts et des lèvres, sa gentillesse :

— Je t'adore, toi !

Mais ils entendirent dans l'escalier, la voix de Jacques Bailly :

— Eh ! Dardier, viens-tu ?

V

La faute des roses

« Oh ! oui, je l'aime, mon Jean ! » murmura-t-elle. Après quelques secondes de silence, elle se leva, et, rêveuse, la figure illuminée de bonheur sincère, elle se regarda dans une glace du salon et se trouva jolie. Satisfaite d'une constatation qui lui mettait une joie, elle se dit :

— Il n'est pas à plaindre, mon Jean !... Cette robe me va bien.

Elle tourna, — pour mieux regarder son kimono fleuri, peint au pochoir par son amant, — tous les

commutateurs du salon. Elle se mira encore et sourit, pensant qu'elle n'avait pas à redouter la lumière. Heureuse, elle fredonna une valse qu'elle aimait, inspirée à Rodolphe Berger par le roman : *la Faute des Roses*. La musique était ouverte sur le pupitre du piano. Marthe s'assit et se mit à chanter, en s'accompagnant sur l'instrument qui rendit, d'une façon étrange, les émois de son cœur amoureux :



Pour remplacer des roses roses,
Dites, vous en souvenez-vous ?
Hier, j'ai mis des baisers fous :
C'était bien la faute des roses.

Ses regards allèrent, d'instinct, vers les roses superbes qui érigeaient leurs grosses corolles, comme droites magiquement, au-dessus de la basse et précieuse bonbonnière japonaise. Elle se lève, respire les fleurs confidentes et quasi complices de son trouble, et fredonne encore :

Je vous mis des baisers partout :
C'était bien la faute des roses.

Tout entière à son rêve, à son souvenir, elle recommence comme une caresse à elle-même, comme un délice errant et grisant, le vers dont tous les mots la câlinaient.

Je vous mis des baisers partout...

VI

Le retour du mari

Or, tandis qu'elle chantait, les yeux mi-clos, le cœur chaviré par les pensées ardentes et les réminiscences passionnées qui chantaient, aussi, en elle, et lui faisaient oublier tout ce qui n'était pas son amour, la porte s'ouvrit lentement. Un homme, — le col relevé autour de sa bonne face placide, quelques flocons de neige sur sa casquette de chauffeur enfoncée jusqu'aux oreilles, sur la barbe et sur les poils de la fourrure qui l'enveloppait, — entra sur la pointe des pieds : c'était Alfred Mouton.

Tant qu'elle chanta, il demeura dans une attitude d'adoration sincère. Et, quand elle s'arrêta, il battit des mains et s'écria :

— Bravo !

— Alfred !...

Elle avait tressailli, comme surprise dans une faute, presque en flagrant délit ; mais, vite redevenue maîtresse d'elle-même, elle alla au-devant de son mari, avec un visage extraordinaire d'épouse fidèle et très heureuse. Elle tendit son front qu'il baisa.

— Ma chère Marthe !

Alors, elle frissonna :

— Oh ! que tes lèvres sont froides !... Et ton nez !... Brrou ! Tu es le pôle Nord !...

Il se mit à rire.

— J'ai, plutôt, l'air du père Noël !...

— Tu n'es pas beau !

— Attends un peu !



Il enleva rapidement sa fourrure et sa casquette de chauffeur. En veston, le ventre saillant et le crâne dénudé, Mouton plus que jamais, il fut content de lui :

— Voilà ton vrai mari. Es-tu contente de le revoir ?

Marthe, sans conviction :

— Très contente ! Il fait froid, hein ?

— Très froid !

Tandis qu'elle allait porter le caoutchouc dans une autre chambre :

— Ah ! j'avais l'onglée sur la route !... De la neige, encore de la neige !... Des espèces de trombes toutes blanches qui passaient dans la nuit noire, comme des fantômes furieux !... Et du vent, par rafales coupantes... Bref, un temps abominable !

— Pauvre chien !...

— Faut-il que je t'aime, pour revenir ainsi près de toi, afin que tu ne sois pas seule, la nuit du réveillon !...

Il la regarda longuement, comme s'il ne l'avait pas vue depuis des mois, et il demanda :

— Ça te fait plaisir? Tu es heureuse?...

— Très heureuse...

Mais quelle intonation singulière dans cette réponse, où le plus malin des psychologues eût, sans doute, découvert une sincérité indiscutable mêlée à des réticences et des duplicités ! Ce soir-là, Marthe était plus femme que jamais, simplement peut-être, parce qu'elle était plus amoureuse et plus jolie. Et Mouton, ingénument, s'attendrissait.

— Moi aussi, je suis heureux, ma chère petite femme !... Je suis le plus heureux des maris !...

Il alla s'asseoir, comme Dardier, tout à l'heure, dans le grand fauteuil placé devant la cheminée :

— Ah ! le bon feu ! Comme ça vous remonte, après cent quarante kilomètres de route dans la tempête !... On n'est bien que chez soi.

Les paupières à demi-closes, il parut évoquer des souvenirs, se plonger dans des pensées intimes :

— Chez soi, continua-t-il, voilà tout le bonheur !... surtout, ce soir, où nous allons réveillonner avec de bons amis, Guilleret, Riquette, Bailly, Dardier, que j'aime tous bien... Dardier surtout !... Il est charmant, ce garçon, rieur, obligeant, bout-en-train, un peu farceur, *mais sûr* !... Un ami comme lui, à toute épreuve, une gentille bourgeoise comme toi, c'est le rêve...

Il tourna la tête et, par-dessus le dossier du fauteuil :

— Dis, Marthe, n'est-ce pas le bonheur?

Elle répondit, énigmatique, songeuse, — mais lui tournant le dos, — avec un visage extasié et des yeux où brillaient une ardeur singulière :



— Oh ! oui ! tout le bonheur !...

Aussitôt, elle revint vers lui, et, la voix changée :

— Tu es très bien dans ce fauteuil, mon chéri. Réchauffe-toi pendant que je vais, dans ma chambre, me faire plus belle pour recevoir nos invités.

Mouton tourna encore la tête vers elle :

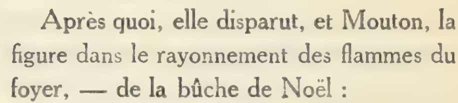
— Tu m'aimes ?

— Oui, on s'aime bien ?

— Fais risette !

— Je fais risette.

— Viens faire bisette, maintenant.



Marthe, obéissante, s'approche, en bonne épouse :

— Je fais bisette.



Après quoi, elle disparut, et Mouton, la figure dans le rayonnement des flammes du foyer, — de la bûche de Noël :

— Elle est sûre aussi, celle-là !... Oh ! oui, très sûre !...

Brusquement, il leva les yeux sur le lustre et sa coupe radieuse, — un vitrail bombé comme un bouclier représentant des roses roses et des roses rouges avec leurs feuillages :



— Ah ça ! pourquoi cette illumination ?... Marthe est devenue folle ?... A quoi bon cette dépense, puisque personne de nos invités n'est encore là ?...

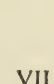
Il se dressa, alla fermer, l'un après l'autre, tous les interrupteurs d'électricité, revint se blottir dans le fauteuil.

— Je vais tâcher, dans cette ombre lumineuse, de dormir un peu, en attendant nos amis.

Il se renversa dans le fauteuil, dont le dossier le cachait presque entièrement, et l'âme pleine de sa femme, encore sous la suggestion charmante de la minute de plaisir éprouvé en entrant, lorsque Marthe, au piano, chantait sa valse favorite, il se mit à fredonner :

C'était bien la faute des roses...

Bientôt sa voix s'éteignit ; la tête en arrière, il ferma les yeux, et il resta ainsi, comme parti dans un rêve bienheureux.



VII

L'erreur de l'amant

Lentement, la porte s'ouvre, et Dardier entre, sur la pointe des pieds, tenant à la main une boîte ronde, soigneusement enveloppée et ficelée, suspendue par une boucle à son doigt. Il s'approche, à pas de loup, vers le dos du fauteuil dans lequel croit que Marthe somnole ; il se penche et, dans l'obscurité adoucie seulement par la lumière des braises de la bûche

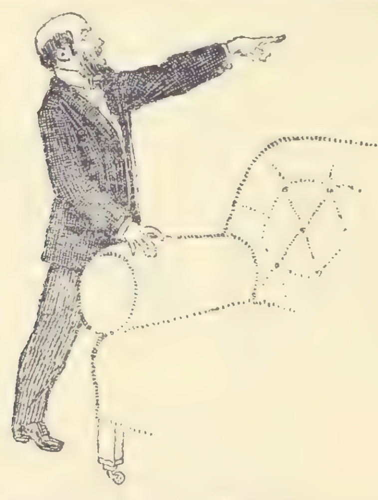
de Noël, il pose un long baiser sur les lèvres du mari.

Mouton, dans l'ombre, surpris, ahuri, écarquille les yeux, se dresse d'un bond, comme s'il voyait trente-six soleils d'un jaune éclatant, éblouissant, effarant :

— Nom de Dieu !... Un homme !

Il essuie ses lèvres, fait jaillir une lumière, aperçoit Dardier. Congestionné par la colère, le poing levé :

— Traître, faux ami ! tu me trompais !... Vous me trom-



piez... avec Marthe !... Et moi qui me gelais sur la route, pendant que... Salaud !

Il lui montra la porte d'un geste à la fois méprisant et dramatique :

— Fous le camp !

Mais Dardier ne bougeait pas. Alors, Mouton comprit qu'il fallait agir. « Agir ? C'était bien grave... La violence ?

Avec Dardier, plutôt costaud, ce serait ridicule... Et puis, c'était répugnant. » Mouton tourna le dos et, par contenance, ralluma les lumières qu'il avait éteintes tout à l'heure.

Dardier, d'abord ahuri, reprenant peu à peu ses esprits, chuchota :

— La gaffe ! C'est la belle gaffe !...

Et, les regards à terre, ne sachant, lui non plus, quelle attitude adopter, il se mit à faire tourner, machinalement, au bout de son doigt, le pâté sur lui-même, — qui vira ensuite tout seul, par la détorsion de la ficelle.

Mouton avait rallumé toutes les lampes, lentement, afin de permettre à Dardier de s'en aller. De cette façon, la scène pénible cesserait. Mais, quand le mari trompé se retourna et qu'il aperçut le traître, toujours là, il resta suffoqué. Une seconde, il fut sans voix ; mais, au comble de l'exaspération, il éclata :

— Comment, monsieur, vous n'êtes pas encore parti ?...



Dardier, confus, mais très calme, laissa tomber :

— Mon vieux, je te jure que tu fais erreur !

— Allons donc ! Vous ne pouvez nier contre l'évidence.

Le mari, désespéré, s'affala sur le fauteuil. Sa colère était tombée : une douleur sincère et profonde la remplaçait, quelque chose de poignant et d'un peu ridicule. Mouton prit les pincettes, remua des braises :

— Qu'est-ce que je vais devenir ?... Je divorcerai... Mais, après, je serai là, *tout seul*, devant mon foyer, *tout seul*, commençant à

grisonner... Marthe!... Marthe! ... Toi que j'aime tant!... Me faire cette peine!...

Il se retourna, dans un sursaut de colère :

— Et ce cochon!...

Les pincettes menaçaient Dardier, qui, impassible, conservait son attitude résignée. Mouton se remit à tisonner :

— Et ce désastre tombe sur moi, la veille de Noël... Un joli réveillon!... Imbécile, qui me faisais une joie de cette fête de famille!...

Furieux encore, levant le front :

— Avec mes bons amis!...

Cette fois, le peintre fit un pas. Sa figure navrée disait à quel point le touchait le chagrin de Mouton. Il essaya :

— Mais, écoute-moi...

D'un bond, le mari fut debout :

— Je n'écoute rien!... Une seule personne pouvait être assise là, dans ce fauteuil, à cette heure... Ma femme ou moi!... Tu ne vas pas dire que c'est moi que?...

VIII

Un alibi

Dardier venait d'avoir un étrange regard, en même temps qu'une idée lumineuse et prodigieusement insensée. Il s'agissait de se tirer de là, de sauver Marthe, par n'importe quel

moyen. Au surplus, à l'idée de la comédie qu'il allait jouer à Mouton, le peintre, resté fantaisiste, malgré qu'il connût maintenant la fortune, après les jours hurluberlus, retrouvait, du coup, sa bonne humeur et son toupet. Il alla, tranquillement, poser sur la table le paquet rond qu'il faisait tourner au bout de la ficelle. Et Mouton, bourru, pour dire quelque chose, demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Dardier, la voix humble, presque avec dévotion :

— C'est un pâté... un excellent pâté, bourré de truffes du Périgord... des truffes de mon pays !...

Mouton prit le paquet, le jeta à Dardier avec hauteur :

— Je ne mange point de ces truffes-là !...

Et le peintre, ayant reçu le paquet à la volée, considéra Mouton avec tristesse. Il poussa un soupir et balbutia :

— Tu ne veux donc rien comprendre, nom de nom ?

— Comprendre quoi ? Une seule personne, je le répète, pouvait être là, dans ce fauteuil : ma femme ou moi !

Dardier, la main levée, en signe de serment :

— Ta femme est digne de tous les respects de la terre !

Après un soupir, baissant la tête :

— Il n'y a qu'un coupable. Ma confession sera complète : après, tu feras ce que tu voudras de moi...

Il eut un geste de va-tout :

— Tant pis !... Seul, je dois supporter le poids de ma faute, qui peut atteindre une innocente.

Il joignit les mains, dans une attitude comiquement passionnée :

— Mon cher Mouton ?... Mon très affectionné Mouton !... Tu m'entends ?... Ta femme...

Mouton, agacé :

— Laissez ma femme, je vous prie.

— Tu as raison. Elle n'a rien à faire entre nous.

Dardier hésite, baisse les paupières sous le regard du mari ; il passe la main sur le front et semble, enfin, prendre une définitive résolution.

— Ce n'est pas Mme Mouton que j'ai voulu embrasser...

Le mari, dont la colère se change en stupeur saisissante :

— Qu'est-ce que vous chantez là ?

Montrant le fauteuil :

— J'ai dit : elle, *ou moi ?*... Ce n'est pas moi, je suppose ?

Comme Dardier, honteux, après un regard inexprimable, se cachait la figure dans les mains, tout en ne lâchant pas le pâté qui restait suspendu sur sa poitrine, Mouton, suffoqué, s'exclama :

— Alors, *c'est moi* ?

Et il resta bouche bée, les bras ballants. Dardier, l'accent gascon :

— Enfin, tu m'as compris !

Il tendit, en gardant son sérieux, ses deux bras, ses deux mains frémissantes dont l'une tenait toujours le pâté aux truffes du Périgord. Et le mari, les yeux ronds, recula :

— Moi !... C'est moi... *que ?*...

Il ne trouvait pas de mots pour exprimer sa surprise et son indignation. Alors, forçant la note, impitoyable, Dardier continua, ardent, comme pour une femme.

— C'est toi... *que !*... *que !*... Oui ! cela remonte au printemps dernier, lorsque, dans mon atelier, tu m'as...

— *Vous !* s'il vous plaît !... *Vous m'avez*...

— Vous m'avez posé le saint Ignace de Loyola... Ah ! Mouton, Mouton adoré !... Je n'oublierai jamais vos attitudes



si nobles, ni votre regard intelligent, ni cette courbe délicieuse, quand vous étiez à genoux!... C'est en vous contemplant que j'ai éprouvé le premier coup de cette... amitié, dont j'ai pu dissimuler le trouble, jusqu'à présent, mais qui, dorénavant, possède tout mon être. J'employais toute mon énergie à ne rien vous laisser soupçonner. Pourquoi n'ai-je pas été plus maître de moi, tout à l'heure ? Je suis entré ici, et puis, je t'ai vu, là, dans ce fauteuil, endormi peut-être...

Le peintre s'arrêta, tout étonné de l'audace qui lui avait fait débiter, sans arrêt, cette tirade. Mouton, ému, les mains jointes sur son cœur qui battait plus fort, ne concevait pas une aventure pareille — et son vieux visage ingénu rougissait comme celui d'une chaste jeune fille écoutant la première déclaration d'amour.

Dardier poursuivit :

— Tu reposais là, si calme, tes traits s'illuminaient d'un sourire... Alors, j'ai perdu la tête... Ç'a été, en moi, comme un fluide irrésistible qui m'entraînait vers tes lèvres, et je t'ai donné ce baiser...

Du coup, ce souvenir fit sursauter Mouton ; il s'essuya la bouche :

— Pouah !

— Si j'avais pu résister à mon amour, dans cette minute mystérieuse, tu n'en aurais jamais rien su !

Sur la figure de Mouton s'étaient reflétées, une à une, les expressions d'ahurissement les plus variées. Maintenant, il était convaincu ! Il était aussi délivré d'une angoisse : il s'écria, d'une voix d'allégresse :

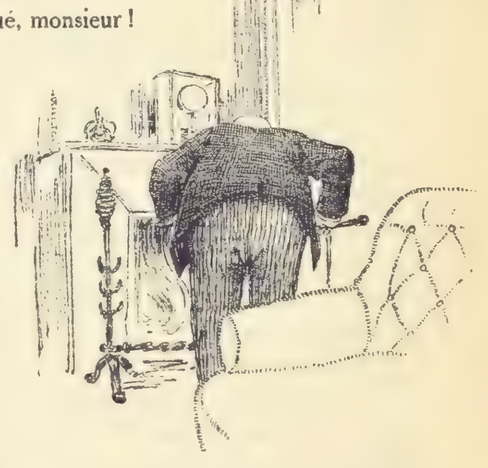
— Ça va mieux ! Vous me dégoûtez, mais je sens comme un poids de moins, qui m'effondrait !... Marthe !... Ma chère petite Marthe !... Tu es toujours la compagne fidèle...

Très digne, debout devant la cheminée, toisant Dardier :

— Vous m'avez tué, monsieur !

Sur un geste du peintre, qui ne comprenait pas :

— Oui, je suis mort pour vous, dorénavant... Adieu !...



Méprisant tout à fait, il tourne le dos à Dardier, et se remet — debout, cette fois, mais le dos incliné, présentant une pleine lune, — à tisonner le feu. Dardier contemple ce mari bafoué, a tête quasi dans la cheminée, les reins incurvés, fait un pas vers lui :

— Alfred !...

Mouton, vite redressé, pris de trac :

— Allez-vous-en !... Puisque vous n'avez pas la pudeur

de disparaître, je vous chasse! Est-ce net, cette fois, monsieur Dardier?...

— J'obéis, Alfred, j'obéis... Je me retire, très triste, à l'idée de perdre un ami tel que toi... tel que vous, puisque vous me défendez de vous tutoyer... Adieu, donc!... Je voudrais cependant que votre femme...

— Ma femme n'a rien à faire avec un homme comme vous!

— Je voudrais qu'elle ignorât toujours notre secret, elle, si pure, si réservée! Promettez-moi de taire cette minute d'égarement, aussi à Riquette, à Guilleret, à Bailly, à nos connaissances communes...

— Vous êtes un ancien ami. Malgré tout, il existe entre nous d'autres souvenirs que celui-ci : je mettrai notre rupture sur le compte d'une discussion politique... ou esthétique.

Énervé, comme il a toujours les pincettes en main, il en touche l'extrémité et se brûle les doigts. Mais Dardier secouait la tête :

— J'ai les mêmes opinions que vous et les mêmes idées artistiques... Marthe le sait, ils le savent... Je suis, comme vous, radical-socialiste.

— Nous n'aimons pas les mêmes hommes, ni de la même façon...

Dardier tendit une main. De l'autre, il tenait toujours son pâté.

— Mouton!... laisse-moi serrer, une dernière fois, ta dextre généreuse!...

Indigné, le mari fait un bond en arrière et place, entre eux, le fauteuil. Il met sa main droite derrière son dos, et, sans

un mot, de l'autre, avec les pincettes, il montre la porte :

— Ma soumission, balbutia Dardier, est encore une preuve du sentiment que j'ai pour vous.

A regret, il fait un pas pour s'en aller et laisse le pâté sur un coin de table. Mouton se précipite. Saisissant le paquet avec les pincettes :

— Voulez-vous remporter ça ?

Sous ce nouvel affront, Dardier reprit son pâté, se faisant une figure de Christ aux outrages. Il se dirigea, lentement, vers la porte, se retourna :

— L'amour de Jean Dardier, de Bergerac, a un héroïsme que tous les gens du Nord ne sauraient comprendre... Mouton ! tu ne me reverras plus jamais !...

Le mari, soulagé, riant malgré lui :

— J'y compte bien !

Et il lui tourna le dos. Mais Dardier lui cria, sur le seuil, comme dans un cri de passion qu'il ne pouvait retenir :





— Ah ! tu es beau !

Et il sortit, quasi plié en deux, maîtrisant à peine son hilarité intérieure, qui menaçait d'éclater, tumultueuse.

IX

Fâché devant, flatté derrière

La porte refermée, Mouton haussa les épaules. Machinalement, il alla vers la cheminée, se contempla dans la glace, non sans complaisance, s'examina de face, de profil, de trois quarts, comme s'il se découvrait pour la première fois. Cette inspection ne lui suffit pas : il alla chercher une petite glace à main, pour se mirer de plus près.



— Effarant ! fit-il. C'est effarant !... Je ne me croyais pas un Adonis !... Après tout, je ne suis pas mal... Mais, sans cette scabreuse histoire, je serais mort avant de m'en douter...

Il ajuste son veston, faisant valoir sa croupe, tâche de rétablir le pli de son pantalon.

— Oui, je me suis fait tailler la barbe, avant de quitter Amiens... Ça m'avantage un brin...

Il se caresse la joue, d'une main promeneuse et câline, arrange les rares cheveux qui descendaient sur les tempes :

— Ce soir, en effet, je ne suis pas horrible !... C'est égal ! l'aventure est inouïe !

Il va s'asseoir près de la table, ayant toujours le face-à-main :

— Je la trouverais invraisemblable, si elle ne venait de m'arriver... Pourtant, les journaux en racontent de pareilles, encore plus raides, à Berlin, et dans la haute société!... Ah! ces artistes!

Se mirant encore, comme une femme qui vient de faire une conquête :

— C'est flatteur! oui!... c'est flatteur, mais c'est dégoûtant!... Il est incontestable que c'est dégoûtant... Mais c'est flatteur!...

X

Remontrances

Tout entier à son écœurement, auquel se mêlaient, en l'atténuant, deux satisfactions : celle, d'abord, de ne pas être un jaune, et celle, ensuite, d'avoir été jugé beau garçon, quand il ne le croyait guère, le mari ne prit point garde que Marthe venait d'entrer et s'avançait, souriante ;

— Ah! mon chéri! Je suis contente, bien contente!... Notre réveillon sera très bien, très réussi!... Mais qu'est-ce que tu as?...

Elle le regardait, un peu ahurie de lui trouver un air bizarre et guilleret :

— Ah! ça, qu'as-tu donc de changé, depuis tout à l'heure? Tu mets ton mouchoir dans ta manchette?... En quel honneur, cette coquetterie?...

Mouton répondit, d'un air détaché :

— Pour rien... C'est plus commode. Dans la poche du veston, ça fait une bosse et déforme le buste.

— Je te trouve un air étrange... Et ce miroir ? Ah ! j'y suis, canaille !... Tu te faisais beau pour une autre femme ?... Pour Riquette ?...

— Pauvre amie ! Tu n'y es pas du tout !

Il avait un air de pitié si supérieur qu'elle le fixa, un peu inquiète :

— Je croyais t'avoir entendu discuter avec quelqu'un... Ton ami Dardier était là, tout à l'heure ?...

— En effet, mais il est parti.

Mouton prit une pause, cambra davantage sa taille :

— Il ne reviendra plus.

— Hein ?...

Marthe avait reçu, brusquement, un coup au cœur. Elle pâlit, songea : « Il sait tout ! » Elle affermit sa voix, interrogea :

— Pourquoi, mon ami, Dardier ne reviendra-t-il plus ?

— C'est un sale individu : je l'ai flanqué à la porte de chez nous !

Plus de doute ! Son mari savait tout ! Un frisson passa dans la chair de Marthe. Pourtant, elle maîtrisa son émotion, considéra bien en face celui qui allait, sans doute, lui demander des explications, et elle s'étonna de l'air tranquille et presque de la joie reflétée par son visage heureux. Qu'est-ce que tout cela voulait bien dire ? Nerveuse, elle fit :

— Ce soir, sans raison ?... Quand nos amis, Guilleret, Riquette, Bailly, vont venir pour le réveillon... Il faut que tu aies appris quelque chose de grave ?

— De très grave, en effet.

Elle devint plus pâle, tremblante, fut sur le point de défaillir. Mouton lui prit les mains, et il lui sembla que l'heure décisive avait sonné.

— Asseyons-nous, reprit-il, et causons, veux-tu ?...

Elle inclina la tête, car elle ne pouvait plus parler. Et lui, alors, l'installant sur une chaise, à côté de la table, tandis qu'il s'asseyait tout près d'elle, sur un pouf :

— Marthe... je vais un peu te gronder!... Est-ce que tu n'as rien à te reprocher ?...



Elle détourna la tête, honteuse, et Mouton, la ramenant en face de lui :

— Vis-à-vis de Dardier ?...

La voix sortit, rauque, étranglée :

— Moi !... Rien !... Comment ?

— Ce pauvre garçon a des excuses. Il est tout seul, à Paris, sans famille auprès de lui. Il aurait, peut-être, fallu, dans notre intimité, qu'il trouvât, davantage encore, l'atmos-

phère délicate d'une affection féminine... Moi, je suis son ami... du moins, je l'étais... Mais toi ? Est-ce que tu as été, suffisamment, son amie ?

— Son amie ?... Suffisamment ?...

Les yeux effarés de Marthe fixaient son mari. Quelle vengeance atroce et raffinée cet homme avait-il trouvée ? Mais il ne semblait pas s'apercevoir de la terreur qu'il lui causait.

— Tu as dû le rebuter... Oui, tu l'as rebuté !

Tout à coup, elle vit, lumineusement, qu'il était sincère, et elle se dressa, prise d'une irrésistible envie de rire aux éclats. Elle dut s'en aller à l'autre bout du salon, s'appuyer au piano et cacher sa figure dans une écharpe de soie qu'elle portait sur les épaules, afin de ne pas trahir la gaieté qui s'épanouissait en elle.

— Oui, faisait Mouton pensif, tournant son mouchoir qu'il avait tiré de sa manchette, tu l'as éloigné de la vie régulière, normale, quand c'était charitable de donner à ce malade l'illusion d'un foyer... Alors, il est arrivé ce qui devait arriver !...

— Il est arrivé, quoi ?...

Vraiment, il lui tardait de l'apprendre ! Car elle ne doutait plus maintenant d'une farce énorme que son amant avait jouée à son mari. Mais, laquelle ?

— Eh bien, ânonna Mouton, dans son esprit... dans son esprit seulement... une... une inversion... sentimentale...

Marthe ne comprenait pas, mais elle se voyait hors de danger.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Passant avec vivacité de la défense à l'attaque, articulant les syllabes et marchant sur son mari, elle répéta :

— Qu'est-ce que tu dis ?... Si je saisis quelque chose dans cette semonce bizarre... j'aurais eu tort de ne pas me jeter dans les bras de « monsieur » Dardier ?... Il fallait, peut-être, que je devienne sa maîtresse !...

Haussant encore la voix, agressive davantage, elle passa derrière son mari, tandis qu'il la suivait et virait sur son pouf :

— La maîtresse de ce type, trop satisfait de lui-même, de ce bellâtre, et que j'acceptais comme l'ami de la maison, parce que tu l'exigeais !... C'est abominable, ce que tu me proposes là !...

Les nerfs détendus, ayant l'air de sangloter, elle s'appuya sur le marbre de la cheminée :

— Oh ! que je suis malheureuse !... Maman !...

Mouton se leva, navré. Il s'approcha d'elle, affectueux.

— Voyons, ma chérie...

— Tu m'as blessée cruellement !... M. Dardier, je l'avoue, est très grand seigneur. Ce soir encore, il a offert les vins, les desserts, l'arbre de Noël, toutes ces roses... Il devait, je crois, apporter un pâté truffé...

Elle avait l'air de pouvoir à peine parler, son grand chagrin lui remontant à la gorge. Mouton, par une mimique étrange, indiqua qu'il savait à quoi s'en tenir : « C'était pour lui, Mouton, oui... c'était pour lui, toutes ces gâteries. » Marthe ne pouvait comprendre, elle continua :

— Souvent, au moindre prétexte, il m'a fait des cadeaux... Mais je n'aurais jamais supposé que, pour « soutenir » ses générosités, tu me conseillerais ?... Alors, tu es un mari complaisant !...

Mouton ouvrit des yeux effarés, en boules de loto, et il se mit à arpenter le salon.

— Ça y est !... Elle va, elle s'emballe !... Elle me traite de... Elle est « verte », celle-là !...

Furieux, il s'arrêta, les bras croisés, devant Marthe :

— Mais pour qui va-t-on me prendre encore, nom de Dieu ?...

Vraiment, il trouvait que, décidément, il devenait, dans la même soirée, l'objet de trop de méprises formidables !

Pauvre mari !

XI

L'aveu aux amis

Comme il était dans son attitude comiquement indignée, Bailly fit irruption, les bras chargés de bouteilles innombrables. Dès le seuil, il cria :

— Dardier est un cochon !

Tout d'une pièce, Mouton se retourna et faisant écho :

— Oui, un rude cochon !

Etonné de cette approbation spontanée, Bailly explique :

— Il m'a laissé tout seul, chez l'épicier, choisir les vins consolateurs, pour ne pas aider son ami à monter ces douze bouteilles.

Marthe se précipite et prend les deux paniers :

— Attendez, Jacques, je vais vous débarrasser...

Elle s'empare, une à une, des bouteilles de champagne, les aligne sur la table, en s'exclamant :

— Mais pourquoi tant de champagne ?... Etes-vous fou ?... Dardier en avait déjà apporté.



Comme piqué par une bête venimeuse, Mouton bondit :

— Ah ! *celui de ce saligaud*, tu le ficheras dans la boîte aux ordures... Non, tu le donneras au concierge, pour le jour de l'an.

Saisissant avec force les mains de Bailly, qui n'y comprenait rien :

— Nous boirons le champagne honnête de l'amitié sincère, propre et avouable !...

— Nom d'un chien ! songea Bailly, je tombe en plein drame conjugal ! Cet idiot de Dardier s'est fait pincer par le mari !

Comme Mouton lui secouait toujours les mains, il risqua, en guise de diversion, une plaisanterie :

— Qu'est-ce que vous avez ?... Vous êtes en beauté, ce soir.

— Plus que vous ne croyez, patron.

Bailly reprit :

— Je ne sais ce qui est arrivé. Mais Dardier est un ami véritable. Monsieur Mouton, je vous jure qu'il vous aime beaucoup !

— Je le sais !...

Et l'ancien tailleur se rengorgea d'une telle façon, que Bailly en était stupéfait. Gêné, ne sachant quelle contenance avoir, il cherchait un moyen d'apprendre quelque chose, lorsque Guilleret et Riquette entrèrent sans frapper. Joyeux, le membre de l'Institut, — Riquette à califourchon sur son cou, — voulait, sans doute,



faire une apparition sensationnelle. Sur sa poitrine, les deux jambes nerveuses et fines de Riquette, gaînées de soie mauve, s'agitaient éperdument ; sur son front, les jupons mousseux lui faisaient une auréole. Et le membre de l'Institut chantait :

Minuit, Mouton, c'est l'heure solennelle...

Apercevant le groupe, il s'arrêta, interloqué, à cause des visages contrariés qu'il avait devant lui. De son perchoir, Riquette crie :

— Ben ! c'est pas rigolo, d'entrer chez vous ! Qui m'a fichu ces figures d'enterrement ?...

Et Guilleret, d'abord visiblement figé, se remettant :

— Vous avez commis un crime ?... On arrive très en train, et on tombe dans une glacière !... Mouton, mon ami, vous venez de faire un sale coup !

— Oui, j'ai supprimé Dardier !

Riquette jeta un cri perçant et faillit choir des épaules de son ami. Guilleret, très pâle, la déposa dans un fauteuil, puis, venant devant Mouton :

— Je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie. Parlons sérieusement. Notre ami Jean Dardier n'est pas là ?...

— Je l'ai mis à la porte !...

Riquette et Guilleret respirèrent. Une seconde, ils avaient senti passer sur eux la tragique angoisse des drames passionnels. Mais, sceptique par tempérament, le membre de l'Institut ne croyait pas beaucoup que Dardier et sa femme se fussent laissé prendre en flagrant délit. Dardier et Mouton, c'était pour lui comme deux pailles dans le même coctail. Il y avait,

sûrement, à la colère de Mouton un motif imprévu.

— Voyons, mon brave Mouton, fit-il, en lui tapant sur l'épaule : vous êtes fâché avec Dardier ? Mais c'était, hier encore, votre plus intime ami ! Et, ce soir, avant le théâtre, il me parlait de vous en termes affectueux, enflammés même. Il vous ménageait, m'a-t-il dit, une surprise...

— Eh bien, elle n'a pas été de mon goût.

— Ça gâte tout ! fit Riquette.

— Mais oui, reprend Guilleret. Nous formions une association amusante, un peu paradoxale, mais tellement agréable. Nous avions conscience d'être un bloc intangible ; et vous, tout seul, pour un motif inconnu, vous supprimez un membre de notre groupe !...

— On le remplacera, dit Mouton.

Riquette se tourna vers Marthe :

— Est-ce l'avis de votre femme ?

L'épouse interpellée rougit violemment, et lança, du côté de Riquette, un regard suppliant. Mouton intervint :

— Ce qui s'est passé entre Dardier et moi ne concerne pas ma femme !

Guilleret, Riquette et Bailly se regardèrent étonnés. Jacques, le petit patron, n'y tenant plus :

— Mais quoi, sacrebleu ? Vous ne l'avez pas encore dit.

— Parce que c'est difficile à dire... gênant, à cause des dames... Dardier ne viendra plus ici... Il est indigne de s'asseoir à notre table de famille. C'est un infect personnage !

Guilleret, l'air naïf :

— Dardier vous faisait la cour, madame Mouton ?

Le mari grogna :

— Ça m'étonnerait.

Marthe, agacée :

— Il n'y a jamais songé.

— *Jamais!* C'est bien ça ! Cet individu ne s'est même pas aperçu que tu es une jolie femme...

Scandant les mots, il proclama :

— Ce grossier personnage ne refoutra plus les pieds ici !

Marthe, Guilleret, Riquette et Bailly, en entendant cet arrêt déconcertant, demeurèrent stupides, médusés. Riquette n'y tint plus, elle se planta devant le mari déconcertant :

— Pourquoi ?... Parce que Dardier était trop réservé avec votre femme ?... Enfin, vous allez vous expliquer.

Marthe, véhémente, appuie :

— Moi, je l'exige !

Guilleret, affectueusement, insiste :

— Mouton, mon brave Mouton !... Si vous ne vous ouvrez pas... à de vieux amis comme nous !... Alors, à qui ?

— Eh bien, je ne veux pas faire plus longtemps des cachotteries avec ma femme, et avec vous ; mais il faut que vous « me juriez » de ne parler à personne de ce que je vais vous dire. A personne !

Bailly et Guilleret, tour à tour, Riquette en dernier :

— C'est juré !

— Parce qu'on promet souvent de ne rien dire, et puis, le secret se répand... Vous ne devineriez jamais... *J'ai flanqué Dardier à la porte !*

Guilleret, un peu agacé de cette répétition :

— Oui... nous le savons.

— Ah ! j'y vois clair, maintenant !... Est-ce que vous lui connaissez une maîtresse, monsieur Guilleret, à ce Dardier ?

Guilleret hésite un peu, regarde Marthe.

— Mais, non...

Mouton, triomphant :

— Ah ! et vous, patron ?... Oui, vous, monsieur Jacques ?

— Moi non plus.

Le mari, de plus en plus victorieux :

— Ah !... Et vous, Riquette ?... Avant que vous ne connaissiez M. Guilleret, est-ce que Dardier ne vous traitait pas chastement, comme si vous étiez sa fille ?...

Riquette se tourna, pour répondre, vers Guilleret :

— Oui, mon grand.

L'interrogatoire continuait :

— Et toi, Marthe, est-ce que tu lui sais une maîtresse ?

— Moi, Alfred, je ne sais pas.

— Oui, c'est juste, il ne se serait pas permis de te parler d'une autre femme.

— Alfred, tu oublies, pourtant, Marcelle Fougerette.

— Il a toujours nié cette aventure. Je me souviens même de la profession de foi qu'il nous fit, à propos d'elle, un matin de l'été dernier : « Moi, les femmes me font horreur ! » Vous vous rappelez, Guilleret, et vous, Riquette ?... Vous souvenez-vous, aussi, de ses paradoxes étranges, ce matin-là, sur la beauté masculine ? Il affirma que les femmes sont laides, mal faites, torturées par les corsets, les modes tyranniques, teintes, fardées, artificielles sous les lumières, et lamentables, au déballage, quand le besoin d'une purge ne nous trouble pas le sang et la vue. Vous vous souvenez bien ?... Dardier conclut en disant que les hommes représentent la vraie beauté.

La candeur du mari était touchante, énorme, et la gravité

qu'il mettait à parler de sa mésaventure, à rapprocher ses mementos le rendait irrésistible.

— Sacré Mouton! fit Guilleret. Il croit, dur comme fer, que tout ça c'est arrivé !...

— Non, pas arrivé tout à fait... Mais presque !...

Bailly, comme tout le monde, riait. A travers ses hoquets de joie, il interrogea :

— Alors, Dardier n'aime pas les femmes ?... Il aime les...?

— Oui !

— Lui !... Dardier ?... Ah ! non ! Impossible !

— Ta... ta... ta... C'est comme je vous l'affirme, patron.



Riquette :

— « Tata », lui?

— Oui.

Marthe, crispée :

— Oui, quoi?

— Riquette vient de le dire.

— Mon mari est fou. Il parle par énigmes et s'explique, par onomatopées... Vous comprenez, Riquette ?... Non?... Personne n'a l'air...

— Il faut donc, reprit Mouton, que je vous dise tout !...

Il baissa les yeux, prit l'air ingénu de la jeune fille du tableau de Greuze : *La Cruche cassée*, — et il confessa :

— C'est moi qu'il aime !... Il m'a déclaré son... sa... tout à l'heure...

— C'est, proteste Bailly, une blague qu'il vous a faite !

— Du tout, patron. On dirait, ma parole, à vous voir tous, aussi narquois, que ce qui m'arrive est invraisemblable. Suis-je indigne, en vérité, d'inspirer un sentiment pareil à un artiste ?

L'air froissé, il s'installe dans le fauteuil, et, du ton d'un conférencier qui prépare la démonstration d'une thèse sensationnelle :

— Voici comment ça s'est passé.

Il s'apprête à reconstituer la scène. Tous font cercle autour de lui :

— Je m'étais assoupi là, dans ce même fauteuil. Il n'y avait pas d'autre lumière que celle du foyer, car j'avais tout éteint, pour sommeiller un peu. Quelqu'un est entré, sans que je l'aie entendu, et, tout à coup !... j'ai senti deux lèvres brûlantes, sur ma bouche !...

Guilleret s'exclame :

— Nom de Dieu !

— C'est, justement, ce que j'ai dit... Mais qu'est-ce que vous avez tous, à vous tordre ainsi ?... Vous trouvez que c'est drôle ?... Pourtant je vous donne la preuve qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

Riquette, rentrant son rire.

— Sûrement, non. Et qu'avez-vous fait ?

— J'ai bondi, naturellement... Et j'ai eu devant moi, les traits bouleversés, les yeux lascifs, lubriques, Dardier !... Vous voyez bien : le doute n'est pas possible.

Guilleret, grave, autant qu'il lui est possible :

— *Après ?* Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Sur le moment, je fus interloqué : ma première pensée

était folle. J'ai cru qu'il m'avait pris pour ma femme !

— Alfred ! tu as pu supposer !...

— Je te demande pardon, Marthe, de cette pensée injurieuse pour toi. Je t'assure que, jamais, je n'ai cessé, ma chérie, de te croire la plus vertueuse, la plus...

Marthe tâchait de paraître offensée, indignée. N'en pouvant plus, elle prit le parti d'un éclat de colère :

— Laisse-moi tranquille ! Je n'en entendrai pas davantage ! Tu avoues des mœurs ignobles... J'aime mieux me retirer...

Elle s'en fut vers la porte du gynécée. Mouton la poursuivit, essayant de la retenir ; mais elle lui ferma l'huis au nez.

— Marthe ! gémit le bon mari, sur les yeux de qui Eros, bienveillant, maintenait un bandeau favorable.



XII

Un excellent remède : la foi

Mais, déjà, Guilleret, ayant pris par la manche le mari bénévole et aveugle, le ramenait au milieu du salon.

— Voyons, mon ami, laissez Marthe, justement irritée, se calmer dans sa chambre. C'était une idée absurde et offensante... Vous avez soupçonné votre femme, qui est l'honnêteté

même. D'ailleurs, elle et vous, vous ne vous ressemblez pas.

Mouton voulut s'élancer pour demander encore pardon à sa femme. Guilleret le retint :

— Racontez-nous plutôt, comment s'est terminée la scène avec Dardier.

— Eh bien, après son baiser dégoûtant, sur la bouche, quand il a eu fini de m'avouer sa passion honteuse, je l'ai expédié comme il convenait.

A ce souvenir, il sentit la colère, à nouveau, l'envahir. Essuyant ses lèvres :

— Cochon !... Cochon !...

Guilleret, Riquette et Bailly avaient des figures consternées dans lesquelles brillaient, pourtant, les yeux ironiques.

— Qui aurait cru ça ? fit Guilleret.

— C'est monstrueux ! appuya Riquette.

— La fin de tout ! conclut Bailly.

Mouton s'assit, exténué, s'épongea le front :

— Ça arrive, vous le voyez. Tout arrive !... Dans les journaux, quelquefois, on raconte des histoires semblables, chez les Boches, surtout. Je n'y croyais pas... A présent, je suis convaincu... La preuve, d'ailleurs, est là, assise, en sûreté, devant vous.

Un silence plana. Mouton, dans son fauteuil, paraissait écrasé par cette aventure. Les autres échangeaient des regards complices et s'amusaient, en dedans, de la méprise imprévue. Au bout d'un instant, Guilleret, accoudé à la cheminée :

— Et il est parti comme ça, sans protester ?

Mouton leva la tête.

— Oui. En emportant, bien entendu, le gros pâté aux truffes qu'il avait acheté.

Guilleret bondit :

— Comment ! C'était la surprise !... Il a remporté le pâté ?

Bailly, se pourléchant les babines :

— Ça, c'est très embêtant !... Mouton, vous deviez, au moins, retenir le pâté !

— Les truffes d'un homosexuel ?... Merci !

Guilleret, Bailly et Riquette tournèrent, ensemble, le derrière à Mouton. Et celui-ci, contemplant les trois échines, se leva, désespéré.

— C'est un réveillon raté, proféra Riquette, de dos, les yeux vers l'arbre de Noël où son imagination gamine voyait, sur une branche de genêt chargé de neige, s'ébrouer deux



oiseaux amoureux empressés autour d'une pierrette blanche.

— Mais, sapristi, nous avons autre chose à souper !

Riquette, toujours boudeuse, le dos tourné :

— Quand on réveillonne, c'est aussi pour s'amuser !...

— Eh bien, on s'amusera, quand même.

Riquette se détourne à demi :

— Sans Dardier ?

Sceptique, elle avait des yeux railleurs qui le défiaient, et

il comprit qu'elle avait raison : ce réveillon promettait d'être lugubre.

A son tour, Guilleret, amer, de profil, insistait :

— Ça va être gai ! Quel fichu caractère vous avez, Mouton ! Vous prenez tout au tragique !...

Mouton grogna :

— Enfin, c'est dégoûtant !... Vous n'allez pas dire que ce n'est pas dégoûtant ?... Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Guilleret, Bailly et Riquette, ensemble, firent face, et les deux compères dirent : « Nous aurions rigolé ! » tandis que Riquette, effrontée, s'avançait sous son nez :

— Tenez, m'sieur Mouton... voulez-vous que je vous dise ma pensée ?... Eh bien, vous vous vantez !... Oui, vous vous montez le cou !

Il était suffoqué, furieux. Il ne se doutait pas, certes, que la joyeuse bande de farceurs amis s'amusait amicalement à lui planter, dans le gras des bras et dans les fesses, de longues épingles, hampes de petits drapeaux bouton d'or. Prenant le miroir à main, resté sur la table, il se regarda et haussa les épaules :

— Je me monte le cou ?... Pourquoi ne pas m'accuser, tout de suite, d'avoir fait des avances à Dardier ?...

Bailly s'approche, rusé, câlin :

— Si vous étiez grand, miséricordieux...

Guilleret qui s'est approché aussi, la main sur l'épaule de Mouton :

— Intelligent !... Et vous l'êtes, voyons ! Un homme

débrouillard comme vous! Un malin, qui a réalisé, cette année, une petite fortune, avec des tableaux acceptés contre des habits! Et ce n'est pas fini, votre veine de.... ! Vous qui avez, d'ordinaire, tant de flair !... Vous vous laissez prendre à une fumisterie...

— Si vous étiez magnanime!... ajoute Riquette, avec une voix cocasse qui faisait comme un miaou de chatte amoureuse.

Guilleret reprend :

— Vous enverriez chercher ce bon et brave garçon.

Mouton bondit :

— Dardier?...

— Le pape!

Bailly, pour corriger sa riposte, saisit la main de Mouton et ajoute :

— En lui disant de rapporter le pâté. Et tout serait fini.

Guilleret lui avait pris l'autre main et lui secouait le bras :

— En bon vieux camarade, que vous êtes!... que nous sommes! Allons! vous êtes ébranlé...

Mouton regardait ses amis avec effroi et incrédulité. Un moment, il se demanda s'ils ne se moquaient pas de lui. Mais, à n'en pas douter, ils avaient résolu de ne pas réveillonner sans Dardier. Et, à cette idée, le pauvre gémit :

— C'est odieux, ce que vous faites là!... Enfin, c'est gênant. De quoi aurai-je l'air auprès de cet individu, qui, tout à l'heure... Oh! ce baiser sur les lèvres!... Pouah!... Pouah!

Riquette, devant cette indignation remontante, ne put s'empêcher de rire. Mais, comme son grand homme la grondait des yeux, elle se réfugia dans le fauteuil où était arrivé à Mouton cette bizarre aventure.

Guilleret, cependant, essayait toujours de convaincre le mari :

— Voyons, mon ami, un soir de réveillon, on ne se brouille pas pour une cédille... pardon, pour une vétille !

— Vous trouvez que c'est une cédille, Dardier ?

Mouton rectifia aussi :

— Une vétille ?

— Un rêve ! opina Bailly.

— Dans un fauteuil ! reprit Guilleret, en souriant. Ce n'est pas de la vie !

— Ah ! fichtre non ! Ce n'est pas de la vie !... S'il n'y avait que des individus de l'espèce de Dardier pour continuer le monde !



— Mais, mon cher Mouton, insinue Guilleret, c'est un ami de tout repos, celui-là... Votre aventure oubliée, le calme revenu, songez que vous aurez, chez vous, dans votre foyer, auprès d'une femme jolie, quelqu'un de sûr, dont vous n'aurez pas à redouter la trahison...

Mouton, débonnaire, avait écouté l'explication. Ecouter, c'est commencer à capituler. Il se frappa le front :

— C'est, ma foi vrai ! Je n'y avais pas pensé.

— N'est-ce pas rassurant, pour un mari que son métier appelle souvent en voyage, de savoir qu'il n'a pas de souci de ce côté ?...

— De ce côté-là, non ! affirma Mouton. Mais, si je me réconcilie avec Dardier, je ne serai pas rassuré, d'autre part, s'il osait recommencer ses tentatives innommables ?...

De son fauteuil, Riquette lança :

— Il n'y a pas de danger : je lui ferai la leçon.

Ayant dit, elle se renfonça dans le siège moelleux et profond, car elle mourait du besoin de rire aux éclats.

Guilleret, déjà près du seuil :

— C'est entendu, je vais chercher Dardier ; il n'habite pas loin...

Riquette riant, et toujours dans le fauteuil :

— Tu n'as pas peur de lui, toi, mon grand ?

— Bailly, mon petit, amusez ma Riquette, pendant ce temps.

— Et moi, soupira Mouton, je vais tâcher de me réconcilier avec Marthe.

Sur ces mots, le mari disparaît par la porte de la chambre

à coucher, Guilleret, par celle de l'antichambre. Bailly, seul, contemple, de loin, le dos du fauteuil dans lequel était enfouie Riquette.

XIII

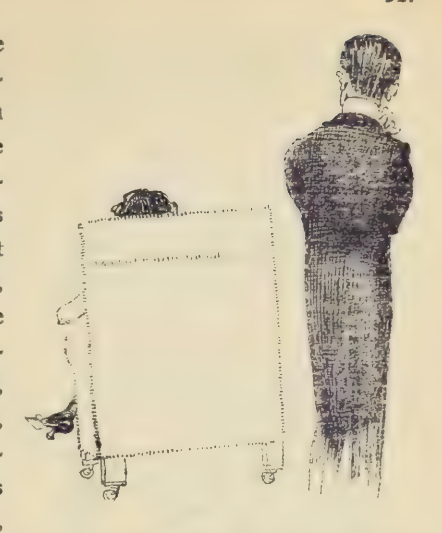
Qui n'a pas son petit bandeau ?

Une minute, Jacques Bailly resta pensif. C'était la seconde fois, depuis l'été, qu'il se trouvait seul avec Riquette, et il était ému, bouleversé, étreint par une angoisse étrange qui lui procurait, à la fois, de la douleur et du plaisir. Il attendait un mot, une invite ; mais Riquette n'avait pas l'air de se douter qu'il était là. Au-dessus du dossier du fauteuil, il apercevait seulement la mousse brune de ses cheveux, et il guettait le premier mouvement qu'elle ferait pour s'approcher et lui parler.

Riquette, toujours, restait immobile, lointaine. Une rage le crispa. Quoi ? Cette petite qu'il avait connue, quand elle possédait, en tout, une chemise et deux paires de bas ; qu'il avait aidée, en camarade, taquinée, parce qu'ils étaient du même âge et de la même bohème, — qu'il aurait pu butiner, si le désir lui en était venu, à cette époque, — elle était là, maintenant, pimpante et fière, dans un fauteuil, seule avec lui ; et il n'osait pas lui parler ? Qu'est-ce que la vie avait donc mis entre eux de si terrible à franchir ?

Et, dans ce fauteuil où elle reposait, une autre femme, Marthe Mouton, avait l'habitude de s'assoupir, de rêver, jolie, aussi, et jeune, appartenant à un homme, Alfred Mouton, son

mari, comme Riquette appartenait à Guilleret ; Marthe avait dû attendre là, tant de fois, son amant, Dardier, et s'assoupir les yeux clos, en rêvant à son baiser. Ainsi, d'autres avaient le droit de s'aimer, d'échanger du bonheur, du plaisir ; et lui, ardent, jeune et sincère, lui qui avait des droits sur Riquette,



du moins, il le croyait — il lui fallait jouer les soupirants malheureux, les amoureux bernés. Jacques Bailly crispa les poings. Il éprouvait cette colère jalouse des jeunes gens dédaignés par des jeunes filles qui écoutent, frémissantes et troublées, les propos murmurés d'un homme déjà mûr.

Il fit un pas vers elle ; mais les cheveux bruns de Riquette, qui dépassaient le dossier du fauteuil, ne bougeaient pas. Il avait une envie folle de s'avancer doucement, sur la pointe des pieds, de poser, par surprise, ses lèvres sur la bouche de Riquette, de capturer cette fleur, quand, soudain, Riquette fut debout et dit :

— Qu'est-ce qu'on va faire ? allumer les bougies de l'arbre de Noël ? veux-tu, frère Jacques ?

— Ça va.

Il enflamme une allumette, et, l'ayant passée à Riquette, il en enflamme une autre, et tous deux procèdent à l'illumination, en silence d'abord. Puis, Bailly interroge :

— Pourquoi y a-t-il des roses sur ces branches dont les aiguilles vertes me piquent, les mains ?

— C'est une idée gentille de Dardier. En fleurissant de roses ce sapin, il a voulu, j'imagine, faire un arbre de Noël de grandes personnes, pour des amoureux.

— Ah !

Sur cette exclamation banale, etée avec hypocrisie, d'un ton indifférent, Bailly avait baisé, sournoisement, Riquette, sur la nuque. Elle se retourna, frémissante

— Que dirais-tu, si je te flanquais une paire de claques ?

Il s'était remis, très calme d'apparence, à allumer les petites bougies :

— Je te dirais les tourments de mon âme et de ma chair, depuis que tu appartiens à ce Géronte, obstinément Guilleret.

— Jacques, tu n'es qu'un gosse... un Jacques !

— Je souffre et te désire comme un homme.

— En toute perte : j'adore mon amant.

— Ton amant ! Comme tu prononces ce mot ! Tu as l'air d'une gamine, et tu dis : « mon amant ! », comme une femme adultère !... Laisse-moi rire...

— Tu as envie de pleurer. T'as le cœur gros.

— Ce n'est pas vrai, Riquette... Pas le cœur !... Allons, crois-tu que le baiser de nos lèvres jeunes ait tant d'importance ? Vois Mme Mouton et Dardier...

Riquette, maintenant, regardait Bailly qui continuait son illumination ; elle, n'allumait que lui :

— Je ne les approuve pas.

— Ta vertu est récente. Mais la vie leur donne raison : ils sont heureux.

— Non. Ils vivent dans le mensonge.

Bailly ricana :

— C'est dans le mensonge que les mariages et tous les bonheurs s'épanouissent. Ah ! si la vérité apparaissait, ils s'effondreraient, comme la beauté de bien des femmes, sans le fard, le maquillage... C'est égal !... Il y a un an, tu étais une gamine de Montmartre, espiègle et folle, tellement impudique, que tu ignorais même la pudeur... Et te voilà une sorte de petite quakeresse !... C'est un phénomène inexplicable.



— Je vais te l'expliquer.

Bailly, les yeux fous, s'approcha d'elle.

— J'aimerais mieux te ......

Dans son ardeur, il oublia qu'il tenait un des petits lampions de l'arbre de Noël :

— Zut ! Je me brûle les doigts !

Le rire de Riquette tintinambula, étrange, un peu clownesque :

— C'est bien fait !... Tu crois m'aimer, Jacques... Tu me veux seulement, parce que je suis avec Guilleret... Tu souhaites polissonner avec le bien d'autrui, voilà tout.

— Mais, enfin, Riquette, ton Guilleret n'est pas un surhomme... Il a cinquante-trois ans. Moi, j'en ai vingt...

Elle riposta :

— L'amour vieillit les jeunes et rajeunit les vieux.

Bailly eut une lippe de dégoût :

— Tu as le bandeau, pour ne pas voir son âge !

— Qui n'a pas son petit bandeau ?

— Tu dis vrai. Mouton a un sacré bandeau, et le bonheur, pour lui, se change en béatitude. Sa femme aime Dardier, qui la trompe, et, parce qu'elle a le bandeau, elle chérit, quand même, ce mauvais sujet.

— C'est, peut-être, fit-elle, un bon complément.

— Riquette, concluons.

— Quoi ?

— Ta bouche, et, plus bas, si bon te semble : le cocuage, il n'y a que ça !

Riquette, sérieuse, rabroua le geste audacieux et inférieur qu'il tentait :

— Je veux rester la maîtresse fidèle de mon grand....

Alors, Bailly, un peu irrité d'être ainsi repoussé :

— Guilleret, aussi, a le bandeau d'Eros. Il ne se souvient pas que tu as été à Dardier, et à tant d'autres.

— Et toi, mal élevé, tu n'as pas le bandeau ?

— Non. Moi, j'y vois clair.

— Tu avoues donc que ton caprice pour moi ne t'aveugle

pas. Alors, n'en parlons plus, laisse-le grandir : tu es un melon en train de mûrir.



Bailly, pour se venger, sur un ton de doute :

— Tu te figures que Guilleret t'épousera ?

Mais Riquette, angoissée, eut cette réplique grave :

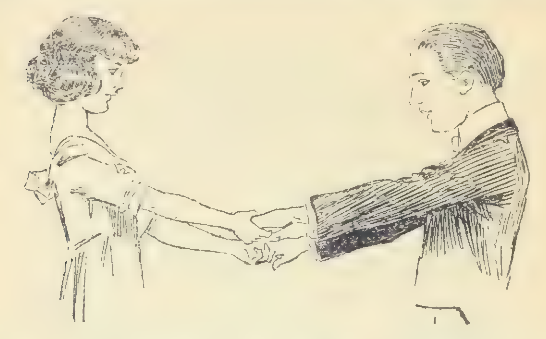
— Qui sait ?... Si je deviens digne de lui...

Elle leva sur son camarade de grands yeux suppliants, et reprit :

— Jacques, est-ce que tu me feras encore du chagrin, comme ce soir ?...

Pendant leur duo d'escrime, Bailly avait fait les deux tiers du travail, à lui seul. Le sapin de Noël scintillait de lumières et de guirlandes de givre, parmi ses branches vertes, merveil-

leusement fleuri de clartés et de roses. Le petit patron sentit que l'instant était net et que les mots qu'il prononcerait seraient



définitifs. Il la contempla, longuement, — douloureusement, autant qu'il le pouvait, — parce qu'il sentait qu'il perdait, à jamais, en ce moment, la Riquette d'autrefois :

— Je vous promets, madame Guilleret, de ne plus recommencer.

Elle alla vers lui, d'un élan, lui sauta au cou comme une petite fille :

— Ah ! tu es un brave garçon !... Voici ta récompense !

Et, très émue, elle posa, sur ses joues, deux baisers sonores et fraternels. Après quoi, les mains dans les mains, ils se regardèrent pour être certains que leurs yeux clairs et loyaux n'avaient plus que d'amicales pensées.



Mais ils entendirent un brouhaha dans l'antichambre, des rires. Au même instant, deux portes s'ouvraient : par une, entrait Mouton ; dans l'encadrement de l'autre, apparaissait Dardier, suivi de Guilleret.

XIV

Une gasconnade

Narquois, les yeux brillants, la figure illuminée d'une gaîté qu'il réprimait avec peine, Dardier, volontairement solennel, s'avança, en tenant toujours à son poignet le succulent pâté. Et Mouton, interdit, furieux encore, le considérait. Il se demandait quelle attitude sa dignité lui commandait d'adopter.

Mais, Dardier ne pouvant pas retenir sa jovialité naturelle, éclata de rire, soudain, en face de Mouton, — dans sa figure :

— N'est-ce pas, qu'elle est bien bonne ?

Tous regardaient le mari en silence. Pâle et agressif, outré de l'audace, éprouvant d'un souvenir un dégoût insurmontable, Mouton ne démêlait pas en lui ce qui lui déplaisait le plus : avoir été l'objet d'une envie injurieuse, ou celui, peut-être, d'une mystification, comme il commençait à le soupçonner.

— Bonne, monsieur ?... Quoi donc ?

— Ma farce, parbleu ! ma farce !...

— Quelle farce, *monsieur* ?

— Le baiser, mon cher !... Le bon baiser !





— Pouah !... Ainsi, ce baiser, c'était une farce ?

Riquette, Guilleret, Bailly laissaient leur joie déborder. Le brave Mouton, estomaqué, les regardait tous l'un après l'autre, se demandant s'ils étaient sincères. (Un moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit : c'était Marthe, curieuse sans doute, aux écoutes derrière l'huis. Elle-même n'y tenant plus pouffa dans son mouchoir.) Dardier, tandis que tous se tordaient diversement :

— Regarde nos amis.... Je suis Gascon, et peintre montmartrois ! Tu l'as oublié !...

Mouton promène à la ronde un regard soupçonneux. A Guilleret, qu'il estimait le plus sérieux, comme membre de l'Institut (malgré ses dégoûts de l'Institut, quand il célébrait sa collection de tableaux impressionnistes, tachistes, césânistes, cubistes, futuristes, sa marchandise) :

— Une farce ?

Guilleret donne à Dardier une bourrade complice :

— Une fameuse farce !

— Tiens, fit Dardier, souriant toujours, et tendant à Mouton le paquet qu'il tenait à la main, prends cet excellent pâté bourré de truffes, que tu as refusé, tout à l'heure, dans ton illégitime indignation... Tu as rudement marché, mon amour !

— Ça m'embêterait, d'avoir marché autant ! persifle Riquette.

— C'est un sacré compliment, ajoute Bailly, que Dardier vous faisait là.

— Dardier aurait eu, reprend Guilleret, si ce n'avait été une blague, des circonstances atténuantes.

Mouton, avec des yeux vagues de taureau harcelé par des banderilleurs, fixait ses amis en délire. Il était complètement désarmé par les railleries.

— Enfin, termine Guilleret, c'est fini, cette rude alerte... Mouton, vous êtes tranquillisé pour votre vertu.

Mouton, peu convaincu, ronchonna :

— Oui... oui... Je ne suis pas très rassuré...

Cette réflexion déchaîna de nouveau le rire des invités. Il s'épandait en jets de siphon, de tous côtés, en cascades, il ruisselait sur le pauvre homme de tous côtés.

XV

La Parisienne



Marthe, aux aguets dans la salle à manger, trouvait qu'il serait malséant de continuer, ainsi, à ridiculiser son mari. Au fond, un moment, elle avait eu très peur. Et, de ce quart d'heure d'angoisse pendant lequel elle n'avait pas su, exactement, ce qui s'était passé, elle avait gardé une émotion réelle. Aussi, maintenant, elle ne demandait que d'oublier l'alerte,



en voulant un peu, peut-être, au fond d'elle-même, à Dardier : il avait commis, après tout, une maladresse qui aurait pu très mal tourner.

D'ailleurs, elle avait pour son mari, malgré qu'elle le trompât, une réelle affection. Il représentait, à ses yeux de bourgeoise parisienne (elle était née, rue Notre-Dame-de-Lorette) une forme sociale, régulière, l'honnêteté, la convention correcte,

sans quoi une femme perd sa dignité. Il constituait avec elle, le foyer, la vie honorable, digne ; et elle tenait, avant tout, aux avantages qui assurent les longs bonheurs pacifiques.

Jean Dardier, c'était l'amour, la passion, la gaîté, l'ardeur, la fantaisie, des choses que son mari ne lui avait guère données. Il complétait la félicité qui manquait à son existence conjugale. Il ne représentait même pas, comme pour beaucoup de femmes : la Faute ! Car elle estimait ne pas trahir son mari, en demandant à un autre des plaisirs qu'il ne lui avait pas fait connaître ; et puis, elle ne le trompait pas, son mari, — parce qu'elle l'aimait, à sa manière.

Ainsi, d'éléments séparés, choisis par elle, et, en quelque sorte juxtaposés, elle se composait un bonheur, d'allure immorale, mais parfait, complet, légitime, malgré l'apparence d'illégitimité. Elle savait, dans la vérité secrète, qu'un homme seul ne peut guère donner à une femme tout ce qui doit combler ses aspirations ; alors, elle en avait pris deux, pour réaliser son idéal, avec l'idée scrupuleusement arrêtée, — en cela encore, elle était honnête et rigoureuse, — de ne pas aller plus loin.

Elle était mariée, et, depuis, une série de chances favorisait le ménage. Son mari était tailleur, quand il l'avait épousée ; il avait dû liquider ; mais cette aventure même avait tourné à bien. Des toiles, qu'elle croyait sans valeur, et que son mari avait acceptées en paiement de marchandises, il les avait vendues à des prix invraisemblables. Le ménage semblait sur le chemin de la fortune ; ils avaient, pour amis intimes, un membre de l'Institut et le fils d'un grand fabricant d'automobiles. C'est pourquoi, Mme Mouton, — qui, loin de nourrir contre son mari un sentiment en dehors mêlé de haine, se

tenait, au contraire, pour son associée, — ne voulait pas que continuât la plaisanterie. L'erreur de son amant, ce soir de Noël, faisait son mari victime : il ne fallait point que cette erreur dégénérât en moquerie odieuse.

Pour couper court, elle ouvrit à deux battants la porte de la salle à manger, et, souriante, très blonde, — printanière, en vérité, dans cette atmosphère de décembre et de réveillon, — elle annonça :



— Ces messieurs sont servis.

Mais, apercevant Dardier, elle joua l'étonnement et la sévérité :

— Comment ? Monsieur Dardier est revenu ?

Tandis que son mari, penaud, baissait, un instant, la tête, elle échangeait avec son amant un coup d'œil complice. Mouton, cependant, expliquait :

— Oui, c'est une plaisanterie...

— Sans fondement ! fit Guilleret, à mi-voix.

— Que ce farceur de Dardier m'a faite. Je pourrais m'en fâcher sérieusement ; mais j'aime mieux, ce soir de Noël, la prendre... du bon côté.

— Bravo ! Bravo ! fit Riquette.

Guilleret, alors, sur un ton cérémonieux, à Dardier :

— Fumiste, offrez votre bras à la maîtresse de céans.

— Je devrais refuser, dit Mme Mouton, un peu froide. Je vous en veux un peu, monsieur Dardier, de vous être moqué de mon mari.

Dardier s'inclina vers elle, avec un accent où elle put discerner le regret profond :

— Madame, une gasconnade !... une galéjade !... dont je vous demande pardon.

— Eh bien, je vous pardonne. Mais je prendrai le bras de M. Guilleret, de l'Institut, et mon mari offrira le sien à Riquette. C'est plus correct. Et je suis, mes chers amis, pour la correction, toujours.



XVI

Noël ! Noël !

Dans la salle à manger, la table, toute servie, parée de roses, de coupes de champagne et de bouteilles coiffées d'or, étincelait de verreries, avec six couverts pour le réveillon intime, *at home*, sous le lustre hollandais, en cuivre, dont les becs, supportant chacun une ampoule électrique, passaient à travers l'enchevêtrement d'une énorme touffe de gui. Marthe avait ainsi disposé les places : à sa droite, Guilleret, le grand maître ; à sa gauche, Dardier, plus âgé que Bailly ; et, en face d'elle, son mari, entre Riquette et Bailly, le petit patron. Le nom de chacun des convives était écrit sur un bristol double et ce dyptique était orné, ici, d'un léger dessin à la plume, illustration d'un minuscule poème écrit sur l'autre feuillet : *Le Manchon de gui*. Sans regarder l'image, pour le moment, Guilleret ne vit que le placement des invités :



— On va changer un peu ce protocole, dit-il, incorrigible. Pour sceller la réconciliation de Mouton et de Dardier, on va les mettre l'un à côté de l'autre.

Dardier répondit vivement :

— Avec grand plaisir, maître.

Mais, Mouton protesta, parmi de nouveaux rires :

— Non, pas à côté de moi, je vous en prie. J'aime mieux que Dardier soit près de ma femme. Laissons les situations comme elles étaient.



Marthe fait donc signe à Guilleret et à Dardier de s'asseoir près d'elle, et Mouton s'installe entre Riquette et Bailly, comme il était indiqué d'abord. Puis, — les appétits aiguisés par les émotions d'une alerte qui aurait pu verser dans le drame et se terminait dans l'allégresse, sans contrainte, autour de la table jolie, — Guilleret entonna, pour dissiper, dans le bruit, les derniers doutes du mari :

Noël ! Noël ! Voici le.....

Guilleret, Bailly, Riquette avaient servi le meilleur remède moral qu'il y ait à l'époux offensé. Par des représentations morales, ils lui avaient redonné le calme en lui enlevant le soupçon qui ronge, l'inquiétude dévorante et qui tue parfois. Comme preuve de cette œuvre d'esprit efficace, tous unis, — Riquette, avec sa voix agrippante et pointue, Marthe, avec les accents extasiés, frénétiques et célestes de Marguerite, de Gounod, dans : « Anges purs ! Anges radieux ! », Mouton, avec un fausset d'enfant de chœur, — entonnèrent, avant les huîtres, un hymne éperdu :

Noël ! Noël ! Voici le Réveillon !

XVII

Le manchon de gui



La brunette, ce soir de réveillon, — *ite,*
missa est, — du moulin semblant la déité,
sous un manchon de gui cache sa nudité,
aux longs bas noirs. Autour, c'est l'heure solennelle :
Noël, coiffé de houx, chante sa ritournelle.
La brune, dans la neige, usant de la prunelle,
riche de son manchon, sourit à l'amateur :
— Mesdames, approchez ! Messieurs, n'ayez pas peur !
Un baiser, sous le gui, porte, — à Noël, — bonheur.

XVIII

Gui de Paris

Ce fut un réveillon joyeux et bien familial, et le dernier nuage s'évanouit à ce gai soleil de minuit de la grande nuit. Dans l'atmosphère agréable de cette salle à manger, chacun des convives, l'esprit éger, le cœur heureux et apaisé, appréciait le charme délicat de l'heure de bonheur à laquelle le bonhomme Noël l'avait convié.

Guilleret, le plus âgé de tous, regardant sa Riquette, si jolie, si gamine, si sérieuse pourtant, songeait à des réveillons passés, aux aventures de jadis, dont pas un souvenir attendri ne restait. Il avait, en compagnie de demi-mondaines célèbres, d'actrices, de vraies mondaines aussi, dont il avait fait les portraits, soupé en des cabarets très chers, où croyaient s'amuser de pauvres naïfs comme lui. Ce soir, il comprenait l'ironie de ces fêtes communes et de leur joie factice, masquant les misères morales, les tares, les hypocrisies, des hontes, si on avait soulevé tous les masques. Il n'y avait de vrai que cette Riquette, méprisée des sots et des aveugles, si étourdie, si oiselette d'allure et qui était si sage ! — Il n'y avait que l'amitié réconfortante et la douce câlinerie de cette atmosphère bourgeoise, dans un décor intime.

Et, pour Riquette, il n'y avait que son amant, son mari, peut-être bientôt, — quand elle aurait vingt ans !

Jacques Bailly, un peu mélancolique, en dépit de la joie de tous, peut-être à cause de cette joie, regardait, de temps à autre, la petite qu'il aimait, qu'il désirait tant, — et à qui, jamais plus, il ne devrait le dire ! Pour lui, ce réveillon enterrait ses espoirs.

Mais il avait le cœur généreux, les dévouements de son âge : il oubliait sa propre peine pour se réjouir du bonheur qu'il devinait en Riquette et qui, splendidement, illuminait ses yeux, donnait à cette amoureuse contente les prunelles du Chat Botté, qui dit, jeune, plein d'espoir : « Tous ces champs sont à moi !... »



Mouton, lui, se sentait gonflé d'orgueil. A sa table, autour de lui, mêlés à sa joie, il y avait une femme délicieuse, charmante, ordonnée, *fidèle*, aimante ; des amis sûrs, décoratifs, un membre de l'Institut. Le fils de son patron indiquait, par sa présence, la prospérité matérielle présente et future. Dardier, malgré sa fantaisie trop débridée, parfois un peu déroutante, était un compagnon charmant et dévoué, toujours là, pour rompre la monotonie quotidienne. Et Marthe, souriante et sereine, fière des tendresses qui rayonnaient autour d'elle, partageait ses regards reconnaissants entre le mari, confiant et si bon, et l'amant passionné.

Pour cette épouse, le devoir conjugal avait, comme Janus, deux visages, voilà tout.



Mais nul plus que Dardier n'appréciait le prix de cette heure bienheureuse Il se souvenait d'un soir où, mélancolique, au moment de la tombée du crépuscule, il avait envié la joie, tranquille et pure, de Mouton nouvellement marié. C'était un soir où il avait le cœur un peu déçu, après une après-midi maussade, attristée par des déceptions, des rosseries, — soir où Riquette, entrée dans son atelier, par hasard, avait amené, parmi des aventures toujours renouvelées et toujours pareilles, un rayon imprévu de plaisir. Il avait souhaité connaître un foyer tranquille, pareil à celui que Mouton, son tailleur, — le tailleur des artistes, alors, — lui dépeignait inconsciemment.

Et voilà que son rêve était réalisé : après tant de jours de

bohème, de crépuscules lamentables, de soirs écœurants, il avait, lui aussi, un nid familial, — celui même du mari qu'il enviait. Cependant, nulle rosserie ne se mêlait à ce raffinement, nulle joie malsaine. Pas plus que Marthe, il n'éprouvait la sensation de trahir, ni de ridiculiser « monsieur Mouton ». Il lui semblait être entré dans un ménage incomplet où il avait apporté sa gaîté naturelle, son entrain, un peu de passion pour la femme insatisfaite. Mais il ne troublait pas l'harmonie de ce foyer, où, au contraire, depuis qu'il y avait pris place, régnait la plus touchante félicité.

Est-ce la conclusion — peut-on dire la morale ? — de cette aventure éternelle ? Bien des gens sont malheureux parce qu'ils n'ont pas su garder, sur leurs yeux, le Bandeau magique qui leur cachait les horreurs, les tristesses de la vie ! Ils veulent, à toute force, éloigner de leur vue le divin écran où ne passent pas les sombres visions que sont les spectacles de nos erreurs et de nos passions. Énervés, jaloux, impatients de souffrir, ils arrachent le bandeau azuré, mauve, rose, orange, quelquefois jaune, qui filtrait leurs sensations et qui, posé sur leurs paupières soumises, leurs cachait les raisons de souffrir. Ils veulent tout voir, et les choses comme elles sont en réalité ; ils font le geste fatal, et ils deviennent des malheureux, — tandis que d'autres, plus avisés, gardent toujours un peu du bandeau, par peur, par lâcheté, par inconscience, par raison, par habileté, par ingénuité, par bêtise, par intelligence ; et ceux-là, ignorants des conventions tyranniques de la morale artificielle, aveugles volontaires ou instinctifs, ceux-là, seulement sont heureux !

Parce qu'ils vivaient ainsi, selon leurs sentiments ou leurs calculs, les personnages de cette comédie n'étaient ni bouffons,

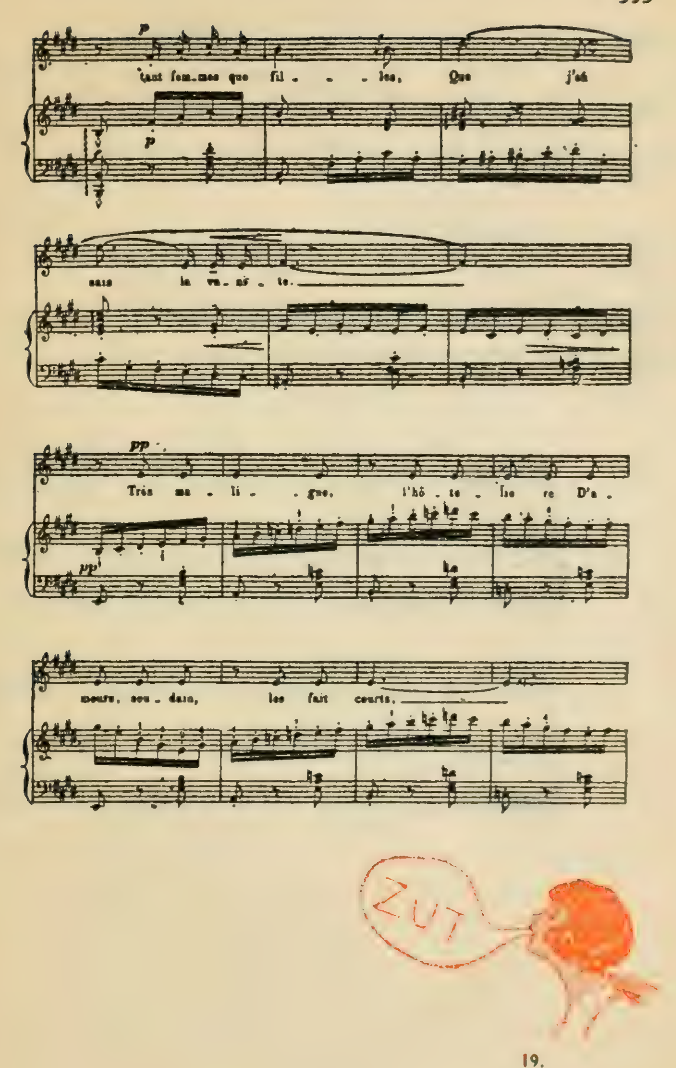
ni amoureux, encore moins cyniques, quoique en put penser la Société. C'étaient des êtres privilégiés, qui, dans une aventure de Montmartre, avaient su trouver la vraie formule de l'existence merveilleuse. Ils s'étaient adressés à un marchand de bonheur tout rose et joufflu, un Eros tout nu, installé derrière un comptoir, et qui accueille ses clients d'un sourire complice. Cet Eros malin, ironique et savant, offre des écrans de soie transparente et de couleurs diverses. Son appel laisse indifférents ceux que hante la jalousie et qu'attend la déveine ; mais les sages écoutent son étrange boniment :
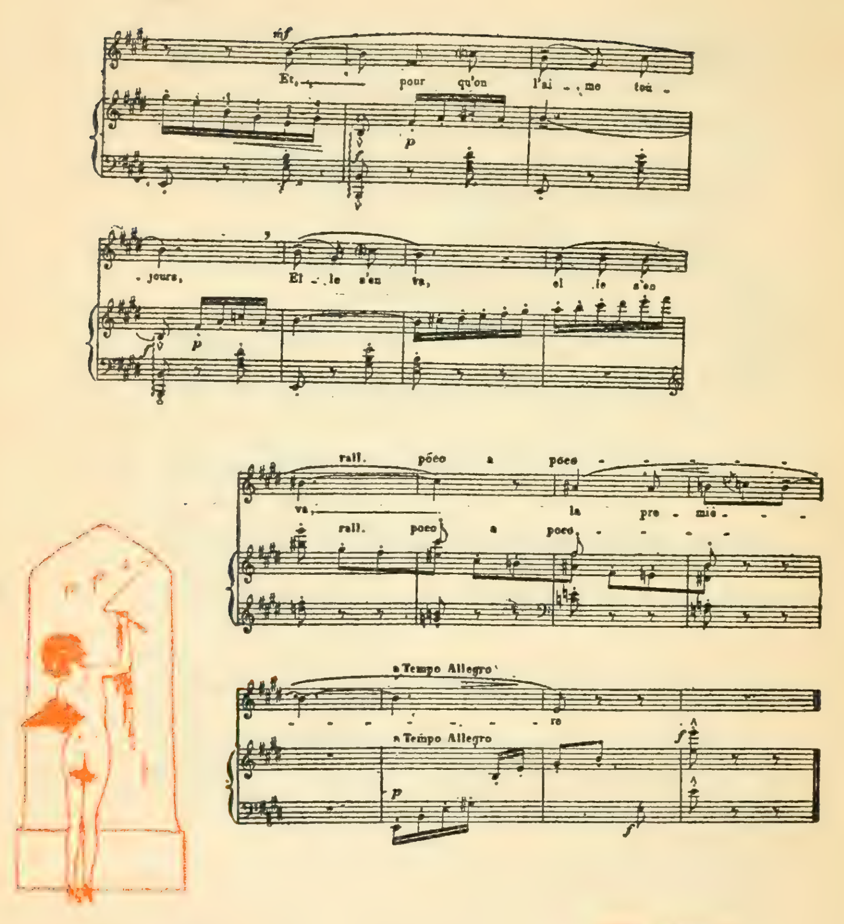
— Mesdames et Messieurs, qui n'a pas son petit bandeau ?



Perché sur la haute colline
et coiffé d'un chapeau pointu,

le moulin fait de la vertu
des filles la blanche farine.


tant fem_mes que fil_ _ _les, Que j'ai
sais la va_ri_ _té.
Très ma_li_ _gne, l'hô_te_ lie re D'a_
mours, sou_dain, les fait courts.
ZUT


mf
Et, pour qu'on l'ai - me tou - jours,
Et - le s'en va,
el - le s'en va,
rall. poco a poco
la pre - miè - - - - - re
a Tempo Allegro
p
f
Massenet.





LE BANDEAU

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

L'AIRE DE DON JUAN

LIVRE DEUXIÈME

LES DEUX CRÉANCIERS

LIVRE TROISIÈME

AMOUR, PLUIE ET SOLEIL



FIN

DE

LA COMÉDIE



CHANSON

JUANESQUE



MÉLODIE
de
MASSENET
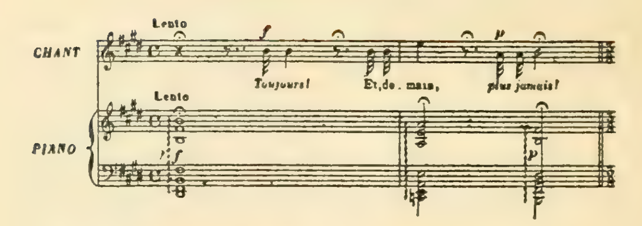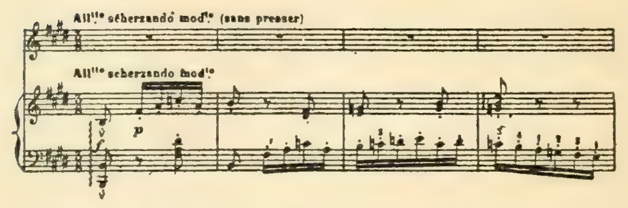


Poème
de
Félicien Champsaur

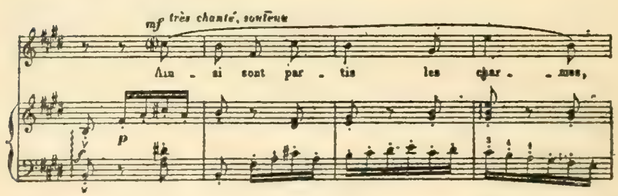
CHANSON JUANESQUE



MUSIQUE
de
MASSENET
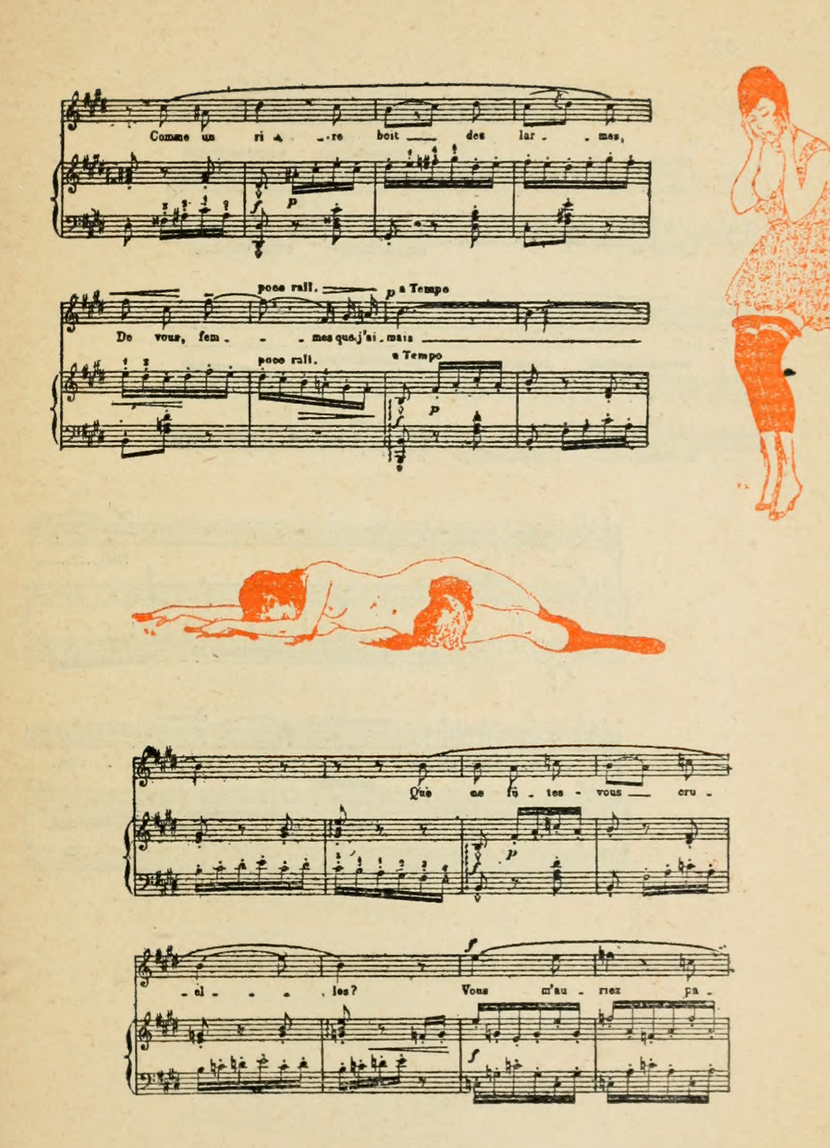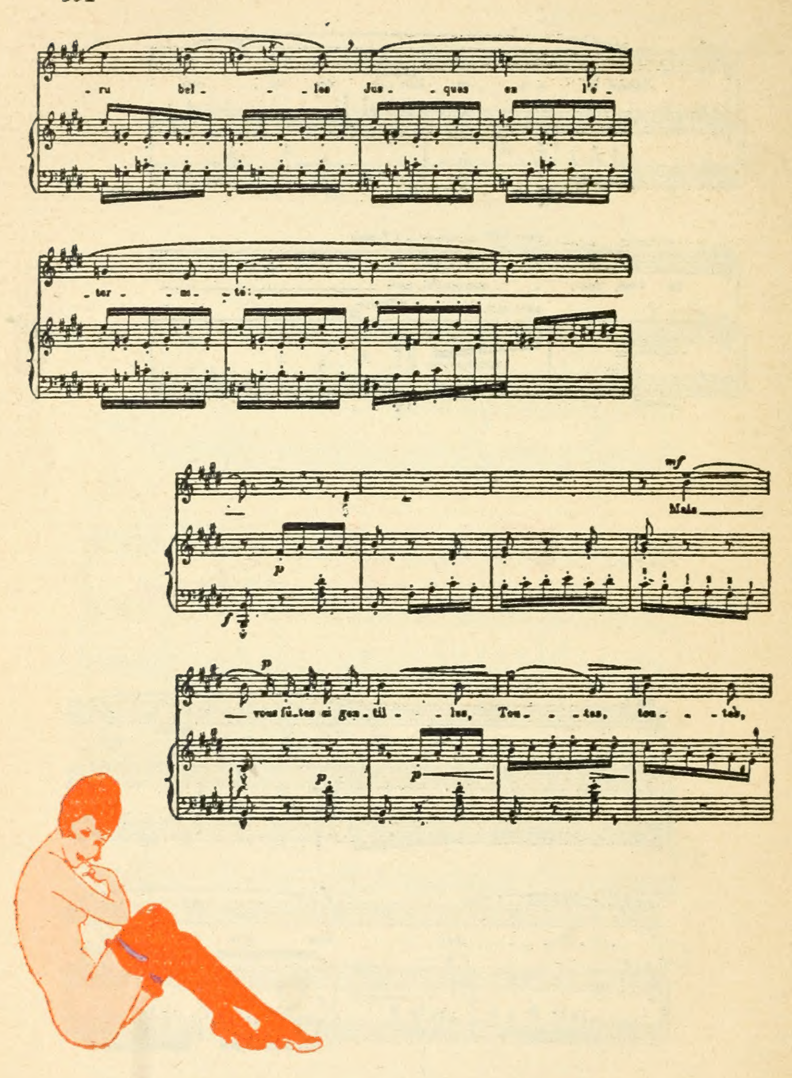






Pour soprano,
ou baryton élevé
ou ténor grave.

Par autorisation de MM. Heugel et Cie,
éditeurs de musique.


Comme un ri - - re boit des lar - - mes,
poco rall.
p a Tempo
De vous, fem - - - mes que j'ai - mais
poco rall.
a Tempo
Que ne fû - tes - vous cru -
- el - - - les?
f
Vous m'au - riez pa -


ru bel - - les Jus - ques en l'é -
ter - ni - té:
Mais
vous fû-tes si gen-til - - les, Tou - - tes, tou - - tes,

LIVRE QUATRIÈME

LE NOEL DES ROSES

CHANSON JUANESQUE



CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.